



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIV

C

4

NAPOLI





XXIV. C. 4.





L'ANTI-LUCRECE.

TOME SECONDE.



2
L'ANTI-LUCRECE,

P. O È M E

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC;

*Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, de l'Académie
Royale des Belles-Lettres.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, & JACQUES
GUERIN, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.

M. D C C. X L I X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Imprimé par la Citoyenne Bachelier, Palais National.

A. 1760.

S O M M A I R E

DU LIVRE CINQUIÈME.

I. **L**A nature de l'Âme est le sujet du cinquième Livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les Livres précédens. L'Auteur porte ensuite son jugement de Lucrece, qu'il représente comme aussi bon Poète, que mauvais Philosophe : après ces préliminaires il entre en matière.

II. Par un détail assez étendu de nos connoissances, de nos découvertes, de ce que nous sommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'univers des êtres intelligens, & que l'Intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps.

III. Ces êtres intelligens sont simples, sans parties, & dès-lors immatériels, indissolubles, immortels. L'Auteur le démontre par des argumens tirés de l'essence même de la matière. Il définit cette substance, en examine les propriétés & fait voir que ses différentes modifications, capables uniquement de

Tom. II.

A

varier la forme des corps , ne peuvent produire ni l'ame ni la moindre opération de l'ame. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu , il reprend la question de la spiritualité de l'ame , qu'il établit par de nouvelles preuves.

IV. *Il répond ensuite aux objections des Epicuriens. De l'impression que semble faire sur l'ame tout ce qui affecte le corps , ces Philosophes concluent que l'ame & le corps sont d'une même nature. Le Poète démontre qu'on en doit seulement inférer l'union de ces deux substances. Il détaille les loix & les suites de cette union , & prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes sensations & de les comparer ensemble , est un & simple.*

V. *Locke prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiere , pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser : il croit que l'intelligence & l'étendue peuvent être deux propriétés du corps. Le Poète réfute cette objection , d'autant plus séduisante , que paroissant fondée sur un modeste aveu de notre ignorance , elle est l'abus d'une vérité , que tout Philosophe se fait gloire de reconnoître.*

SOMMAIRE.

3

VI. *La liberté de l'homme , qu'il établit ensuite , lui fournit une nouvelle preuve de la spiritualité de l'ame.*

VII. *Enfin , après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce Livre , il le termine en développant une conséquence importante de l'union de l'ame avec le corps : c'est l'existence d'un Etre suprême , Auteur & Souverain de l'univers.*





L'ANTI-LUCRECE.



LIVRE CINQUIÈME.

I. JE suis persuadé, Quintius, que vous aimez la Vérité : je vous crois équitable & sincère. Vous n'êtes pas de ceux qui regretant les songes que leur offroit un sommeil imposteur, s'affligent de revoir le jour, lorsque les premiers rayons de l'aurore les arrachent à leur assoupissement, & dissipent les ombres dont ils aimoient à se repaître. L'illusion a pour eux des charmes : ils frémissent du retour de la lumière, qui fait à des mensonges aimables succéder de tristes & fâcheuses réalités. Si cependant vaincu par la force de mes raisons, vous gémissiez de vous voir privé d'une erreur qui vous fût encore chère, j'admirerois ce que peuvent les dangereux conseils de la volupté. Je me flatte en effet d'avoir renversé tout ce qu'une Secte ennemie de l'Etre suprême regardoit comme l'inébranlable fondement de sa doctrine. J'ai détruit ce vuide infini, ces atomes

A iij

éternels, ce mouvement qu'on supposoit faire partie de leur essence. La seule lumière naturelle a dissipé ces brillantes fictions.

La volupté n'a donc plus d'armes : ses traits impuissans ne blesseront désormais que des aveugles volontaires ; que ces amis de l'erreur , qui cherchent à s'envelopper d'épaisses ténèbres , & ne marchent que pour s'éloigner de la route du vrai. Lucrece peut continuer de se plaire dans les jardins d'Epicure : mais qu'il les habite seul ; qu'il y vive sans honneur au sein de la mollesse ; qu'il y cueille du myrte , & ces fleurs que le favori de Venus , le jeune Adonis , a teintes de son sang. Il peut même fixer son séjour sur l'Hélicon : qu'errant à loisir sur ces collines dont Apollon & Bacchus partagent l'empire , il écoute avec transport le vieux Silene , dans les fumées d'un nectar délicieux , couché mollement au fond d'une grotte , chanter d'une voix tremblante , par quel coup de hazard les atomes dispersés dans le vuide ont formé l'univers ; & qu'une leçon si digne de ce maître voluptueux se termine par les jeux folâtres des Satyres & des Dryades. Qu'ensuite s'oubliant lui-même , Lucrece invoque ces Dieux qu'il s'efforce de détruire ; qu'il peigne les amours de Mars , & les feux qui consomment de jeunes cœurs : qu'aux soins insensés du vulgaire inquiet , aux fureurs de la guerre , il oppose le bonheur d'une oisive liberté , la paisible indifférence d'un esprit indépendant , les charmes de la vie pastorale & la douceur des plaisirs champêtres. Qu'il nous dise comment les corpuscules qui nous

environnent font sur nos sens des impressions différentes ; comment la violence de l'aigle soulève les flots agités ; comment des vapeurs sorties du sein de la terre produisent dans un ciel obscurci de nuages les éclairs & la foudre. Qu'il nous représente les premiers mortels épars dans les forêts, coulant sous les loix de la Nature des jours innocens & tranquilles , obligés ensuite de bâtir des cabanes & de fendre les guérets. Qu'il offre à nos regards l'affreuse peinture de la contagion qui dépeupla les murs d'Athènes. Lucrèce m'enchanté lorsqu'il traite de pareils sujets : sa main sçait y répandre toutes les beautés d'une éloquente Poësie. Favori d'Apollon , il a droit aux lauriers qui croissent sur le Parnasse : je serai le premier à ceindre son front d'une couronne immortelle ; mais que content du nom glorieux de Poëte , il n'aspire pas à celui de Sage. Devoit-il s'ériger en maître , en réformateur des humains ? Perfide Sirene , il abuse des charmes de sa voix pour séduire la crédule ignorance.

C'est le sort des hommes de se tromper. Un Pilote mille fois échappé du naufrage , qui mille fois a triomphé des écueils , des gouffres , des tempêtes , & dont le vaisseau respecté par les flots a parcouru toutes les mers , périt à l'entrée du port , à la vûe de sa patrie. Ainsi que des Philosophes qu'un noble desir de pénétrer les mystères de la Nature fait marcher dans cette pénible carrière , s'égarent quelquefois près du terme de leur route ; que fatigués de recherches & de travaux , ils ferment enfin les yeux à la vérité , dont le flambeau les

avoit guidés jusqu'alors , je le vois fans étonnement : Mais quelle doit être votre surprise , en comparant ce que fait Lucrece avec ce qu'il annonce ! Il devoit porter le jour au sein des plus épaisses ténèbres , ouvrir les sources de la vérité , affranchir les mortels d'un joug odieux : & nous le voyons par l'impuissance de ses efforts rendre hommage à cette Religion qu'il vouloit anéantir. Tous les traits que lance contre le Ciel ce nouveau Briarée , retombent sur sa tête. En vain il se donne pour le libérateur du genre humain ; il n'est que le panégyriste d'Epicure , & de la volupté. Qu'il ne vous promette plus de trouver dans des atomes imaginaires la cause du mouvement : vous connoissez à quoi se réduisent ses magnifiques paroles. Aussi présomptueux que Lucrece , Spinoza soutenoit avec confiance que la force motrice est un attribut de la matiere : vous sçavez quel cas mérite ce système : nos premiers coups ont suffi pour le détruire. Puis donc que le principe du mouvement ne réside pas dans la matiere , cherchons ce principe dans une autre source.

II. Il existe des intelligences. L'homme sçait qu'il pense : il nie le faux , il affirme ce qu'il croit véritable : les sens lui transmettent-ils quelques objets , il les conçoit , les juge , les compare entr'eux , en remarque la différence , ou l'accord. D'après ses observations , il se forme au dedans de lui-même des archetypes , des images intelligibles , modèles toujours subsistans auxquels il rapporte tout , pour juger de tout avec justesse. Ce

LIVRE CINQUIE' ME. 9

n'est pas ici le lieu d'examiner si les principes de nos connoissances sont innés, ou si l'ame ne les doit qu'à ses propres opérations. Dans quelque source qu'ils soient puisés, on ne peut douter de leur existence ; & c'est tout ce qu'exige la question présente. Souvent partagé par des raisons contraires, l'esprit demeure en suspens ; il flotte dans l'incertitude , parce qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite : souvent aussi ce qu'il sçait, le conduit à la découverte de ce qu'il ignore. Il infère l'un de l'autre , en suivant le fil d'une progression méthodique ; & capable de méditer , il distingue une conclusion juste de celle qui ne le feroit pas , examine le rapport de ses idées , réfléchit sur l'ordre qu'il doit leur donner. Par ces efforts redoublés, il parvient à comprendre un objet , à l'embrasser tout entier ; & se repliant sur lui-même , il considère tous les pas qui l'ont conduit à ce terme. S'il ignore quelque chose, il sçait au moins qu'il l'ignore ; lorsqu'il doute , il sent qu'il doute ; qu'il nie , lorsqu'il nie ; & quand il atteint au vrai , il est assuré qu'il l'a saisi.

Faut-il vous présenter ici le tableau des connoissances humaines , vous détailler tout ce que l'homme est capable d'exécuter ? Ingénieur Physicien , il voit que tous les corps sont des assemblages d'élémens , & remonte à leur première origine. Habile Astronome , il mesure la vaste étendue des cieux , la circonférence des globes qui roulent dans le tourbillon solaire , & l'orbite que la terre y décrit. Il suit l'ombre que jette ce corps opaque , en arrêtant les rayons du Soleil ; il prédit combien

10 L'ANTI-LUCRECE,

de fois dans l'espace de mille ans , de mille siècles , la Lune doit être obscurcie par cette ombre , & dans quel point du Ciel , à quelle heure de la nuit , elle le fera chaque fois. Par des calculs aussi sûrs , il détermine à quelle partie de notre globe la Lune doit cacher le Soleil , dans quel instant elle doit intercepter le jour , & quelle portion du disque solaire elle obscurcira pour lors à nos yeux. Les Satellites de Jupiter ont aussi leurs éclipses : ces planetes , par leurs fréquentes conjonctions , semblent se venger les unes des autres , en se déroband tour à tour le flambeau qui leur est commun. De tant de révolutions diverses , aucune n'échappe aux regards de l'homme : infallible devin , il prévoit tous ces phénomènes , les annonce , & consigne ses prédictions dans des fastes plus sûrs que ceux des oracles. Enfin cet habitant de la terre , du point qu'il occupe sur ce globe , en détermine la grandeur & la forme : par de sçavantes combinaisons il découvre la véritable position des rivages , des villes , des Royaumes : son compas mesure l'immense intervalle qui sépare l'océan atlantique des mers orientales. Ce n'est qu'en rapportant ses observations à des points fixes , qu'il peut évaluer avec une telle justesse la distance réciproque de tant de lieux distribués sur la surface des deux hémisphères. Mais il n'existe aucun point fixe dans le vaste espace que parcourt le Soleil : l'homme en suppose , & la force de son génie supplée à ce que la Nature n'a pas fait.

Hardi navigateur , il confie sans crainte un frêle navire aux caprices de la mer. Son courage ne redoute ni

LIVRE CINQUIÈME. 11

les périls de la nuit sur des côtes lointaines, ni le choc furieux des vents déchaînés. Guidé par la boussole, & sondant la profondeur des eaux, il fait le tour de l'univers. Il va chercher l'or des contrées occidentales, & les perles de l'orient : il brave les chaleurs du midi, affronte les glaces du nord, & se frayant des routes nouvelles, il tente la découverte de golfes, de promontoires, de pays inconnus. Un fragile bois le porte, des voiles légères lui soumettent les vents, son art est toute sa ressource.

Initié par l'étude dans tous les arts, il les perfectionne, il en invente de nouveaux. Il décompose les mixtes, tire le sel, le soufre, le sable, les liqueurs qu'ils renferment, en désunit, ou rejoint à son gré les principes ; & fabriquant des corps artificiels, il imite, souvent même réforme l'ouvrage de la Nature. Nouveau Prométhée, mais sans craindre le sort de celui des Grecs, il dérobe impunément le feu céleste ; il rassemble au foyer d'un verre les rayons du soleil réunis par la réfraction ; & forçant, si je l'ose dire, l'astre du jour à descendre sur la terre, avec ces flammes adroitement surprises il embrase les chênes, il liquefie les métaux. Pour seconder les efforts de ses yeux, il fabrique selon les loix d'une sçavante théorie des instrumens dont l'utile concours, en donnant plus d'étendue à l'image d'un objet, l'éclaircit & le rapproche. A l'aide du microscope, il pénètre même dans l'intérieur des corps, en démêle les parties imperceptibles, &

12 L'ANTI-LUCRECE,

contemplant avec surprise les merveilles de leur composition. Que dirai-je de la parole & de l'écriture, de ce double lien qui unit toutes les Nations & tous les siècles? Pour faire connoître mes pensées, je puis les confier au son : pour les rendre immortelles, je puis les marquer par des figures, les présenter sous des traits distincts, & tracer une image de mon ame. Par-là je m'entretiens avec les peuples de l'autre continent, avec les générations les plus reculées. Homme de tous les tems, citoyen de tous les lieux, je me fais également entendre par tout.

De la sphère des objets sensibles, l'esprit s'élève à de sublimes contemplations. Il médite sur le principe de l'existence des êtres, sur leur fin, sur les loix qu'ils suivent, & découvre le rapport des effets avec leurs causes. Plein d'une noble confiance, il interroge la nature, en sonde les mystères, & pénètre cet abîme inaccessible aux sens. Quelle est la grandeur & l'importance de la question qui nous occupe! Nous examinons si l'univers est l'ouvrage d'un Créateur, ou s'il n'a d'autre cause que soi-même. A l'étude des vérités spéculatives, l'homme joint celle des vérités de pratique. Législateur & Philosophe, il établit des règles de conduite, il cherche en quoi consiste le bonheur, & propose les moyens d'atteindre à ce but. S'il sçait discerner le vrai d'avec le faux, il connoît aussi la différence du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu. De l'utile & de l'agréable il distingue ce qui nuit & ce qui déplaît. Il approuve & condamne, désire & craint, se livre à la haine, à l'amour,

à l'amitié. Capable de revenir sur ses pas , de soumettre à sa propre censure , & ses opinions & ses volontés , il peut remarquer ses erreurs , appercevoir ses fautes & se corriger.

Enfin supérieur à la portion de matière qui lui est associée , l'esprit fait jouer à son gré tous les ressorts de cette merveilleuse machine. Il ordonne , & sur le champ les pieds & les mains obéissent ; dociles à ses moindres desirs , les yeux se tournent vers l'objet qu'il veut appercevoir ; tous les muscles , tous les organes se mettent en action. Je parle , je me promène , je remue le bras ; & c'est par ma volonté seule , sans le concours d'aucune impulsion extérieure , que s'opèrent ces mouvemens , qui se communiquent ensuite à d'autres corps. En marchant je frappe les parties d'air qui m'environnent , & ce coup elles le transmettent aux parties voisines , qui par une circulation rapide viennent remplir la place que j'ai quittée. Si vous sonnez de la trompette , l'air ébranlé par l'effort de vos poulmons , s'agite autour de vous , & quelquefois même revient sur ses pas , réfléchi par les hauteurs voisines. Un seul homme avec des cordes & des poulies , que dis-je ? sans autre secours que celui d'une roue , d'un levier , soulève des poids énormes : à l'aide de ces machines , il porte à la voute d'un temple une pierre tirée du fond d'une carrière. Des animaux dont la force surpasse la sienne , respectent le joug qu'il leur impose. Secondé de leurs efforts , il dompte la rapidité du Rhône ; il fait remonter ce fleuve aux plus lourds bâtimens. Tant il est vrai que l'homme

par la seule opération de l'esprit qui l'anime, semble & produire & diriger le mouvement.

L'esprit en est donc le véritable auteur : seul il a droit de l'imprimer à la matière, par elle-même incapable de se mouvoir ; & quand il l'imprime, ce n'est pas comme un agent passif qui communique ce qu'il a reçu, mais comme principe. Nous ignorons presque toujours quels sont en nous les organes & les loix du mouvement ; & cette connoissance ne nous est pas nécessaire. Car il suffit pour être mû, de le vouloir, instruit ou non du mécanisme qui produit cet effet. Aussi peut-on douter si cette puissance qu'exerce sur le corps une âme tirée, comme lui, du néant, appartient à cette âme, ou ne doit pas plutôt s'attribuer à l'action d'un être supérieur, qui joignant à la connoissance de la matière celle des ressorts secrets du mouvement, se prête à tous nos desirs, & fait en nous ce que nous paroissions faire nous-mêmes. Mais que vous regardiez comme une production de notre âme ce mouvement dont elle tient les rênes, ou que vous le croyiez émané d'une cause plus parfaite, toujours est-il certain qu'il a pour principe une substance pensante. Pour le produire, il faut être capable de vouloir ; & pour vouloir, il faut penser. Reconnoissez donc que la faculté de mouvoir les corps est un attribut propre à ce qui pense ; qu'il y a des êtres pensans, & que comme une intelligence finie préside aux mouvemens du corps humain, ceux du vaste corps de l'univers sont assujettis aux loix d'une Intelligence infinie, dont la sagesse toute-puissante dispose de tout à

son gré, Ainsi la cause motrice de la matière s'offre clairement à vos yeux, cause supérieure à la matière, Dieu, qui l'a faite de rien, & qui la gouverne.

III. JE croirois vous avoir suffisamment prouvé cette vérité, si je ne vous soupçonnois d'être encore persuadé que tout ce qui existe est matière, & conséquemment que l'âme est un corps, un assemblage de parties. Ce préjugé me reste donc à combattre. Mais devoit-il encore avoir quelque empire sur vous ? Les êtres matériels privés de mouvement par eux-mêmes ne peuvent le communiquer s'ils ne l'ont reçu : j'ai démontré ce point, & c'en est assez pour établir une opposition essentielle entre la nature du corps & celle de l'intelligence, qui seule capable d'agir sur la matière, ne lui transmet pas le mouvement, mais le produit en elle, le fait naître par sa volonté seule, en est non le canal, mais la source & la cause primitive.

Sous quelque face en effet que vous considériez la matière, elle ne vous offre jamais que des parties privées de raison, & dont les propriétés se réduisent à l'étendue, la situation, la figure. De votre aveu même, ce principe est incontestable. Si la pensée étoit un attribut de cette substance, tout ce qui est corps auroit la faculté de vouloir & de connoître. Un arbre, une pierre, jouiroient de cet avantage ; on ne pourroit le refuser à vos atomes, lors même qu'ils errent désunis dans le vuide : loïn d'être, comme vous le prétendiez, d'aveugles éléments, ces corpuscules seroient tous des intelligences,

16 L'ANTI-LUCRECE,

parce que toute portion de matiere est matiere. Ainsi je vois dans un corps autant d'ames qu'il a de parties , & autant d'ames immortelles ; puisqu'un atome , est selon vous , indestructible , & que la connoissance ajoutée à tout ce qu'il possède d'attributs ne le rendroit pas sujet à la mort. Un atome pourroit être éternellement heureux , ou malheureux. Partisan d'Epicure , vous frémeriez de voir son système triompher , s'il vous falloit en conséquence reconnoître dans votre corps , non pas une ame , mais une infinité d'ames à jamais subsistantes. Que ce système répondroit mal aux espérances , aux desirs d'un homme qui n'envisage point de destinée plus affreuse , que celle de n'être pas anéanti , de survivre éternellement à la dissolution de ses organes !

Mais si les atomes connoissent & veulent par essence ; chacun d'eux également propre au bien & au mal peut suivre à son gré le vice ou la vertu ; peut se former par un choix libre des mœurs personnelles. Que dis-je ? toutes les parties d'un atome auront chacune leur conduite particuliere : coupables , ou vertueuses , elles recevront chacune le prix qu'elles méritent ; la Justice suprême leur distribuera des récompenses , ou des peines. Voilà pourquoi Lucrece en attribuant à ses corpuscules l'immortalité , leur refuse l'intelligence. Démocrite avoit été plus libéral. Il en supposoit quelques-uns doués de la faculté de penser : espèce d'atomes plus favorisés de la Nature , & qui supérieurs aux autres , étoient à leur égard ce que sont les Nobles de certaines contrées , à l'égard des habitans de la
campagne,

LIVRE CINQUIÈME. 17

campagne , qui nés pour l'esclavage , tremblent sous le joug rigoureux de ces maîtres despotiques. Une telle opinion remplit d'effroi la secte qui soutient que notre ame est mortelle , ou plutôt qui le souhaite ; & cette nombreuse école , quoique formée par Démocrite , proscrivit son sentiment avec indignation. Quoi de plus absurde en effet , que de partager en deux classes des atomes dont la nature est semblable , de donner aux uns une propriété qu'on refuse aux autres ? C'étoit une distinction dénuée de fondement & même de vraisemblance.

Mais voyons si ce que lui substitue le Poëte Epicurien est plus raisonnable. Selon lui la matière est par essence privée de sentiment. Tous les atomes ont la même nature ; ils sont tous également principes des corps , incapables de connoître & d'agir. Mais que le hazard réunisse certains atomes dans un certain ordre , ils produisent une ame. Lucrece ne dit pas précisément quels ils sont , ni quel est cet ordre ; seulement il croit en général que de la quintessence du sang , de l'air & du feu subtilisés , il peut résulter un être capable de penser , quoique corporel ; & que cet être périt enfin par la défunion des élémens dont il est l'assemblage.

La seule combinaison de quelques corpuscules produira donc une ame. Mais quel changement cette combinaison qui n'est qu'un simple mode , peut-elle opérer sur leur nature , pour faire sortir une ame du sein de la matière ? Une ame , c'est-à-dire , un être en état d'ordonner , de méditer , de mouvoir les corps , une puissance intelligente capable de juger & d'agir. Car prévoir,

Tome II.

B

réfléchir , imprimer le mouvement , préférer , fuivre , fuir , attaquer , résister , c'est agir. La combinaison de quelques élémens ne leur ajoûte rien d'essentiel. Sont-ils séparés, elle les rassemble ; étoient-ils déjà réunis , elle les range dans un ordre qu'ils n'avoient pas. Mais que fait un tel changement ? Il donne une situation nouvelle à chacune de ces parties , une figure nouvelle au tout que forme leur assemblage. Si l'ame n'a point d'autre origine , l'ame est donc une situation , ou une figure. Cet être revêtu de tant de propriétés sera produit , comme le sont un cube , une pyramide , un cylindre ; & par conséquent telle ou telle situation , telle ou telle figure donneront à la matiere , par elle-même dénuée d'intelligence , ce qu'une autre situation , une autre figure ne pourroient lui donner. Si le hazard place certaines particules à droite , elles auront dès-lors le privilège de vouloir & de connoître : elles devront à l'espèce de liaison qui les unit , au lieu qu'elles occupent , une faculté supérieure à leur nature ; & le contact aura le droit d'altérer l'essence des êtres , d'en changer les attributs. Que ce sentiment est absurde ! qu'il est même contraire à vos principes ! Vous prétendez que rien ne peut être fait de rien , & vous tirez des ames du néant : tant vous prêtez de force aux modifications.

C'est ainsi , je l'avoue , que les corps peuvent devenir transparens , rares , denses , fluides ; qu'ils peuvent acquérir ou la mollesse , ou la dureté , suivant les différentes combinaisons de leurs élémens. Ces qualités sont toutes l'effet de la situation des parties : elles n'influent

point sur le fonds même des corps. La main qui façonne le chanvre en fait à son gré un cable, ou une voile. Sous ces deux formes, cette plante conserve toujours la même nature. Le cable soutient des poids énormes ; la voile reçoit l'impulsion des vents : fonctions différentes, il est vrai, mais qui ne sont ni contraires l'une à l'autre, ni supérieures aux forces de la matière ; elle est passive dans ces deux états. Le fer, selon la figure que l'artisan lui donne, perce les corps, les coupe, ou les écrase. Un verre dont la surface est polie, laisse aux rayons du soleil un libre passage : réduit en poudre, il les réfléchit ; cette poudre plongée dans l'eau redevient transparente. L'or est mis en fusion par un feu violent : le froid lui rend sa dureté ; dissout par des sels nageans dans un liquide, il s'évapore en particules volatiles. Enfin cette nourriture, qui se distribue dans tous les membres de notre corps, y prend une multitude de formes différentes, par le seul changement qui se fait dans la liaison, dans la figure de ses parties : mais la matière y demeure toujours la même, parce que de toutes les modifications que lui donne le mouvement, aucune ne l'élève au-dessus de sa nature.

Elle est même incapable d'en recevoir aucune qui ne soit corporelle & destructible, qui ne résulte nécessairement de ses propriétés, enfin dont l'idée puisse se détacher de celle du corps. Telle est la nature des modes, que l'esprit n'en conçoive jamais un seul, sans concevoir en même-tems l'être auquel il appartient. Qu'est-ce qu'un mode en effet, sinon l'être lui-même revêtu

de telle ou telle qualité. L'idée de mouvement ou de repos me représente toujours un corps , qui dans un instant déterminé change de situation , ou conserve celle qu'il a. Si je pense à quelque figure que ce soit , j'apperçois un corps terminé par certaines bornes, dont le périmètre est droit ou courbe , dont la largeur , la longueur & la profondeur sont égales ou différentes. Ce sont toutes ces variétés qui produisent celle des figures.

Ainsi tout ce que peuvent occasionner le mouvement ou le repos , soit d'un corps , soit des particules qui le composent , tout ce qui résulte du changement , ou de la durée d'une situation , d'une figure , doit être matériel , puisqu'il n'affecte que la matière & qu'il naît de la matière seule. Par là je vois se former & se détruire des corps de toute espèce. Les corps durs sont des amas d'éléments , ou cubiques & liés étroitement sans que rien les sépare , ou collés ensemble par une sorte de mastic , ou qui posés les uns sur les autres , forment un assemblage dont les couches supérieures compriment celles qui sont au-dessous. Ainsi resserrés , ils conservent entr'eux la même situation , jusqu'à ce que quelque liqueur , ou le feu , venant à s'insinuer dans leur tissu , les désunisse ; désunis , ils se dérangent , & pour lors on voit les corps durs s'amollir , quelquefois même se liquéfier. Les parties de tout fluide sont des globules qui cèdent sans résistance , & se rompent sans effort ; qui mus sans cesse en tourbillon , se polissent de plus en plus par le mouvement ; enfin , qui vû leur forme , ne

peuvent , quoiqu'ils se touchent , s'unir entr'eux. Pour les corps mous , c'est une espèce mixte qui tient le milieu entre les deux premières. Leur tissu réunit les deux sortes d'élémens , qui séparées , rendent un corps ou dur , ou fluide. Les cubes & les globules s'y trouvent entremêlés avec ordre , & cette alternative forme un tout à la fois résistant & flexible , où le repos combat & tempère le mouvement.

Ces principes une fois établis , je rendrai raison de tous les phénomènes que vous offre la matière , en combinant les modifications dont elle est susceptible , la figure , la masse , la situation , le mouvement & le repos. Je vois le feu consumer les corps secs , réduire le bois en cendre , calciner les pierres , vitrifier les cailloux , fondre les métaux , durcir l'argile en la desséchant , & tirer du fond des êtres leurs principes les plus intimes. En consumant les corps huileux il les enflame & répand autour une lueur éclatante ; il fait seulement rougir d'autres corps , & nous en connoissons même auxquels il ne communique qu'une chaleur que la lumière ne manifeste point à nos yeux. L'eau diminue l'ardeur du feu : il s'élance brusquement au choc du fer & d'un caillou : mêlez ensemble certaines liqueurs froides , vous en voyez sortir une flamme pétillante , qu'environne une épaisse fumée. Enfin , précipité par un coup de foudre , le feu dans le même instant éblouit nos yeux , fend les nuages , tombe sur la terre , voltige & s'insinue par tout. Son activité n'est pas moindre que sa vitesse : par un prodige à peine croyable , il a souvent fondu la lame

d'une épée, sans offenser le fourreau. Tous ces effets, & plusieurs autres, qu'il seroit trop long de déduire ici, je les explique sans peine, dès que je sçais qu'on doit regarder le feu, comme un amas de pyramides ou de cônes sans cesse agités, toujours en mouvement. Où ne s'insinuent pas ces traits perçans ? Quel est le corps dont ils n'ébranlent, ne rompent, ne désunissent, ou ne fassent évaporer les différentes parties, selon qu'ils les trouvent disposées ? Sont-elles en repos & fortement comprimées, ils n'y pénètrent qu'avec peine ; sont-elles séparées les unes des autres, ils les traversent sans presque s'arrêter. Ils communiquent facilement leur propre agitation aux plus légères. Retenus dans les corps sulphureux, ils s'y amassent & bientôt par leurs efforts ils en désunissent les molécules, les détachent & les enlèvent. On voit alors ces traits de feu voltiger de toutes parts : c'est que l'épaisse fumée qui s'exhale, porte dans son sein une multitude de parcelles combustibles, qu'ils lui dérobent sans cesse, & qu'ils emportent en s'éloignant. Ils éclairent en même-tems : c'est que la rapidité de leurs vibrations ébranle la matiere lumineuse mêlée avec l'éther. Les rayons de cette matiere frappent aussitôt la surface des corps qui les réfléchit ; & transmis au fond de notre œil après diverses réfractions, ils y peignent, comme sur une toile, l'image des objets : nous appercevons alors les formes & les couleurs.

Si le feu ne trouve point dans les corps de parties de soufre qu'il puisse enflammer, il n'en agit pas moins,

LIVRE CINQUIÈME. 23

mais il agit en silence & dans les ténèbres. S'il ne reste qu'un petit nombre de ces parcelles sulphureuses , il rend une lueur foible , & qui dure à peine un instant. Car il ne peut causer en nous une vive sensation de lumière , à moins qu'il n'ébranle un rayon qui vienne directement frapper notre œil. Toutes les fois qu'il ne fait que serpenter dans les corps , la chaleur qu'il leur communique est sans éclat. Ils se refroidissent , lorsque le feu qui les échauffoit est passé dans l'air , ou qu'il s'est tellement embarrassé dans leurs différentes parties , qu'il y demeure captif & sans activité. C'est alors que l'eau peut le dégager & lui rendre toute son ardeur.

Répandu dans tout l'univers , le feu circule sans cesse autour de nous ; & s'il ne se meut pas toujours , il est toujours prêt à se mouvoir. De-là vient que pour le manifester à nos yeux , il ne faut que le choc de deux corps solides : au premier coup il se montre , & jette au loin des étincelles brillantes , en saisissant les particules que la pierre a détachées du métal. Deux liqueurs mêlées ensemble fermentent , s'enflamment & se dissipent en fumée : c'est qu'elles renfermoient des sels & des souffres hétérogènes , dont le conflit a suffi pour mettre en mouvement le feu qui résidoit en elles. Le feu réside aussi dans les entrailles de la terre : il y affine l'or & les autres métaux ; & la chaleur dont il remplit les mines , rarefie l'air renfermé dans ces profondes cavernes. Si la chute de quelques rochers , en fermant l'issue , empêche cet air de s'exhaler dans l'air libre , les efforts qu'il fait pour rompre ses liens , produisent alors ces tremblemens

de terre si terribles. C'est ainsi que se forme le tonnerre dans la région supérieure de l'atmosphère. Un nuage, composé de vapeurs & d'exhalaisons bitumineuses, contient de plus un grand nombre de particules de feu, séparées d'abord les unes des autres. Mais le froid vient-il à condenser l'air, elles se rassemblent aussitôt vers le centre : alors elles s'agitent, roulent sur elles-mêmes, échauffent le bitume : le bitume s'enflamme ; la flamme dilate l'air, qui rompt avec un bruit terrible les barrières glacées que le froid oppose à son impétuosité. Le ciel retentit, le trait part, & traçant un sillon tortueux, porte soudain un coup rapide. C'est cette activité du feu, dont les effets sont si multipliés, depuis que les hommes, non contents d'avoir abusé du fer, ont emprunté pour se détruire le secours de ce redoutable élément. Un art meurtrier imite aujourd'hui la foudre, & produit des volcans dont la fureur fait trembler la terre, & renverse les plus forts remparts.

Il n'est donc pas étonnant que l'air entretienne & redouble la violence des flammes, au point qu'une étincelle suffit quelquefois pour embraser d'immenses forêts. Comme ce fluide est rempli de particules ignées qui nagent oisives & dispersées dans son sein, tout ce qui s'en trouve à portée de celles dont l'agitation a commencé l'incendie, s'y joignent en foule ; & tant qu'il reste quelque matière combustible, cet ébranlement se transmet à d'autres par une communication suivie. Ce n'est qu'après avoir consumé tous les souffres, qu'elles cessent de luire. Voilà pourquoi les vents irritent

la fureur des flammes , & qu'ils en étendent si loin les ravages. Pour empêcher qu'elles ne se rallentissent dans les forges , on employe d'énormes soufflets. Les flots d'air qu'ils versent dans ces ardentes fournaies , y conservent l'activité du feu , en augmentant le nombre & l'agitation des particules ignées. C'est ainsi que l'air puisé par nos poudrons anime le sang , & le remplit de feux éthérés. Le liquide dans lequel ils nagent les tempère en les séparant , & porte avec eux dans tous les membres une chaleur bienfaisante. La région du cerveau est sans cesse abreuvée par de douces vapeurs : les plus subtiles & les plus pures arrosent ces tablettes molles , où se tracent & se conservent les différentes images ; le reste se distribue dans les nerfs & dans les organes de nos sens.

Voilà tout ce que peut la matiere par la diversité de figures & de mouvemens dont elle est susceptible. Dans toutes ces opérations je vois des corps changer fréquemment de situation & de forme ; mais d'aucun de ces changemens je ne vois éclore ni l'ame , ni ses propriétés. Non , Quintius ; je ne puis même sans indignation vous entendre assurer que l'ame est , comme le cerveau , l'assemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence par leur nature : cette idée me révolte ; elle révolte la raison. En effet , si l'ame est un membre du corps humain , elle se nourrit donc en même-tems que tous les membres , & se nourrit comme eux. Le même aliment par une métamorphose subite en devient une partie réelle , comme il devient une portion

du corps. Ainsi les particules de pain, que la digestion a mêlées avec le sang, demeureront pure matiere, si le hazard les porte vers les extrémités du corps ; mais s'il les place au milieu de la poitrine, qui, selon vous, est le sanctuaire de notre ame, alors capables de penser, elles raisonneront sur l'origine du monde, sur leur essence, leur destinée, leur bonheur : elles dictéront des loix pleines de justice, elles gouverneront l'univers. La position leur donnera une propriété que leur refuse la Nature. Une portion de matiere pourra transmettre à celle qui la touche un attribut dont elle-même est privée, & recevra de l'autre à son tour ce que l'autre n'a point. Quelle absurdité ! C'est donc là cette sagesse si vantée de votre sçavante école !

Vous direz peut-être, que ce ne sont pas les atomes, mais le corps résultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, & que cet avantage il le doit à sa finesse, à la rapidité de son mouvement. Mais un corps est-il autre chose que les principes mêmes qui le forment ? La combinaison qui lie ces principes entr'eux, que leur donne-t-elle de nouveau, si ce n'est cet ordre même, cet arrangement, ces liens réciproques ? En s'unissant ils composent un tout, & ce tout a dans l'intérieur un tissu quelconque, à l'extérieur une figure déterminée. La figure & le tissu sont, de votre aveu, les seules qualités qui distinguent un corps d'avec un autre. Seules elles produisent toutes les différences que nous remarquons dans les êtres matériels : différences purement relatives, & qui ne changent point la nature de ces êtres. L'intérieur

en est plus ou moins serré, plus ou moins lâche; la forme de leur surface approche plus ou moins du cercle ou du quarré. Les corps n'ont point de variétés qui ne se réduisent toutes à celles-là. Quel tissu formera l'ame ? Pour qu'une portion de matiere ait la faculté de connoître, suffira-t-il qu'elle soit composée des atomes les plus déliés ? mais quoi de plus délié qu'un seul atome ? Cependant un atome, selon vous, ne pense point. Ajoutez un mouvement rapide : mais quoi de plus rapide que le feu, l'éther, la lumiere ? Ni le feu, ni l'éther, ni la lumiere ne pensent. Direz-vous que ce n'est point à son tissu, mais à sa figure, qu'un corps doit l'intelligence ? C'est votre dernière ressource : où ne fuit pas l'erreur pour se soustraire au jour ? mais le jour la poursuit par tout. D'invincibles raisons démontrent que l'ame ne doit point son existence à la figure de la matiere.

Si cette opinion étoit véritable, l'ame ne résulteroit pas indistinctement de toutes sortes de figures. Le feu n'est point figuré comme l'eau ; les molécules qui composent la masse terrestre ont une forme que n'ont pas celles de l'air : l'ame auroit donc aussi la sienne propre. Une seule à l'exclusion de toute autre formeroit l'être intelligent. Et comme les divers élémens peuvent être représentés par différentes figures ; le feu par une multitude de pyramides, la terre par des amas de corpuscules grossiers, l'air par des ballons minces & déliés, l'eau par des globules ; on pourroit aussi, selon vous, désigner par des figures distinctives la volonté de l'ame,

la connoissance , ses sentimens , ses pensées les plus secrètes. Parlez , Quintius : quelle est la figure qui distingue le doute de la persuasion ? Quelle est celle qui caractérise la jalousie , l'ambition , l'espérance ou la crainte ? Répondez : d'où vient ce silence ? Quoi ! les paroles vous manquent , & les figures sont toutes devant vos yeux ? Pourquoi donc aucune ne se présente-t-elle à vous , pour exprimer la moindre affection de votre ame ? Rien de visible , rien de corporel ne peut être l'image de ce que vous sentez intérieurement ; & de toutes les idées que fournit la matiere , aucune n'a de rapport avec l'esprit.

Je vais plus loin : supposez , je le veux , que la matiere n'existe pas : osez , disciple de Pyrrhon , soutenir contre le témoignage de vos sens , que l'étendue corporelle est une chimère ; que les corps ne sont que des ombres , de vaines images. Dans cette hypothèse même , je vous forcerois de reconnoître des substances intelligentes. En effet , vous seriez toujours sûr de la réalité de votre ame. La partie de vous qui conçoit est vous-même. Cette voix intérieure : *je pense , donc je suis* , vous assureroit de votre existence , dans un tems où vous ignoriez celle des corps ; où nulle image n'affectoit vos sens. Vous avez connu la douleur dès la première fois que vous l'avez sentie ; & cependant votre ame n'en découvroit pas alors la cause. Novice , captive , privée de toute communication avec les êtres environnans , elle vivoit encore dans une solitude profonde ; elle n'avoit aucune idée de la matiere : or si l'on peut connoître l'ame , sans

connoître la matiere , il est évident que l'ame n'est rien de matériel.

Quelle conformité trouvez-vous d'ailleurs entre ses fonctions & les qualités du corps ? Vous m'objecterez que la vision est produite en nous par la matiere ; que les couleurs résident dans la lumiere même ; que nous appercevons les unes ou les autres , suivant que les corps absorbent ou réfléchissent certains rayons ; & que c'est l'impression de ces rayons sur la retine , qui grave dans nos yeux les traces des différens objets dont la figure s'y peint , comme elle se peint dans un miroir. Je crois cette théorie véritable ; tout ce que vous attribuerez à la lumiere , aux couleurs , est purement corporel. L'odeur , le goût , la chaleur & le son ne nous affectent aussi , que parce que des corpuscules trop déliés , pour être apperçus , agissent sur nos sens. Pour produire ces diverses sensations , il ne faut qu'un mouvement , un choc , une situation , des traits invisibles. Ces traits frappent l'extrémité des nerfs , dont le tressaillement fait passer le coup au cerveau.

Mais ce n'est en conséquence ni d'un choc , ni d'une situation , ni d'une figure , que notre ame perçoit intérieurement les objets que la vûe , que l'ouïe , que les autres sens lui transmettent , qu'elle examine ces objets , & juge de leur nature. Elle n'est pas bornée d'ailleurs à ces sortes de perceptions : combien ne puise-t-elle pas en elle-même d'affections , de pensées qui ne sont nullement relatives à des êtres matériels ? Vous ne prétendrez pas en effet que les idées du bien & du vrai sont

rondes, triangulaires, ou cylindriques ; vous ne mettrez au nombre ni des mouvemens divers , ni des différentes situations , l'amour de la vertu , le desir de la liberté. Pouvez-vous dire d'une figure qu'elle est ignorante ou sçavante , juste ou injuste , fidèle ou perfide , sage ou téméraire , modeste ou superbe ? Pouvez-vous le penser d'une situation , ou d'un mouvement ? Il n'est , vous le voyez , aucun rapport entre ces trois modes , & de telles qualités. Cependant ces trois modes sont les seuls qu'ait la substance étendue ; seuls ils produisent cette variété que nous appercevons entre les corps. Des parties de matiere ébranlées se meuvent ; & de leur mouvement résulte entr'elles un certain ordre , qui donne au tout formé par leur assemblage , une certaine figure. Si l'ame étoit donc un mode , une dépendance de la matiere , elle seroit un mouvement , une situation , une figure : on ne pourroit la connoître , sans penser aussitôt à l'une de ces modifications , & réciproquement l'idée de cette modification rappelleroit toujours celle de l'ame. Or ces deux idées n'ont entr'elles aucune liaison ; vous le sentez comme moi. Reconnoissez donc avec moi que l'ame & le corps sont deux substances distinctes , dont la premiere est infiniment au-dessus de la seconde.

Vous en faut-il de nouvelles preuves ? La nature de la matiere , telle que je l'ai développée ci-dessus , en fournit une invincible. Nécessairement modifiée , elle ne possède par essence aucune espèce de modifications , puisqu'elle les doit toutes au mouvement qu'elle n'a pû

ni faire naître , ni se donner , mais que lui communique l'action d'une cause étrangère. Cette cause , & le choix qu'elle a fait d'une sorte d'impulsion plutôt que d'une autre , a dû précéder le mouvement & tout ce qu'il a produit , précéder par conséquent toutes les situations , toutes les figures , tous les modes. Et comme la matiere n'a pû subsister un seul instant , sans avoir une certaine forme , sans être disposée dans un ordre quelconque , lors même que tous les élémens rouloient confondus dans un sombre cahos , il en résulte que la cause motrice a précédé la matiere , & qu'elle diffère autant de toute espèce de corps , qu'un principe est distingué de son effet. Or cette cause est l'être intelligent : je crois l'avoir démontré.

L'Intelligence qui gouverne l'univers est infiniment supérieure à celle que des liens passagers attachent à notre corps. Un intervalle immense les sépare : l'une est éternelle ; la toute-puissance , la grandeur , la majesté suprême en sont les attributs : l'autre tirée du néant , foible , dépendante , est renfermée dans d'étroites limites. Cependant la connoissance de notre ame peut nous élever à celle de la divinité , dont elle est l'image. Contemplez le Soleil , cet astre suspendu dans le firmament , chargé dès l'origine du monde , d'éclairer tous les globes , dans la vaste circonférence du tourbillon qui l'environne. Il brille sans jamais s'épuiser : c'est une source intarissable , d'où coulent de toutes parts des torrens de lumière. Toutefois le moindre flambeau , cette lampe qui répand à peine autour de

vous une lueur pâle & tremblante, offre en quelque forte l'image du Soleil. Ainsi ce ruisseau qui serpente dans la prairie, & dont le murmure semble reprocher aux cailloux qu'il lave, l'obstacle qu'ils mettent à son cours, ce ruisseau vous représente en petit un grand fleuve : ainsi ce fleuve qui roule dans un lit large & profond, au travers des campagnes que ses eaux fertilisent, est une image, quoique foible, de l'océan, de cet immense bassin, dont la profondeur ne connoît point de bornes, dont l'étendue embrasse toute la terre, & qui voit de toutes les contrées, se perdre dans son sein la multitude innombrable des rivières, sans que les tributs qu'elles lui portent, ajoutent rien à ses richesses.

IV. PEUT-ETRE croirez-vous détruire par des raisonnemens tirés de l'expérience, cette distinction que j'établis entre l'ame & le corps. » Les deux parties de » nous-mêmes sont, direz-vous, unies par des liens si » étroits, qu'il est impossible de n'en pas confondre la » nature. L'ame ne connoît rien que par l'entremise des » sens : qu'ils soient altérés par une fièvre brûlante, » que le sommeil les assoupisse, l'esprit se trouble, il » erre confusément d'objets en objets, souvent même » on le voit tomber tout à coup, frappé par une maladie subite. Il croît avec le corps : informe & brut dans » les années de l'enfance, il se façonne & se développe » par des degrés insensibles. Sa jeunesse a l'éclat & la » durée d'une fleur ; & s'il porte quelques fruits dans » un âge plus mûr, bien-tôt la vieillesse l'affoiblit, le
glace,

LIVRE CINQUIÈME. 33

» glace , en flétrit les restes languissans. Combien d'hom-
 » mes naissent privés de raison , ou la perdent par acci-
 » dent ! Ils en manquent , parce que les parties de leur
 » cerveau n'ont pas eu d'abord un certain ordre , ou
 » qu'elles ont depuis cessé de l'avoir. Combien d'autres
 » sont dégradés au point de devenir semblables à des
 » bêtes féroces. La morsure d'un chien furieux infecte
 » la masse du sang , & fait couler dans les veines un
 » cruel poison : c'en est assez pour abrutir un homme :
 » quelle différence faut-il mettre alors entre cet homme
 » & le chien qui l'a blessé ? Ce sont deux animaux que
 » tourmente une aveugle frénésie : tous deux ont la
 » même fureur de mordre ; leur rage est égale , leurs
 » transports sont les mêmes. »

A ces objections , Quintius , je reconnois votre mé-
 thode ordinaire. Frappé des apparences que présentent
 quelques faits mal expliqués , vous croyez , en me les
 opposant , affoiblir le poids de mes raisons. Mais un Phi-
 losophe qui veut approfondir la Nature , & pénétrer le
 fond même des êtres , doit-il s'arrêter à l'écorce ?
 Le moindre vent suffira-t-il pour le détourner de la
 route du vrai ? Cessez d'être ébloui par ces argumens
 de Lucrece , & considérez - en la juste valeur. Ils prou-
 vent ce que personne ne conteste , l'union de l'ame
 avec le corps : mais que la nature de l'ame & du corps
 soit la même ; c'est ce qu'ils ne démontrent nullement.
 Ce musicien rival d'Orphée , dont les doigts voltigeant
 sur une lyre harmonieuse , en sçavent animer les chor-
 des , & charment vos oreilles par une agréable mélodie ,

Tome II.

C

ce musicien est si dépendant de sa lyre, que sans elle il ne peut faire entendre aucun son. Qu'elle soit brisée par quelque chûte, que les chordes trop lâches ou trop tendues ne soient pas montées sur le ton, qu'il en manque une seule; enfin que l'intérieur soit rempli de corps étrangers qui le rendent moins sonore, le Musicien, malgré toute sa science, ne tire point de sons; ou n'en tire que de vicieux. Attribuez-vous à cette lyre la connoissance de la Musique? L'instrument & le joueur seront-ils à vos yeux la même chose? Telle est l'union des deux parties de nous-mêmes: je n'y vois qu'une différence; c'est que l'ame attachée constamment au même corps, ne peut, tant que dure cette vie, le quitter & le reprendre à son gré. Tout le reste est égal de part & d'autre.

En effet, l'instrument & le musicien ont chacun quelque chose de propre. La jointure des côtés de la lyre forme une espèce de voûte, qui fait naître sous les coups de l'archet un léger frémissement: cette voûte renferme un écho artificiel: la grosseur des chordes n'est pas la même: & cette différence concourt avec leur position, à produire divers tressaillemens, d'où résultent les sons graves & les sons aigus. Par cette forme, par cet arrangement de ses parties, la lyre seconde le musicien: mais il a de son côté des qualités indépendantes de l'instrument. Il doit à l'étude la faculté de jouer avec mesure: c'est en lui que réside la science de l'harmonie; les principes de son art l'instruisent des accords & des dissonances; & les chordes

ne rendent point de sons agréables , que ses doigts ne leur ayent en quelque sorte transmis. Ainsi nous devons à tous les deux cette mélodie, dont la douceur nous charme ; à l'instrument , parce qu'il est capable de rendre des sons harmonieux , & plus encore au musicien , parce qu'il sçait les tirer , & donner de l'ame à des chords muettes par elles-mêmes. Disons la même chose des deux substances dont l'homme est composé. L'ame agit sur la portion de matiere qui lui est unie , & son action est secondée par les ressorts de cette machine. Ce n'est pas de l'ame, que le corps a reçu sa forme. Pourvû de tous les organes qui lui sont nécessaires , & fabriqué selon les loix d'une sçavante mécanique, il vit , comme un arbre végète , par un mouvement naturel ; le sang circule , & porte dans tous les membres un suc qui les nourrit. Mais de son côté l'ame a des fonctions indépendantes du corps. Combien d'opérations diverses ne fait-elle pas sur les nombres : elle les compare entr'eux, les multiplie , les divise à l'infini : les nombres n'ont point de corps : ils ne se présentent pas aux sens. Quoique finie par sa nature , elle perce d'un vol rapide l'éternel , l'infini , l'immense : elle ose en sonder la profondeur , en parcourir l'étendue. Ces objets ne sont ni corporels ni sensibles. Vous-même , toutes les fois que votre esprit se repaît de ce vuide chimérique , ne sortez-vous pas , sans y penser , du monde matériel. C'est reconnoître , malgré vous & contre vos propres principes , la spiritualité de l'ame. Enfin l'ame médite sur les objets que les sens lui transmettent : elle fait abstraction

des individus, pour en considérer les espèces générales : elle sent quelle est la différence de la cause & de l'effet, de l'être & de la modification, du terme & des moyens. Elle distingue d'avec le corps la connoissance même du corps, connoissance qui ne réside qu'en elle seule. Je crois en avoir dit assez, pour démontrer que, si le corps a ses fonctions purement mécaniques & qui ne dépendent point de l'ame, il en est aussi de propres à l'ame, & qui n'empruntent rien du corps. En convenant donc que nous devons à nos sens plusieurs de nos connoissances, je soutiendrai qu'un grand nombre d'autres appartiennent à l'esprit seul, parce que les objets n'en sont représentés par aucune image sensible. Quelle prise peut avoir un organe corporel, sur des substances ou des idées qui n'ont point de corps ? Nos sens sont frappés par la forme, la masse, la couleur des objets ; ils perçoivent le son, l'odeur, le goût, la dureté, la chaleur, l'humidité, la rudesse des corps, & les qualités contraires : mais quelle différence entre ces modifications de la matiere, & tout ce que je viens de rapporter ! Les sens ne sont donc pas les seuls instrumens de nos connoissances.

Mais il est une espèce d'affection mixte, à laquelle l'esprit & les sens ont part à la fois. C'est par exemple l'homme entier qui voit, qui entend, qui goûte, qui se promène : le corps & l'ame concourent à ces diverses opérations ; mais dans ce concours la machine obéit à l'intelligence, comme un instrument au musicien qui le touche. La sensation est en même-tems le fruit & la

preuve de leur alliance : nulle sensation sans l'ame , & l'ame , sans le corps , ne sentiroit pas. En vain nos organes transmettroient-ils au dedans de nous-mêmes tout ce qu'ont faisi les sens , s'il n'y résidoit pas un être capable de percevoir ce qu'ils transmettent. Ces organes sont dépourvus de sentiment , & communiquent les impressions étrangères , comme un miroir rend l'image des objets , comme le creux des rochers renvoie le son. Les yeux ne voyent point ; c'est cet être qui voit , & secondé par les yeux , dont lui-même dirige à son gré le mouvement & l'opération : les chants , les discours , frappent l'oreille ; mais ce n'est pas l'oreille , c'est lui qui les entend. L'être qui juge des objets de la vûe , de ceux de l'oïïie , est le seul qui peut voir , le seul qui peut entendre. Ainsi lorsque la goutte ou la pierre nous font sentir leurs cruelles atteintes , ce ne sont ni les pieds ni les reins qui souffrent ; c'est l'ame unie à ces membres malades. Un homme à qui l'on a coupé la jambe , rapporte le mal que ses nerfs endurent au pied qu'il n'a plus ; il croit éprouver dans cette partie du corps qui lui manque l'espèce de douleur qu'il ressentoit , avant que de l'avoir perdue. Profondément recueilli , vous méditez en silence sur l'origine de l'univers : si dans cet instant je vous touche avec un fer chaud , si je vous picque seulement avec la pointe d'une éguille , la douleur vous arrachera sur le champ à vos méditations ; tiré hors de vous-même vous ne ferez plus occupé que d'elle , parce que l'être qui pense en vous est le même être qui sent. Le navigateur dans une tempête est frappé tout à la

fois de mille sensations, de mille pensées différentes : Il voit d'un coup d'œil le ciel couvert de ténèbres, les éclairs s'élancer du sein des nuages, les flots écumans s'amonceler autour de lui, d'humides montagnes s'élever, & son vaisseau rouler au milieu des noirs abîmes. Le sifflement des aquilons, le mugissement de la mer en fureur, le bruit du tonnerre, les cris confus de l'équipage retentissent en même-tems à ses oreilles : une amertume affreuse se répand sur ses lèvres ; son odorat est blessé par les vapeurs infectes qu'exhale la sentine ; ses membres sont transis de froid ; l'image effrayante de la mort trouble son esprit. Cependant il ne perd pas toute espérance : il cherche des yeux quelque débris du vaisseau, quelque planche échappée du naufrage, unique & foible ressource dans son malheur : il implore le secours du Ciel ; il tâche de le fléchir par ses vœux ; il demande la terre à cris redoublés ; il déteste la mer & ses caprices. Voyez quelle foule d'impressions, partagées entre les différentes parties du corps, agissent au même instant sur l'être simple qui l'anime.

Je dis que l'ame est simple. Un être qu'agitent à la fois tant de mouvemens opposés, un être qui craint & désire, qui peut éprouver en même-tems la douleur & la joie, qui sent & compare ses différentes sensations, est simple & vraiment *un* : d'où je conclus qu'il n'est pas composé de parties. S'il en avoit, quelque délié qu'on le supposât, chaque parcelle uniquement occupée de sa fonction seroit incapable de remplir celle de la particule voisine, & ne la connoitroit pas même :

elle ne pourroit comparer deux sensations : elle voudroit ce qu'une autre refuse ; elle nieroit ce qu'affirme sa compagne. En effet , chacune seroit libre & jouiroit pleinement de ses droits. Les parties de l'œil n'ont pas toutes la même destination : si le cristallin rapproche les rayons , l'humeur vitrée les éloigne : les différentes parties de l'ame auroient de même à remplir des ministères opposés ; faisant toutes séparément un usage égal de leur liberté. L'ame seroit une république , ou tranquille & réglée , comme l'est un essain d'abeilles , un peuple de fourmis qui se partagent entr'elles les divers travaux ; ou déchirée par des séditions , par des guerres intestines. Toutes les fonctions de cette populace pensante seroient alors confondues. Il faudroit pour y rétablir la paix , qu'une de ces particules supérieure aux autres , quoique d'une même espèce , régnât sur toutes avec une puissance despotique , & pût les contraindre à vivre dans une parfaite intelligence ; mais de ces particules , laquelle sera Reine ? Outre qu'elle me paroîtroit peu différente de ces âmes , dont vous reprochiez la supposition à Démocrite , elle seroit composée de parties , comme le reste des atomes dont le corps est l'assemblage. De ces parties , laquelle est , selon vous , destinée pour le Trône ? Quelle portion de l'atome Roi sera Reine ? Quelle portion de l'ame sera véritablement l'ame ? Qu'il est aisé , Quintius , de supposer ; mais qu'il est difficile de prouver ce qu'on suppose ! Comprenez par-là , que l'être qui veut & conçoit est *un* & simple. Puis donc qu'aucune partie de matiere n'est *une* , simple ,

indivisible, il n'en est aucune qui puisse, ou seule, ou jointe à d'autres, s'élever par quelque hazard que ce soit à la nature de l'ame.

Regardez donc comme une vérité manifeste, à laquelle les sens mêmes rendent témoignage, que l'ame est incorporelle & sans parties. Au lieu de supposer en nous un principe de cette nature, Lucrece unit à notre corps deux substances distinguées du corps même, quoique corporelles : l'une répandue dans tous les membres, comme une espèce de vapeur, n'est selon lui, chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les sensations : l'autre intelligente, & supérieure à la première, réside au centre du corps, & de-là préside à toutes les opérations de cette machine, en fait jouer à son gré tous les ressorts. Après tout ce que j'ai dit, vous devez sentir quelle est la fausseté de cette opinion : vous sçavez aussi ce qu'il faut répondre au sentiment de quelques autres Philosophes, aux yeux de qui notre ame n'est que la proportion des organes du corps, & leur harmonie résultante du concert & de l'union des fibres qui les composent. Sans cette harmonie, je l'avoue, le corps se décompose & se détruit ; mais quoique nécessaire à la vie de l'homme, loin d'être son ame, ce n'est qu'une simple modification, qui n'agit point, ne veut point, ne peut jamais penser. L'ame est un être simple, uni à un corps divisible, mais capable de vivre séparé de toute portion de matiere.

A l'aide de ces principes, vous concevrez sans peine pourquoi notre ame associée à un corps fragile &

LIVRE CINQUIE' ME. 41

périssable , semble en partager l'altération , & paroît affectée en même tems que lui , quoiqu'elle le soit d'une maniere différente. On en trouve la raison dans la loi qui sert de base à leur alliance. Cette loi fondamentale, c'est qu'un certain mouvement excité dans le corps , devienne pour notre ame l'occasion d'une certaine pensée , & que réciproquement telle ou telle pensée de la part de l'ame fasse naître dans le corps tel ou tel mouvement. L'union de deux corps qui seroient liés au point que l'un fût toujours mû par le mouvement de l'autre , vous paroîtroit entiere & parfaite. Vous auriez la même idée de celle de deux ames , si tout ce qu'apercevoit la premiere , étoit aussi-tôt aperçû par la seconde. La liaison de l'ame & du corps n'est pas moins étroite. Malgré la contrariété de leur nature , contrariété que la Toute-puissance étoit seule capable de vaincre , regardez ces deux êtres , comme tellement unis , du moins pour un tems , que certaines idées répondent dans la substance spirituelle , à certains mouvemens produits dans la masse terrestre.

Ne soyez donc pas étonné que l'esprit semble n'être plus le même , dès que les fonctions de certains organes sont dérangées par la maladie , suspendues par le sommeil , ou troublées par quelque cause que ce soit. Il paroît surtout altéré , lorsque le désordre tombe sur le cerveau , dans lequel se gravent les objets divers , & d'où les esprits animaux se distribuent dans tous les nerfs. Les différentes images ne pénètrent plus alors jusqu'à l'ame , ou n'y pénètrent que défigurées , confuses , souvent

contraires aux objets mêmes ; & de-là naissent la fureur, la stupidité, le délire. En effet, tant que notre ame languit dans la prison du corps, elle est soumise aux loix de l'alliance qui les unit l'un à l'autre. Elle ressent de la douleur, ou du plaisir, selon la nature des impressions que les êtres environnans font sur ce corps, exposé de toutes parts à leurs coups, mais aussi peu sensible par lui-même, que la pierre ou le métal. Enfin le souffle céleste dont il étoit animé se dissipe ; ses mouvemens s'arrêtent ; la mort glace le sang qui portoit dans tous ses membres la nourriture & la vie. Alors rompant ses liens, l'ame se dégage de cette masse grossière. Libre, immortelle, inaltérable, elle lui survit à jamais, parce que toute substance indivisible & sans parties est par elle-même indissoluble, & ne peut être détruite par aucune force naturelle.

L'ame ne croit donc pas dans les enfans, à mesure que les organes se développent. Dès son origine elle est tout ce qu'elle peut être. Il est vrai qu'elle donne à peine alors quelque preuve de son existence, qu'elle paroît même ensevelie dans une profonde léthargie. Mais que feroit-elle, encore novice dans un corps qui n'est qu'ébauché ? Les images qui doivent agir sur elle, ne sont point encore rassemblées dans le cerveau : les objets extérieurs ne lui ont pas encore fourni cet amas nécessaire d'idées, qui ne se forme qu'avec l'âge. Toute fois elle laisse échapper dès-lors quelques signes de sentiment, par les cris, par le sourire, par les pleurs de l'enfance. Dès que le corps sera perfectionné par les

années, que les fibres du cerveau auront acquis un certain degré de consistance, que l'impression répétée des différens objets en aura laissé des traces dans la mémoire, on verra de quoi l'ame est capable avec de tels secours. Elle ne peut rien sans eux ; que peut un soldat sans armes, un Général sans armée, un Peintre sans pinceau ? Mais comme le corps n'est destiné qu'à subsister un petit nombre d'années, il se dégrade à mesure qu'il vieillit. C'est une frêle machine que l'âge & les fatigues altèrent insensiblement. Le sang épaissi coule avec plus de lenteur, la lymphe se congèle, les fibres se durcissent, les nerfs se détendent, le ressort du cœur, la flexibilité des muscles ne sont plus les mêmes ; les esprits animaux partent avec moins d'activité du cerveau, les pieds & les mains tremblent, la respiration devient entrecoupée, les yeux se couvrent de nuages, les oreilles se ferment aux sons, la voix se casse, les forces manquent, les cheveux blanchissent, la peau se ride & se flétrit. Le corps épuisé n'est plus alors que ce qu'il étoit dans le berceau. Sa vieillesse est une seconde enfance ; & l'ame n'agissant plus que sur des ressorts affoiblis, participe à cet état de foiblesse qu'elle même n'éprouve pas. Mais si privée par sa nature de toute communication avec les objets extérieurs & sensibles, elle ne peut sans le secours des organes corporels en recevoir l'impression, elle n'a pas besoin de ces organes pour se connoître, pour connoître ce qui doit la rendre heureuse, pour craindre le mal & désirer le bien.

V. V o u s allez fans doute me répondre que la matière ne m'est pas assez connue , que je n'embrasse pas assez toute l'étendue de sa puissance , pour être en état d'en fixer les bornes , de décider ce qu'elle peut , ou ce qu'elle ne peut pas acquérir. « L'homme , direz - vous , » s'ignore lui-même. Réduit à ramper avec lenteur , avec » incertitude , d'un objet à l'autre , il sonde d'une main » timide tout ce qui l'environne ; il craint de se heurter » à chaque pas dans les ténèbres , ou dans la sombre » lueur du faux jour qui le guide. Par quel excès de pré- » somption oseroit-il se flatter de découvrir les principes » fondamentaux de tous les êtres , d'en pénétrer l'essen- » ce , d'en contempler la nature ? Descartes & ses disci- » ples regardent l'étendue comme seule propre à la ma- » tière : peut-être l'intelligence est-elle une de ses pro- » priétés. L'homme ne seroit plus alors , ainsi qu'ils le » supposent , un être double , un composé de deux subs- » tances. Ce qui fait l'essence de la matière n'est vrai- » semblablement ni l'étendue ni la faculté de penser. » C'est quelqu'attribut plus intime , antérieur à ces deux » qualités , principe de l'une & de l'autre , source dont » elles dérivent , comme deux branches sortent d'une » même tige. Si ce sentiment que Spinoza soutient est vé- » ritable , on doit renoncer à la distinction de l'ame & » de la matière , quoique l'étendue soit une propriété » différente de la pensée. La lumière & le son diffèrent » en effet , & sont néanmoins des modifications du » même corps. La couleur & la figure , quoique distinc- » tes , peuvent se trouver réunies. Un globe est en

» même-tems noir & rond. Pourquoi donc l'intelligence
 » ne seroit-elle pas une qualité de la matiere : qualité
 » plus excellente que l'étendue , & dont la perfection
 » dépendroit de celle des organes destinés à la servir ? »

Je ne puis assez m'étonner , Quintius , de cette affreuse mélancolie , de ce mépris dénaturé de soi-même , de cette fureur pour la mort , qui porte des hommes à desirer de périr tout entiers. Ce n'est pas assez pour eux que leur corps se détruise : ils soupirent pour l'anéantissement : ils poussent l'extravagance jusqu'à craindre que leur ame ne survive à cette masse grossiere dont elle meut les ressorts , & n'échappe aux horreurs du trépas. Ils veulent qu'elle s'évapore comme une légère fumée qui se dissipe dans les airs. Ah ! Quintius , bannissez de votre cœur un si horrible desir. Mais comme un reste d'anciens préjugés peut encore élever des nuages dans votre esprit , il faut que j'acheve d'arracher le voile qui vous dérobe la vérité. Je vais rappeler en peu de mots quelques principes développés ailleurs.

Touté qualité propre à l'essence d'un être lui appartient si intimement , que , sans elle , il ne peut exister , ni même s'offrir à l'esprit. Cette règle est l'unique moyen de découvrir la nature des différentes substances : on ne peut s'en écarter , sans confondre toutes les idées , tous les êtres ; sans ôter aux raisonnemens toute justesse , sans rendre le langage inutile , impropre , inintelligible. Tout ce qui n'est que mode peut au contraire être ou n'être pas joint à la substance qu'il modifie : sans elle il n'existe pas ; mais elle peut exister sans lui. L'idée de l'être est

indépendante de celle des modifications ; mais jamais on ne conçoit les modifications , sans concevoir l'être même. La pensée ne se représente point de figure , de mouvement , de combinaison , qu'elle n'apperçoive aussi-tôt un corps figuré , un corps mù , des molécules arrangées dans un certain ordre. Quelquefois , je le sçais , elle détache un mode de la substance dont il dépend ; mais cette abstraction ne détruit pas , n'obscurcit pas même l'idée de l'être ; elle ne fait que la suspendre & la mettre à l'écart.

Il ne s'agit plus , me direz-vous , que de sçavoir si l'étendue est une propriété , ou simplement une modification de la matiere. Je n'imaginois pas , Quintius ; que ce fût encore une question pour vous : quoi qu'il en soit , consultez la règle que je viens d'établir ; elle levera tous vos doutes. Il n'est point d'abstraction qui puisse jamais séparer l'idée de l'étendue , de celle du corps ; je crois l'avoir démontré. L'étendue n'est donc pas un simple mode de la matiere ; elle appartient à son essence : c'est un attribut inséparable & primitif , qui précède & produit tous les autres. Par conséquent si l'on doit regarder l'ame comme une qualité de la matiere , l'ame est une modification , une qualité de l'étendue , & dès lors en rappelle nécessairement l'idée , comme une branche présente celle de sa tige. Mais interrogez tous les hommes , un seul osera-t-il vous répondre qu'il apperçoit quelque chose d'étendu , lorsqu'il parcourt les différentes fonctions de son ame , & qu'il en étudie la nature & l'ordre ? J'examine en quoi consistent la perception

& le jugement , quelle est la valeur d'une preuve ; par quel charme elle peut , en domptant les esprits , les faire consentir à la violence qu'ils éprouvent ; toutes ces réflexions , je les fais sans penser à l'étendue. Que je considère l'opposition qui régné entre le doute & la certitude , entre l'erreur & la vérité ; que je définisse ce que c'est qu'ignorer ou connoître , affirmer ou nier ; que je m'applique à démêler ces nuances imperceptibles qui distinguent & les probabilités & les degrés de croyances : tous ces objets ne présenteront à mon esprit rien de divisible.

Si des opérations de l'intellect , je passe à ce qui est du ressort de la volonté , ce nouveau point de vûe ne me remet pas la matiere devant les yeux. Lorsque j'examine pourquoi notre ame s'aime d'un amour si vif & si constant , se préfère à tout , rapporte tout à soi ; pourquoi le bonheur est l'unique objet de nos desirs ; enfin ce que c'est qu'être heureux , ou se croire tel , aucune trace de l'étendue ne frappe mes regards. La jalousie , la vanité , l'ambition régner sur la terre : l'un aspire au pouvoir suprême ; l'autre ennemi du joug veut le secouer , ou ne le porte qu'en murmurant : celui-là regarde le mépris , l'opprobre , l'oubli , comme des maux pires que la mort ; à ses yeux , ce n'est pas vivre que de vivre sans nom ; il se repaît du chimérique projet de donner au sien une stivole immortalité : je vois des hommes assez opiniâtres pour ne vouloir jamais se repentir ; j'en vois d'assez orgueilleux pour n'estimer que leurs propres idées ; d'assez aveugles pour préférer à la

voix de l'amitié, le langage de la flatterie; d'assez scélérats, pour se faire une habitude, un jeu du mensonge, de la calomnie, des plus noirs forfaits. Quand je considère avec Heraclite l'humanité sous cet affreux regard, quand j'examine la nature de ces dérèglemens, & celle des passions qui les produisent, je n'y découvre rien qui me rappelle l'idée du corps ou de ses modifications. Nos erreurs mêmes, & nos vices, annoncent la prééminence de notre ame: vous le voyez, Quintius, elle n'est pas un mode de la matiere, puisqu'en étudiant ses opérations diverses, on n'apperçoit rien de corporel. L'essence de la matiere n'est donc pas de pouvoir être en même-tems étendue & pensante. Laissons cet étrange paradoxe à de prétendus Philosophes, ennemis de Dieu & des hommes: on ne doit pas regarder l'étendue & la pensée comme deux modifications qui puissent, ainsi que la lumière & le son, la couleur & la figure, se réunir dans le même être; comme deux branches qui sortent d'une tige commune. Ce sont les attributs primitifs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, dont l'une est toujours passive & l'autre toujours agissante, dont l'une a des parties & l'autre est simple, indivisible, indissoluble.

Je sçais que nous n'avons pas une connoissance parfaite de la nature du corps. Il est dans cette étude des mystères impénétrables, & qui se refusent à toute la sagacité de notre esprit. Cet esprit, dont l'orgueilleuse foiblesse aspire à tout comprendre, est trop borné pour embrasser l'innombrable multitude d'effets, que produisent
toutes

toutes les combinaisons possibles des parties de la matière : enveloppés d'épaisses ténèbres, nous faisons souvent de vains efforts pour en percer l'obscurité. Mais si toutes les propriétés d'un être ne se dévoilent pas à nos regards, du moins nous est-il donné de sçavoir quels sont les attributs, dont il est essentiellement privé. Peut-être la nature des molécules ignées doit-elle échapper à toutes nos recherches ; mais il est certain que leur forme diffère, de celle des parties élémentaires de l'eau, & que de cette différence seule résultent toutes les qualités qui distinguent ces deux fluides. Le Physicien n'a pas encore découvert toutes les merveilles de l'aiman ; mais il sçait que l'aiman n'est pas un animal ; que ce n'est point par amour qu'il attire le fer. Sans avoir encore décidé pourquoi l'aiguille aimantée décline du pôle septentrional vers l'occident, & par une légère inflexion se tourne ensuite vers l'orient, il peut assurer que cette déclinaison n'est pas l'effet des vents, mais celui d'une matière subtile qui coule dans l'univers. Le Géomètre ne trouvera jamais la quadrature du cercle, mais il sçait que le cercle est différent du carré ; il connoît toutes les conséquences de cette double configuration. C'est ainsi que nous distinguons l'ame d'avec la matière, quoique les propriétés de l'une & de l'autre ne nous soient pas toutes parfaitement connues.

VI. D'AILLEURS, un attribut important met entre ces deux êtres une prodigieuse différence ; c'est la liberté. Chacun avoue que sans connoissance ni sentiment

de leur état, les corps soumis à des loix invariables sont emportés par le mouvement qui leur est imprimé d'ailleurs ; mais chacun connoît le pouvoir qu'il a d'agir, de faire soit une action, soit une autre. Tout annonce que nous sommes libres. Délibérer, prendre conseil, se déterminer enfin après de mûres réflexions ; employer les menaces, les avis, les prières ; se repentir en secret parce qu'on se sent coupable, & s'excuser publiquement, parce qu'on craint de le paroître ; remplir des devoirs, se livrer à des soins, établir des loix, condamner & punir le vice, louer & récompenser la vertu ; c'est faire autant d'actes de liberté, c'est en donner autant de preuves. Nos entreprises, nos projets, nos efforts, tout en un mot décele ce sentiment intérieur qui nous persuade que notre volonté n'est pas esclave, & que nos pareils jouissent de la même indépendance. Les hommes s'accordent tous à cet égard, & leur unanimité sur ce point ne peut être une erreur commune ; c'est un rayon de lumière émané du sein de la Nature. Si l'homme avoit des chaînes, si les ordres tyranniques d'une cause étrangère nécessoient ses actions, comme la force qui tire un corps de son repos, en détermine le mouvement, que seroit toute notre conduite, sinon un tissu de démarches fausses, inutiles, insensées ? De quelle utilité seroient ces réglemens destinés à maintenir l'ordre dans les sociétés, ces soins que prend une sage Philosophie d'inspirer aux Citoyens l'amour de leur patrie, d'enflammer les cœurs d'un zèle ardent pour le bien public ? Chaque Nation seroit ce qu'est un grand

LIVRE CINQUIÈME. 51.

fleuve : ce n'est ni par des leçons , ni par des prières , mais par de fortes digues, qu'on en dompte l'impétueuse fureur. En vain même ces digues prétendent-elles souvent captiver ses flots indociles , & les contraindre à couler dans un lit qui les resserre : d'un cours rapide ils franchissent leurs bords , inondent les plaines , & changent en marécages les campagnes voisines. Au lieu de former la jeunesse par l'étude des sciences , il faudroit en se bornant à réprimer sa fougue , l'abandonner aux mains de la Nature. Elle végéteroit , comme végète un tendre arbrisseau dont les branches sont étendues en espalier : il doit son accroissement à la bonté du terroir , à la chaleur du soleil ; & sans autre secours que celui d'une main qui le décharge d'une partie de ses feuilles , grâces aux douces influences d'un climat favorable , il produit , sans le sçavoir , des fruits délicieux.

De quel usage , de quel prix seroit la raison sans la liberté ? Que nous serviroit de connoître le bien & le mal , s'il n'étoit pas en notre pouvoir de suivre l'un , & d'éviter l'autre ? L'intelligence seroit en nous une qualité vaine ; notre ame languiroit réduite à l'inaction. Qu'un homme environné de dangers sente que sa conservation dépend de son courage , il méditera sur le parti qu'il doit prendre ; il cherchera dans la sagacité de son esprit des ressources contre le péril qui le menace : mais si l'inévitable fatalité l'entraîne & le précipite , c'est en vain , qu'en luttant contre le sort , il prétend échapper à ses coups : malheureux à proportion de ce qu'il a de prudence , puisqu'incapable de changer sa destinée , il

croit trouver en lui-même un remède à des maux dont tous ses efforts ne le garantiront jamais. Une prévoyance impuissante est inutile à l'homme. Sans la liberté, point de vertu, point de gloire véritable : la sagesse des Philosophes, la valeur des Heros, les qualités qui rendent un Roi digne du Thrône, ne méritent pas plus d'éloges que la jeunesse & la beauté : loin de nous servir, la raison fait notre malheur ; c'est un fardeau qui nous accable.

Si l'homme n'est pas libre, s'il n'a pas & le pouvoir d'agir comme il le veut, & l'espérance d'obtenir un jour par ses actions une vie plus heureuse, plaignons sa destinée. Qu'il cesse de s'attribuer la préférence sur les animaux, sur les êtres les plus insensibles. Enfans de la Nature, les animaux suivent ses loix par un aveugle instinct. Les fossiles, les pierres, les végétaux, plus durables que nous, se forment & se conservent sans connoissance ni d'eux-mêmes, ni de ce qui leur est propre, sans inquiétude, sans desirs ; & l'homme privé de liberté, sembleroit n'avoir reçu la raison, que pour voir empoisonner, par de continuelles allarmes, le cours rapide d'une vie laborieuse.

Lucrece, en soutenant que nos ames sont mortelles ; ne leur a pas disputé le privilège d'être libres. Forcé par le sentiment intérieur, il reconnoît que nous jouissons de cette prérogative, le véritable titre de notre supériorité sur tous les êtres : il en cherche même le principe, & croit le trouver dans la déclinaison imaginaire de ses atomes. Ridicule explication dont j'ai mis

LIVRE CINQUIE' ME. 53

l'absurdité dans tout son jour. Mais comme la liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matiere, j'ai peine à concevoir qu'il n'ait pas été frappé de la grossiere contradiction, dans laquelle il tomboit, en supposant notre ame libre & matérielle. Ce qui me paroît encore plus étrange, c'est que ce Poète lui refuse l'immortalité qu'il accorde à des Dieux composés, aussi-bien qu'elle, de pure matiere, & dont la forme n'avoit sur la nôtre que l'avantage d'être plus déliée. Ne pouvoit-il donc soutenir l'idée de se survivre à lui-même ? Mais regarder comme libre un être qui doit, après une durée si courte, rentrer dans le néant, c'est lui faire trop d'honneur. L'ame est le plus vil de tous les êtres, si les bornes étroites de cette vie passagere en renferment l'existence ; si elle meurt dès que le sang cesse de couler dans les veines. Une médaille d'Alexandre est infiniment au-dessus de sa personne. Ce conquerant a, comme une flamme rapide, effrayé l'univers, & comme elle il a disparu, laissant des cendres & un nom. Mais son image lui survit : sans se détruire, elle passe de mains en mains, & triomphe des siècles.

VII. Vous succombez enfin sous le poids de tant de raisons : je m'en félicite ; je vous en félicite vous-même : c'est avoir vaincu, que de connoître la vérité. Je sens néanmoins qu'il vous paroît difficile d'expliquer l'union de l'ame avec le corps. Comment, direz-vous, est-il possible qu'une pure intelligence anime & meuve une portion de matiere ? Quelle chaîne peut lier ensemble deux

substances dont la nature est si différente ? Si cette chaîne est corporelle , elle n'a point de prise sur l'ame ; & si elle ne l'est pas , elle n'en peut avoir sur le corps. C'est ici que votre application doit redoubler , Quintius : ouvrez les yeux , & reconnoissez dans cette union qui vous étonne , la toute-puissance du Créateur. En dévoilant à vos regards la nature de votre ame , je n'ai pas prétendu les repaître d'un vain spectacle : je voulois vous offrir une preuve éclatante de la Divinité. Tout ce qui précède peut se réduire à trois points. J'ai d'abord établi que l'intelligence est le principe du mouvement. J'ai fait voir ensuite que notre ame n'est pas un composé de parties , & que dès-lors indissoluble par sa nature , elle doit vivre à jamais. J'ai fini par montrer que l'homme est libre , que ses actions , loin d'être un enchaînement nécessaire de combinaisons , assujetties aux loix d'un destin chimérique , émanent d'une volonté capable de choix , arbitre de ses propres déterminations. D'où j'ai conclu que notre ame , tant que dure son alliance avec le corps , peut mériter des récompenses , ou des peines , & qu'il est après cette vie mortelle , une éternité pour les justes & pour les coupables. Or ces trois vérités ne sont pas les seules conséquences de mes principes. Il en résulte une quatrième , plus essentielle encore. Vous avez déjà dû l'entrevoir ; je n'ai fait que l'effleurer d'abord ; il est tems de l'approfondir & de la développer.

Mon ame se voit chargée de gouverner une machine dont elle ne connoît ni le jeu ni la composition. Cependant elle en dispose , l'ébranle , en fait agir à son gré

les ressorts. De ce qu'elle la meut, il résulte qu'elle a droit de commander au mouvement ; mais de ce qu'elle la meut, sans sçavoir comment se produisent & s'exécutent des mouvemens qui naissent à ses ordres, je conclus qu'elle est secondée par une cause supérieure, qui connoît ce que j'ignore, & dont la volonté toujours conforme à la mienne, peut donner à mon corps l'impression que je desire. Quel est l'homme, qui contraint de parler sur le champ, s'arrête à considérer de quelle maniere il doit pousser au-dehors l'air que ses poulmons lui fournissent, afin que cet air qui sortoit sans rendre aucuns sons, puisse retentir ; comment pour articuler ces sons, il doit disposer sa langue, cet organe industriel, l'artisan de la parole qu'il forme & modifie par ses inflexions, & que les dents, le palais & les lèvres concourent à perfectionner ? Jamais on ne romproit le silence, s'il falloit, avant que de proférer un seul mot, méditer sur tant d'opérations différentes.

Je veux courir, je cours : & quand je cours, mon corps se meut tout autrement, que lorsque je veux marcher d'un pas ordinaire. Mais ce qui produit cette différence, m'est inconnu. C'est un mystere que nous ne pénétrons jamais. En vain chercherois-je à découvrir quelle est la façon de respirer nécessaire alors, quelle quantité d'air mes poulmons doivent chasser à la fois, par quels canaux, de quelles cellules, avec quelle force il doit sortir. La machine qui m'est soumise ignore ce que j'ordonne, & moi je ne sçais pas comment elle exécute mes ordres. Tout aveugle néanmoins qu'est

l'empire que j'exerce sur elle, il est absolu. Prêts à répondre au moindre de mes desirs, ses organes s'acquiescent de leurs fonctions avec une prompte obéissance. Mon esprit se plonge-t-il dans la méditation, les objets qu'il veut contempler se présentent aussi-tôt; le monde entier se développe à mon imagination. D'un coup d'œil je parcours le ciel, la terre, la mer, toutes les nations & tous les tems. Telle, si l'on en croit le vulgaire, une magicienne fait entendre sa voix au sein des enfers. Evoqués par la force de ses enchantemens, les Manes sortent de leurs ténébreuses demeures, & viennent en foule se ranger autour d'elle. Mais lorsque l'univers entier paroît s'offrir à mes regards, je ne sçais ni quelle puissance résidente en moi, fait subitement éclore tant d'images, ni comment elle les produit, ni dans quelle partie de mon cerveau ces images se forment. Ma vie ne suffiroit pas pour peindre, ou même pour parcourir des yeux cette foule innombrable d'objets, que je puis en peu de tems appercevoir intérieurement.

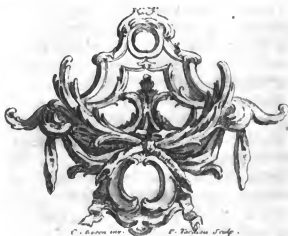
Ce que j'ai dit de moi, Quintius, vous pouvez le dire de vous. Votre ame ignorante, comme la mienne, a la même puissance: vous éprouvez de la part de vos organes la même soumission que je trouve dans les miens. Vous êtes donc secondé, comme moi, par une cause supérieure, qui connoissant & vos desirs & le mécanisme de votre corps, fait en vous ce que vous êtes incapable de faire, secourt votre foiblesse, & donne à vos ordres, par eux-mêmes impuissans, l'efficacité qui

leur manque. Lorsque vous dansez au milieu d'une assemblée nombreuse, vos pieds & vos bras voltigent en cadence : ils suivent avec une rapide justesse la mesure de l'instrument qui les guide : c'est votre ame qui règle, qui combine tant de pas si souples & si variés : c'est elle qui trace cette multitude de figures que votre corps décrit avec tant d'agilité. Vous ignorez néanmoins ce qui produit en vous des mouvemens si réguliers. Ce jeu frivole renferme une foule de merveilles que vous ne connoissez pas. J'en tire une conséquence naturelle : c'est que vous disposez d'un corps, dont une Divinité tient pour vous les rênes.

Il faut donc que nous soyons tous assujettis aux loix d'un Etre intelligent, qui joigne à la connoissance de nos plus secrètes pensées un empire souverain sur nos organes, qui ébranle, au premier cri de notre volonté, ceux que rien n'altère, afin que les opérations de notre corps répondent sur le champ aux vœux de notre ame. C'est à nous de desirer, à lui d'agir. Mais si les mouvemens subordonnés à notre ame, ne peuvent être produits sans le secours d'une Divinité toute-puissante ; combien ce secours est-il nécessaire pour tous ceux qui s'exécutent dans notre corps, sans que nous y pensions, souvent même, malgré nous, & qui cependant ont un principe, & tendent vers une fin ? C'est à cette Divinité, Quintius, que vous devez attribuer l'alliance de l'ame avec le corps. Le Tout-Puissant pouvoit seul triompher de l'opposition de ces deux êtres. Auteur de cette union, il l'a fondée sur des loix immuables : il a

58 L'ANTI-LUCRECE, &c.

fait de l'homme un composé de deux substances , afin que l'âme , par elle - même capable de connoître la Vérité , pût avec le concours des sens percevoir les objets corporels , & s'élever par ces deux routes à la contemplation de son auteur , du principe & du Maître de l'univers. En effet , peut-on se connoître & refuser de rendre hommage à la Divinité ? Si ce corps périssable est soumis aux ordres d'une intelligence bornée , quelle doit être l'Intelligence , dont le pouvoir a tout créé , dont la Sagesse gouverne tout ! Une machine aussi petite , aussi fragile que la nôtre , ne peut être mue sans dessein : & les mouvemens d'une machine aussi grande que le monde , n'auront d'autres loix que les caprices du hazard ? Laissons cet absurde sentiment aux disciples grossiers d'Epicure,



C. - B. delin. 1770.

P. Tardieu Sculp.

S O M M A I R E
DU LIVRE SIXIÈME,

*M*ALGRÉ l'excellence des preuves que l'Auteur emploie pour établir la spiritualité de notre ame, il auroit paru laisser quelques nuages sur cette importante vérité, s'il n'avoit pas examiné la question de l'ame des bêtes, dont les Matérialistes prétendent tirer un argument décisif. Il falloit leur ôter cette ressource, ou plutôt ce prétexte ; & c'est l'objet du sixième Livre. En voici l'abrégé,

I. Après avoir rappelé en peu de mots le sujet & le résultat du Livre précédent, le Poëte se propose à lui-même l'objection des incrédules, & présente dans toute sa force le Syllogisme auquel on peut la réduire. Les bêtes, disent-ils, ont une ame semblable à celle de l'homme: les exemples d'industrie, d'adresse, de prévoyance que donnent les Renards, les Castors, les Hyronnelles, les Fourmis, les Abeilles, & tant d'autres espèces, sont des preuves évidentes de l'existence de cette ame. Or il n'est pas douteux

qu'elle ne soit matérielle & destructible. Donc, celle de l'homme l'est aussi.

II. En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'aient aucune pensée, l'Auteur répond qu'il est possible, & même très-vraisemblable, qu'elles agissent sans connoissance; qu'ainsi la réalité de cette ame des bêtes, étant une question de fait, pour le moins douteuse, tandis qu'il est certain que l'homme pense, c'est une absurdité d'objecter contre un fait incontestable un fait qui ne l'est pas. D'où il conclut que tout être qui pense étant incorporel, la comparaison de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme : Ou les bêtes pensent, ou elles ne pensent point : si elles pensent, leur ame est spirituelle : si elles ne pensent point, on ne peut en rien inférer contre l'homme, qui pense certainement.

III. Cette réponse, quoique simple & générale, détruit l'objection des Matérialistes. Mais l'Auteur va plus loin. Persuadé que le sentiment qui refuse l'intelligence aux animaux, est de tous les systèmes le plus conforme à la raison, il s'attache à le prouver en montrant ;

1^{er}ement. *Que si les brutes ont une ame , on doit en attribuer une aux plantes , à l'aiman , à presque tous les êtres.*

2^{em}ement. *Qu'on peut , avec Descartes , regarder les animaux comme de simples automates, dont toutes les actions , même les plus singulières , sont produites par le jeu d'organes fabriqués avec un art merveilleux.*

IV. *Mais quoique purement mécaniques de la part des animaux , ces opérations ont pour cause une intelligence ; & cette intelligence est celle-même qui produit en nous les actions spontanées , & tant de mouvemens involontaires , excités dans notre machine sans le concours de notre ame. Différentes sortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur est étranger. Une des principales , & que l'Auteur développe avec soin , c'est la contrariété manifeste que nous offre la conduite de ces êtres , qui sont inférieurs aux hommes sous certains regards , paroissent en d'autres points infiniment au-dessus d'eux : d'où il suit que s'ils avoient une intelligence qui leur fût propre , elle seroit en même-tems moindre & plus parfaite que notre ame. Le Poète met cette contradiction dans tout son jour , en rapportant d'une part plusieurs exemples frappans de la stupidité des animaux ; & de l'autre ,*

des traits singuliers de connoissance , d'art & de génie , qu'on remarque en eux. Il réfute aussi dans cet article les opinions de quelques Philosophes , dont les uns ont cru qu'on pouvoit , en séparant les sensations d'avec l'intelligence , attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'ame ; les autres ont imaginé des ames plus ou moins parfaites , dont ils forment différentes classes.

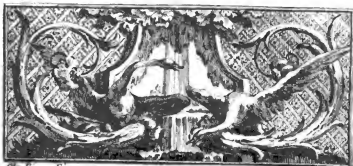
V. Il attaque dans le cinquième article cet instinct imaginaire , par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'est un mot vuide de sens , s'il ne signifie pas une intelligence ; & que si cette intelligence est supposée résider dans le corps des animaux , on doit en conclure 1^{erement} , qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous : 2^{ement} , que les regarder comme destinés à nos plaisirs , ou même à nos besoins , c'est s'arroger sur eux une domination injuste , tyrannique & criminelle. A ces raisons il en joint plusieurs autres , qui toutes concourent à faire voir que le système de Descartes sur les animaux , est , sinon démontré , du moins très-vraisemblable , & très-conforme à l'idée que le raisonnement & la vue des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu. Quoique l'Auteur laisse entrevoir son penchant pour cette hypothèse , il ne force pas Quintius à l'embrasser. Il se contente de l'exhorter à ne point prendre de parti sur un problème

peut-être insoluble , & sur-tout à ne tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme.

VI. Toutefois , ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux. Ce sont des preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance d'un Créateur. Le Poète développe cette vérité , en faisant un détail curieux de la structure des animaux , dont il parcourt les différentes espèces. Ce Livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus Philosophes , qui , regardant les opérations des brutes , comme des témoignages de génie , ne rougissent pas d'attribuer au hasard la création de ces êtres & celle de l'univers.



L'ANTI-LUCRECE.



L'ANTI-LUCRECE.



LIVRE SIXIEME.

I. **A**VANT que d'ensemencer un champ qui n'a point encore reçu de culture , le Laboureur commence par le défricher. Il en arrache les épines , il en dompte la dureté par d'opiniâtres efforts. Ainsi pour empêcher que l'erreur , en se reproduisant , n'étouffe dans votre esprit les semences du vrai , je la combats dans son principe ; je veux en extirper la racine , en détruire jusqu'au germe. Jusques ici vous aviez méconnu la Nature ; d'infidèles mains en avoient à vos yeux défiguré les véritables traits. Offensée des titres que vos Maîtres lui prodiguent , elle réclame hautement ce Souverain , cet Auteur suprême , dont une fausse Philosophie prétend lui faire secouer le joug. En la connoissant mieux , vous rendrez avec elle hommage à la Divinité.

C'est pour vous y forcer, que je me suis attaché, Quintius , à vous donner une juste idée de votre ame. J'ai

Tome II.

E

voulu vous montrer dans vous-même un être distingué du corps , supérieur à la matiere ; & de cet être dont le sentiment intérieur vous prouvoit l'existence , élever vos regards à la contemplation de l'Intelligence souveraine. J'en ai conclu la nécessité d'un agent universel , qui seul principe & législateur de l'univers pût disposer de la matiere , par elle-même incapable de se mouvoir & de se modifier. Vous ne devez plus enfin révoquer en doute l'excellence de votre ame. Je l'ai vengée des attentats d'un Poëte téméraire , qui vouloit dégrader l'image de la Divinité. Outré de ce qui fait notre gloire, il ne consentoit pas à l'immortalité d'une partie de soi-même : mais l'homme souhaite inutilement de périr tout entier ; sa destinée est de vivre.

Cependant vous balancez encore à vous rendre. Mes raisonnemens ont à combattre dans votre esprit l'impression que fait sur vous la vûe des animaux. Vous les regardez , peut-être avec raison , comme des substances uniquement composées de matiere , & que détruit à jamais la dissolution de leurs parties. Vous m'objectez donc que ces êtres matériels & périssables ont une ame à peine différente de la nôtre , & qui peut , sinon s'élever à la découverte des vérités sublimes , connoître du moins tout ce qui convient au corps dont elle meut les organes , tout ce qui est propre à le défendre , à le conserver , à le nourrir. « Les animaux , dites-vous , ont » de la mémoire & du sentiment : ils voyent , ils enten- » dent : capables de distinguer les objets par l'odorat , » le tact & le goût , ils peuvent , suivant qu'ils en sont

L I V R E S I X I È M E. 67

» frappés , y tendre , ou les fuir : pour arriver à leur but ,
 » ils ſçavent employer la rufe : inſtruits des remèdes
 » convenables à leurs maladies , ils choiſiſſent dans un
 » grand nombre de plantes le ſpécifique auquel en eſt
 » attachée la guérifon. Le plaifir & la douleur , l'afflic-
 » tion & la joie , l'eſpérance & la crainte agiſſent ſur
 » eux , comme ſur nous. De l'amitié , de l'amour , on
 » les voit paſſer aux transports de la colere , à ceux de
 » la haine , & ſuſceptibles de toutes fortes de deſirs ,
 » ſe livrer à ce qui les charme avec cette vive ardeur
 » qu'inſpirent les paſſions. Nés libres , ils ſe meuvent
 » volontairement. Soumis , & pour ainſi dire humaniſés
 » par l'homme , ils aiment les careſſes , ils redoutent les
 » châtimens , ils obéiſſent même aux menaces.

» De-là vient qu'on a de tout tems attribué certains
 » vices à quelques - uns , certaines vertus à d'autres ,
 » comme leur caractère diſtinctif. De-là cette opinion ,
 » que les animaux ont en pluſieurs points ſervi de maî-
 » tres & de modèles à l'homme. Nous apprimes à chaſ-
 » ſer , en voyant le Chien ſuivre d'un pas sûr les traces
 » de ſa proie , ou la découvrir avec ſagacité dans l'é-
 » paiſſeur des forêts. Que de traits frappans offre la con-
 » duite de ce merveilleux animal ! Fidèle , prudent , intré-
 » pide , il veille à la ſureté de nos demeures : il conduit , il
 » garde un troupeau nombreux ; il fait rentrer les Brebis
 » dans leurs parcs ; il en défend l'abord aux raviffeurs.
 » Quelle inquiétude , quels regrets ne montre-t-il pas ,
 » lorsqu'il a perdu ſon maître ? quelle joie quand il l'a
 » retrouvé ? Plein de reconnoiſſance , il s'expoſe , pour

» le tirer du péril , aux coups d'un assassin ; & si ses cou-
» rageux efforts ne peuvent sauver ce maître si cher , il
» le venge : son acharnement, ses morsures dénoncent le
» meurtrier. Peut-être aussi le Renard nous aura-t-il appris
» à dresser des pièges , à fouiller les entrailles de la terre,
» à percer les montagnes : peut-être devons-nous à l'i-
» mitation de quelqu'une de ses manœuvres , la décou-
» verte des métaux. Et la guerre elle-même , cet art fu-
» neste & déplorable , tant de féroces animaux ne l'au-
» roient que trop enseignée aux hommes , si les hommes
» instruits par leur propre fureur , n'eussent pas été d'eux-
» mêmes altérés du sang de leurs semblables. Le Lion se
» jette sur sa proie ; César envahit le sceptre de l'uni-
» vers. Avec des vûes différentes , tous deux usurpateurs,
» ils usent de la même violence , l'animal pour assouvir
» sa faim sanguinaire , le Heros pour orner du diadème
» son front ambitieux. A quoi ne forme-t-on pas le do-
» cile Eléphant ? Est-il rien que le Singe ne sçache copier
» avec grâces ? Les ruses du Chat , les danses de l'Ours,
» le soin que prend un Hibou de nourrir les animaux
» qu'il destine à sa subsistance , après les avoir mis hors
» d'état d'échapper ; ne sont-ce pas autant de preuves
» d'intelligence ? Avant nous le Castor sçavoit enfoncer
» des pieux au fond d'une rivière , bâtir sur pilotis , op-
» poser des digues à la violence des eaux. C'est lui qui
» le premier a lié des pièces de bois avec du ciment.
» L'homme est devenu navigateur , en voyant cet ani-
» mal creuser le tronc d'un arbre , y laisser une branche
» pour s'en servir comme d'un gouvernail , & confier à

» cette espèce de barque ses petits encore trop foibles
 » pour nager. L'Hirondelle, dont le retour annonce celui
 » du printemps , nous a donné les premières leçons d'ar-
 » chitecture, par la manière admirable dont elle fabrique
 » son nid. Le Rossignol , que les frimats chassent aussi
 » tous les ans de nos contrées , par la douceur de ses ac-
 » cords a formé notre voix à des cadences harmonieu-
 » ses. Enfin , c'est ce filet que tend l'Araignée dans les
 » angles de nos murs pour enchaîner sa proie , qui nous
 » a fait naître l'idée de surprendre les oiseaux & les pois-
 » sons par un lacs trompeur. Cet animal rusé nous a
 » montré l'art d'ourdir des toiles & de fabriquer des
 » étoffes , lorsque nous l'avons vu attacher à nos lam-
 »bris les extrémités de ses rézeaux , & sans le secours
 » d'aucun instrument étranger , ferrer les fils de sa trame,
 » en les rapprochant.

» Combien d'autres exemples ne pourroit-on pas al-
 » léguer ici ! L'infatigable Fourmi travaille tout l'été
 » pour remplir ses magasins , de ce qui doit pendant
 » l'hiver assurer sa subsistance : modèle parfait du ci-
 » toyen , sa conduite est une leçon pour ces hommes ,
 » dont la coupable mollesse prétend aux avantages de
 » la société , sans en partager les travaux. Voyez avec
 » quelle légèreté l'Abeille voltigeant sur la surface hu-
 » mide des fleurs, en tire une gomme parfumée, pompe
 » la sève qui s'y porte du sein de la terre , & leur enlève
 » ces perles liquides & transparentes, qui répandent un si
 » vif éclat sur le bord de leurs calices. Voyez avec quelle
 » ardeur elle recueille les brillantes larmes de l'aurore ,

» échauffées par la douce chaleur des premiers rayons
» du soleil. Chargée de serpollet & de thim, elle revole
» ensuite vers la ruche, & fiere du succès de sa course,
» elle y dépose une moisson qu'elle n'a pas faite pour
» elle seule. Pour la renfermer, elle bâtit, avec une cire
» qui s'étend à son gré, des cellules hexagones qui s'ap-
» pliquant les unes aux autres, forment un échiquier
» dont les cases sont séparées par des cloisons. On pren-
» droit cet ouvrage digne du génie de Dédale, pour
» le chef-d'œuvre d'un habile Architecte consommé
» dans la science d'Euclide, & qu'une longue étude
» instruisit à fond de tous les arts. Telle est la proportion,
» la justesse qui régne dans toutes les parties de l'édifice :
» tant les alvéoles sont clairs & transparens : tant il
» brille de dessein & d'adresse dans leur merveilleuse
» structure. L'Abeille prévoyante y fait avec soin de gran-
» des provisions de miel : elle vivra de ce nectar, fruit de
» ses travaux, lorsque les frimats auront dépouillé la
» terre, & que toute la nature languira sans ame & sans
» vie. Que sera-ce si vous portez un œil attentif sur ce
» qui se passe de plus secret dans l'intérieur de la ruche ?
» Que vous découvrirez d'objets dignes d'admiration !
» On y travaille avec ardeur pour le bien de la société ;
» une vive tendresse en unit les membres ; un même es-
» prit les anime. Les Abeilles ont des mœurs, des loix,
» un chef. Chacune d'elles fait partie d'une république,
» a son département, ses fonctions à remplir. L'art mi-
» litaire a pour elles des charmes. Sensibles à la gloire
» qui l'accompagne, & peu touchées de ses dangers, elles

» s'arment pour la défense de leur patrie. Souvent de
 » nombreuses colonies en sortent , pour fonder au loin
 » de nouvelles villes , pour étendre les loix , le nom & les
 » usages de la nation. Que peut faire de plus grand , de
 » plus beau toute la sagesse des hommes ?

» Jadis vivoit un Milan le plus hardi de son espèce.
 » D'abord il n'avoit fait la guerre qu'à de foibles Co-
 » lombes ; mais la destinée l'appelloit à de plus grands
 » exploits. Il dédaigna bien-tôt une proie fugitive ; &
 » las de vaincre sans gloire , il chercha des ennemis
 » plus dignes de son courage. Un Aigle traversoit les airs
 » il le voit , l'attaque , & le harcèle en lui portant des
 » coups redoublés. Peu touché de l'attentat d'un vil
 » sujet , le roi des oiseaux ne s'en aperçoit pas même ,
 » & continue sa route. A son retour le téméraire Milan
 » revient à la charge ; il lui arrache une plume ; & fier
 » de cette dépouille , il la porte dans son bec comme
 » un trophée. Souffrir une pareille insulte , c'eût été
 » pousser la patience trop loin. L'Aigle irrité le saisit , &
 » par un reste de bonté , lui faisant grace de la vie , le
 » laisse sans plume sur un rocher. Que fera-t-il en cet
 » état ? Il rougit de survivre à sa défaite : cependant sa
 » courageuse fierté ne le quitte pas encore. Nud , transi
 » de froid , se défendant à peine contre la faim , il songe
 » à se venger. Cet espoir anime & repaît sa colere ;
 » nourri de vermisseaux , il attend avec impatience que
 » ses forces & ses plumes renaissent. Ce jour arrive en-
 » fin. Il prend l'essor , plein du projet d'employer
 » contre un ennemi trop redoutable , sinon la force , au

» moins l'artifice : l'artifice est la ressource du courage
 » vaincu. Un pont de bois , miné par le choc des eaux
 » & par les années s'offre à ses regards , & dans le mi-
 » lieu il apperçoit une ouverture. Ce lieu lui paroît
 » propre à servir de piège ; il le choisit pour le théâtre
 » & l'instrument de sa vengeance. D'abord il passe par
 » cette ouverture une partie du corps , & l'ayant re-
 » connu suffisante , il essaye de la traverser doucement :
 » il recommence ensuite , en s'y plongeant d'un vol ra-
 » pide. Après s'en être assuré par des épreuves réitérées ,
 » il s'élève dans les cieux & va chercher son vainqueur :
 » il le découvre , & d'un air insultant va droit à sa ren-
 » contre. L'Aigle indigné fond sur lui , prêt à dépouiller
 » une seconde fois ce rebelle , ou même à lui donner
 » la mort. Le traître fuit & se sauve vers le pont : à
 » peine en a-t-il traversé l'ouverture , que l'Aigle avec
 » une impétuosité , que redoublent la fureur & l'espé-
 » rance , se précipite dans cette gorge trop étroite pour
 » lui , s'y embarrasse , & malgré les vains efforts de ses
 » ailes , se trouve arrêté par le milieu du corps. Le Milan
 » accourt aussi-tôt , lui arrache toutes ses plumes , &
 » content d'avoir usé de représailles , il se retire satis-
 » fait & vengé. »

A cette foule d'exemples que vous m'opposez ,
 Quintius , je vais en ajouter un autre encore plus frap-
 pant. Ce sera , je le sçais , vous fournir des armes con-
 tre moi : mais je ne prétends pas , en attaquant la cause
 des animaux , dissimuler , ni même affoiblir rien de ce
 qui peut leur être favorable. Ecoutez un fait que vous

ignorez peut-être , & qui doit relever à vos yeux l'espèce des quadrupedes. J'ai vû dans ces contrées , où le rapide * Danastris prend sa source , pour arroser les vastes plaines des Daces ; dans la fertile Ukraine , terre à présent inculte , mais où régna l'abondance , tant qu'elle eut les belliqueux Cosaques pour habitans ; j'ai vû rangées en bataille des troupes nombreuses d'animaux sauvages , ennemis irréconciliables , quoique d'une même espèce , & distingués seulement par la couleur. Les uns sont fauves , les autres noirs. En Pologne on les appelle Baubagues : c'est une sorte de renards ; mais ils ne vivent que des productions de la terre. Ils se contentent de moissonner de vertes campagnes , d'amasser dans leurs retraites souterraines des provisions de fourages ; & c'est la possession de ces cavernes , ou de ces prairies qui fait l'unique sujet de leurs querelles. Ainsi les peuples que sépare le large & profond canal du Rhin , se disputent par de sanglantes guerres l'empire de ses bords. D'un côté l'Allemagne rassemble toutes ses forces : la France oppose de l'autre tout le poids de sa puissance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire , & qu'une aveugle passion de vaincre s'empare de ces féroces animaux , la terre du sombre creux de ses cavernes vomit un peuple de combattans furieux. Leur frémissement annonce l'ardeur qui les anime. Ils se répandent d'abord dans la plaine divisés par pelotons & sans ordre ; mais bien-tôt on les voit former , sous un chef , différens bataillons. Les deux armées tracent leur

* Le Niester. .

camp dans la prairie, dont la conquête est l'objet de leur ambition, & chacune se range sur une ligne opposée. De part & d'autre vous verriez les mêmes transports : le combat est précédé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le signal. Animés par ces sons effrayans, ils se livrent à leur impétueuse fureur. Tout se choque, tout se mêle en un instant : les coups se confondent ; la couleur montre à chacun l'ennemi sur lequel doivent tomber les siens, & la terre rougit inondée de sang. L'espérance & la crainte passent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruses, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t-elle pas aux yeux des spectateurs ? Enfin la victoire se déclare : les vaincus prennent la fuite, & vont chercher loin de-là des pâturages plus sûrs. L'armée victorieuse, sans les poursuivre, s'empare aussi-tôt des cavernes abandonnées, & se borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait subir à leurs prisonniers des peines d'une espèce singulière. Ils ne se contentent pas de les renfermer dans des fosses profondes, & de les condamner aux rigueurs d'une prison qui ne finit qu'avec leur vie. Lorsque les premiers frimats annoncent le retour de l'hiver, ils mènent dans la prairie ces esclaves, uniquement conservés pour le transport des provisions, les obligent de se renverser, & de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échappe, les chargent ensuite, tirent par la queue ces chariots animés, & labourent

toute la route avec le dos ensanglanté de ces malheureux.

Je vois, avec le même étonnement que vous, l'ardeur dont les animaux paroissent tous enflammés pour la propagation de leur espèce, & les marques de tendresse qu'ils donnent à leurs petits. De la part des mères, quels soins pour les nourrir ! quel courage pour les défendre ! Elles craignent tout pour eux, & rien pour elles-mêmes : il n'est point alors de danger qu'elles ne bravent, d'ennemi qu'elles n'attaquent. L'amour maternel leur donne des forces ; une valeur héroïque anime leurs transports. Vous ajoutez, Quintius, qu'il ne faut pas regarder les animaux comme muets :
 » Chacun d'eux a, dites-vous, son langage, quoiqu'
 » nous ignorions & les paroles qu'ils articulent, & les
 » pensées que ces paroles expriment. En effet, pour-
 » quoi le chant des Oiseaux, ou le sifflement du Ser-
 » pent ; pourquoi le hennissement du Cheval, pourquoi
 » ces hurlemens affreux dont retentissent nos bois ; le
 » cri d'une Oye, le gémissement d'une Hyène, le murmure
 » plaintif d'une Tourterelle, le bruit d'une Cigale, pour-
 » quoi tous ces sons diversifiés selon les espèces, mais
 » les mêmes pour chacune dans toutes les contrées de
 » la terre, ne signifieroient-ils rien ? Dès qu'on entend
 » rugir un Lion ; dès qu'on le voit ouvrir sa gueule en-
 » sanglantée, battre ses flancs, dresser sa crinière, &
 » lancer d'un œil enflammé des regards étincelans, on
 » connoît ce que médite ce redoutable animal. Nous
 » entendons un Bœuf mugir, un Chien aboyer : le son

» de l'un & de l'autre n'est pas toujours le même, n'a pas
 » toujours la même force : il varie selon la variété des
 » sentimens dont il n'est que l'expression. Quelle diffé-
 » rence entre le cri que jette une Poule, lorsqu'à la vûe
 » d'un avide Milan, elle rappelle saisie d'effroi sous ses
 » ailes une foule de petits dispersés, & celui qu'elle fait,
 » lorsqu'ayant découvert un monceau de grains, elle
 » les rassemble, & pleine de joie, les invite à ce festin
 » délicieux ? Quand les Brebis averties par la chute du
 » jour de quitter de fertiles pâturages, portent leurs
 » mammelles à des petits dont la soif attend leur retour,
 » les Agneaux ne répondent-ils pas à leurs voix ? Chacun
 » reconnoît sa mere & la salue de loin, sans jamais se
 » tromper ; ils accourent & puisent à longs traits avec
 » une avide reconnoissance ce lait abondant, qui fait
 » leur nourriture.

» Les troupeaux, les volatiles, les bêtes féroces ;
 » enfin presque toutes les espèces d'animaux ont donc
 » un langage propre, & qui, proportionné dès l'ori-
 » gine à leurs besoins, est le lien d'un commerce sensi-
 » ble entre tous ceux du même genre. Donc ils sont
 » doués de connoissance & de sentiment ; & cette con-
 » noissance, ce sentiment s'étendent à tout ce qui peut
 » intéresser leur conservation & celle de leurs petits.
 » Donc ils ont une ame qui n'est pas plus au-dessous de
 » la nôtre, que le rouge pâle est inférieur au vermillon,
 » le cuivre à l'or, la pierre au diamant, l'herbè que sou-
 » lent nos pieds à ces ormes dont le feuillage épais
 » nous offre une ombre agréable, la foible lueur de la

» lune à l'éclat du soleil. Le plus ou le moins ne fait pas
 » une différence essentielle , & les animaux nous ressem-
 » blent trop pour être d'une nature contraire à la nôtre.
 » Cette mousse qui naît sur une écorce étrangere, a ses
 » racines & sa tige , porte ses feuilles & son fruit ,
 » comme le chêne le plus élevé. Ce ruisseau qui coule à
 » peine sur un sable fin , & dont le moindre caillou rompt
 » souvent le cours , porte ses eaux à la mer comme le
 » fleuve des Amazones ; ce fleuve , qui se précipitant
 » des plus hautes montagnes de l'univers, roule dans
 » un lit immense à travers cent royaumes, & qui grossit
 » par la fonte des neiges & par une foule de rivières ,
 » semble être l'océan même dans lequel il se jette. C'est
 » donc en vain que le Philosophe s'obstine à défendre la
 » réalité de substances immatérielles, dont il n'eut jamais
 » une idée nette, puisque nous sommes environnés d'ê-
 » tres, dont les ames sont de pure matiere. Notre intelli-
 » gence l'emporte, il est vrai, sur celle des animaux; mais
 » cet avantage qui nous relève si fort à nos yeux , & que
 » l'orgueil qualifie du nom superbe de raison , n'a d'au-
 » tre cause qu'un enchaînement plus heureux des prin-
 » cipes de notre corps. Le Renard paroît avoir plus d'es-
 » prit , plus d'adresse que les autres animaux : il n'est
 » pas d'un ordre différent. L'homme a de même sur le
 » Renard une supériorité visible, parce qu'il est pétri
 » d'une matiere plus déliée ; mais cette matiere est aussi
 » de l'argile. Il a des organes mieux fabriqués, une
 » forme plus parfaite ; sa nature est la même ; & cette
 » ressemblance pour le fonds le met au niveau de tous
 » les animaux. »

Tel est votre langage, Quintius : tel est celui du vulgaire & de quelques prétendus Philosophes. Ne croyez pas toutefois ce sentiment incontestable. Daignez l'approfondir, & le soumettre aux loix de la saine Philosophie.

II. Vous prétendez que les actions des animaux émanent d'une intelligence qui réside en eux : mais cette conclusion n'est appuyée que sur des indices extérieurs & peu sûrs. Arrêtés par une écorce impénétrable, mes yeux apperçoivent le dehors de ces actions merveilleuses ; ils n'en découvrent ni la nature, ni le principe secret. Si je contemplois le fond de ces êtres, si je connoissois leurs pensées, comme je connois les miennes, la certitude que j'ai de ma propre raison ne me permettroit pas de révoquer en doute celle des animaux. Je leur accorderois avec vous une ame peut-être inférieure, mais semblable à celle de l'homme, & qui n'en seroit éloignée que par une distance susceptible de degrés. J'irois plus loin : par une conséquence naturelle j'appliquerois à cette ame toutes les propriétés de la nôtre ; je la soutiendrois incorporelle, simple, immortelle. Que pensez-vous en effet avoir prouvé, par cette foule d'exemples dont vous m'accablez ? Qu'un être qui pense est corporel ? Non, Quintius ; ni ces exemples, ni tous vos raisonnemens n'ébranleront jamais les preuves, qui démontrent qu'une substance intelligente est immatérielle, & par conséquent inaccessible à la mort. Si donc il résulte de vos discours que les

animaux sont capables de penser , il en résulte qu'on doit reconnoître en eux quelque chose d'incorporel , qui plus ou moins parfait que nos ames , est au fond de la même espèce ; a , comme elles , l'immortalité pour attribut. Mais vous n'établissez pas ce que vous désiriez ardemment d'établir ; vous ne prouvez point que nos ames doivent rentrer dans le néant , qu'elles soient de viles modifications de la matiere , des figures accidentelles & destructibles , dans lesquelles un certain degré de mouvement fasse éclore la connoissance , ou l'amour. J'ai renversé ce système ; & ce que vous alleguez ici , ne contribuera pas à le relever.

En effet , le défaut de votre raisonnement consiste en ce que vous posez avec confiance , comme indubitables , deux principes , dont aucune lumiere naturelle ne découvre ni la vérité , ni l'union ; que les bêtes ont une ame , qui connoît & desire ; & que cette ame est mortelle. Admettez l'un ou l'autre ; j'y consens : mais vous ne pouvez les admettre tous deux ensemble. Que dis-je ? vous ne seriez pas en état de réduire au silence un Philosophe qui s'obstineroit à vous contester ces deux points. L'animal périt tout entier , dites-vous ; je le crois ; mais si disciple de Pythagore , ou des Gymnosophistes , je soutenois avec eux que les ames des bêtes passent successivement d'un corps dans un autre , ou qu'elles sont mises en réserve , jusqu'à ce qu'elles rentrent dans celui dont elles ont déjà fait mouvoir les organes , comment pourriez-vous me convaincre d'erreur ? Quel argument la subtilité de votre esprit

vous fourniroit-elle contre moi ? Vous échoueriez à cet écueil , comme fit autrefois Lucrece. .

L'autre point sur lequel vous insistez avec tant de force , n'est pas mieux connu , quoique regardé comme évident par le vulgaire. Vous prétendez que les bêtes ont une ame : peut-être en ont-elles une ; je ne le nierai pas : la raison ne permet de nier que ce qu'elle démontre faux : mais peut-être aussi n'en ont-elles point. Je la vois , dites-vous : vous voyez des actions ; mais vous ne découvrez pas l'agent même : ce n'est point aux yeux , c'est à la raison , qu'il appartient de pénétrer jusqu'à cet agent qui se cache à nos regards. Vos yeux souvent vous montrent comme rond , ce qui réellement est quarré : souvent ils prêtent aux objets des couleurs que les objets n'ont point. Ils se tracent des figures dans les nuages ; ils apperçoivent quelquefois deux soleils dans les cieux : ils voyent dans l'air des montagnes bleuâtres : l'eau de la mer leur paroît tantôt verte & tantôt azurée. Désiez-vous donc de ces insidèles témoins. Il s'agit d'examiner ce que sont en elles-mêmes les actions des animaux. Sont-ce des mouvemens mécaniques , imprimés à leurs corps par un principe étranger , qui fasse jouer à son gré les ressorts de ces machines ; comme feroient dans une nuit profonde , pendant le sommeil du pilote & des matelots , les mouvemens d'un navire que le vent seul feroit voguer , en enflant les voiles ? Sont-ce des opérations volontaires produites en eux , ainsi que dans nous , par une cause intérieurement agissante ; comme est celle qui dirige ce vaisseau , lorsque
le

LIVRE SIXIÈME. 21

le Pilote veille , & que les matelots exécutent ses ordres ? C'est de cette maniere que chacun de nous sçait qu'il est mù , parce que chacun de nous sçait qu'il conçoit , & qu'il a du sentiment. Du haut d'une falaise nous découvrons en pleine mer deux bâtimens : ils vont d'un pas égal & de front ; à cette distance , leur structure semble être uniforme ; ils paroissent se mouvoir de la même façon : toutefois le mouvement de l'un est l'effet de son propre mécanisme ; l'autre doit le sien à l'action d'une cause étrangère. Cette différence , que le rapport de nos yeux ne nous faisoit pas même soupçonner , devient sensible à l'approche de ces deux navires. Nous voyons alors que le premier avance à force de rames , & que le second est poussé par les vents. Tout ce qui paroît cause ne l'est donc pas toujours : & la raison , loin de s'affervir aux sens , a droit de les juger.

L'homme & l'animal peuvent donc avoir des causes motrices dont la nature soit différente , quoiqu'elle paroisse la même : ce qui suffit pour obliger le sage à suspendre son jugement. En effet , l'homme est connu ; l'animal ne l'est pas encore. Les actions des bêtes sont visibles ; mais le principe de leurs actions se dérobe à notre sagacité. Vous conjecturez que ce principe est la crainte , ou le desir , parce qu'elles donnent des signes extérieurs de desir , ou de crainte : & vous l'affirmez avec confiance , sans daigner approfondir une matiere si difficile , sans imaginer même que ce soit une question. Mais ce n'est pas une simple conjecture , ce ne sont pas des signes équivoques , qui vous font soupçonner

82 L'ANTI-LUCRECE,

que ces passions exercent leur empire sur le cœur de l'homme. Votre propre expérience vous en instruit. Vous sçavez donc mieux ce qui se passe en vous , je connois mieux ce qui se passe en moi , que nous ne sçavons l'un & l'autre ce qui se passe dans un cheval , ou dans un chat. Jugez par conséquent de vous-même , par ce que vous sçavez de vous-même ; & non par l'exemple d'un animal auquel vous ne rougissez pas de vous comparer. Quelle honteuse méthode pour un homme , & pour un Philosophe ! Le Philosophe procède de ce qu'il connoît à ce qu'il ignore. Par quel caprice aimez-vous à juger de ce que vous connoissez , par ce qui vous est inconnu ? Etrange dialectique ! Est-ce dans le sein des ténèbres qu'il faut chercher la lumière ?

III. JE pourrois me borner à cette réponse : elle détruit votre objection. Toutefois comme les sens vous déterminent , & que d'ailleurs un préjugé presque général donne au système que vous suivez une foule de partisans , je veux vous opposer Descartes & tous les grands hommes qui se font gloire d'être ses disciples. Peut-être reviendrez-vous à douter de ce qui vous paroïssoit évident , si les actions les plus merveilleuses des animaux peuvent , comme je le crois , s'expliquer facilement par le seul jeu de leurs organes , & sans admettre l'opération d'une ame qui leur soit attachée. Mais comme les exemples ont plus d'autorité sur votre esprit que la raison même , je vais avant que d'entrer dans cet examen , en opposer d'autres à ceux que vous avez accumulés contre moi.

LIVRE SIXIÈME. 81

Voyez cette plante qu'on nomme Sensitive. Ne semble-t-elle pas fuir notre approche ; & se dérober à la main qui la touche , comme si cette main devoit lui porter un coup mortel. Elle va même , si vous insistez , jusqu'à rapprocher de sa tige toutes ses branches , avec une apparence de tristesse , jusqu'à tomber précipitamment la tête penchée vers la terre. Cessez de la poursuivre : vous la verrez alors se relever , épanouir une seconde fois ses feuilles , & reverdir avec un air de sérénité. Attribuez-vous à cette plante des sensations de plaisir , ou de douleur ? lui donnerez-vous une ame comme la nôtre ? Vous ne reconnoissez en elle que des organes fabriqués d'une manière admirable , & disposés avec un art qui porte le caractère d'un excellent ouvrier. Elle doit toute sa beauté , toute sa vigueur , à la sève qui coule dans ses vaisseaux : mais ils sont tels que le moindre coup qui leur est porté par la pluie , par une main , par une baguette , arrête le cours de ce suc nourricier , & l'oblige à refluer dans les racines. La plante alors desséchée se resserre : vous voyez ses fibres tressaillir , & ses feuilles se replier. De-là vient qu'elle paroît s'affaiblir , prendre la fuite , emprunter en un mot les dehors de la timide pudeur.

Vous avez observé sans doute entre les feuilles de la Vigne , & celles du Lierre , des fils assez longs dont ces arbrisseaux se servent pour s'élever , en s'attachant à des appuis étrangers. Sans secours qui remédie à la foiblesse de leurs branches , on les verroit ramper l'un & l'autre , & leur tronc incapable de se soutenir , ne

Fij

croîtroit que pour être foulé. Si donc il se trouve auprès d'eux un mur , un arbre , une colonne , ils y tendent ; ils avancent , pour les saisir , ces espèces de doigts qu'ils ont reçus de la Nature ; ils embrassent ces appuis , sans jamais s'en détacher , & bien-tôt ils en égalent la hauteur. La Vigne , le Lierre ont-ils donc une ame ? Cependant ces merveilles ne s'opèrent pas sans connoissance , ni sans dessein. Ces mains , ces bras ont été sans doute accordés par une Intelligence à de fragiles arbrisseaux , dont la tige par elle-même trop foible , avoit besoin de ce secours. Pourquoi ne pas croire aussi que les plantes sont animées ? En effet , un grand nombre de légumes , comme les Fèves , la Courge , le Pois chiche , & cette autre espèce de Pois que les modernes Lucullus payent si cher , font la même chose que la vigne. Ils font plus ; lorsque rien autour d'eux ne leur présente un appui , ils se prêtent un soutien mutuel , en entrelassant leurs branches minces & déliées , de la manière la plus propre à leur donner de la consistance. Telles on voit les Brebis pour se garantir des traits embrasés d'un soleil brûlant , s'amasser en troupes , se mettre à l'abri l'une de l'autre , & chercher , chacune dans l'ombre que fait sa compagne , un asyle contre la chaleur.

Semez des Houblons autour d'un Orme : vous les verrez d'abord s'élever sur des lignes paralleles ; mais bientôt leurs tiges s'inclinent , & se penchent vers cet arbre pour y trouver un soutien. L'obliquité de leurs mouvemens les en rapproche , & toutes parviennent enfin à le

toucher. Elles l'ont à peine saisi , qu'elles commencent à former autour du tronc une espèce de volute , une chaîne spirale qui l'enveloppe insensiblement. De -là elles gagnent chaque branche , qui voit en peu de tems naître autour d'elle de semblables liens. L'Orme se couvre de feuilles qu'il n'a point poussées , & dont la multitude dérobe la vûe des liennes. Une telle manœuvre dans cette plante ne vous paroît-elle pas digne d'admiration ? Il est une espèce de Chêne , qui pour croître & se conserver a besoin en même -tems d'une nourriture forte , & d'un air libre : ses racines se détournent des terrains maigres , sablonneux , arides , & vont au-delà puiser une sève plus abondante. Sa tige s'élève promptement : est-il confondu dans une forêt avec des arbres de différentes espèces ; il se hâte de porter sa tête au-dessus d'eux , pour jouir en liberté de l'air dont ces dangereux voisins lui déroberaient une partie.

Cet art , que les Anciens remarquoient dans les opérations de la Nature , leur fit penser que l'Univers étoit gouverné par une multitude de génies distribués dans sa vaste étendue , & chargés de mouvoir , & de conserver tous les êtres. L'empire du ciel échût à Jupiter : Vulcain fut le Dieu des flammes : Cybele eut la terre en partage : Amphitrite & Neptune régnerent sur l'Océan : Pluton , & la triple Hecaté sur les entrailles de la terre. Cérès présidoit aux moissons , Bacchus aux vendanges. De folâtres Napées se jouèrent dans les prairies : les eaux furent peuplées de Nymphes , les forêts de Satyres & de Faunes. Tous les arbres furent habités par de

Dryades. Enfin , ravis de l'ordre merveilleux qui brille dans l'arrangement & les révolutions des astres , les hommes attachèrent à chacun de ces corps une Divinité , qu'ils supposoient en régler le cours. Le Soleil , ce flambeau, cette ame de la nature , devint à leurs yeux un Dieu conducteur d'un char & de coursiers immortels.

- Quelques Observateurs regarderent aussi , comme animée , cette pierre merveilleuse , dont la force attire le fer , & le tient suspendu : frappés de ce phénomène , ils crurent découvrir en elle du sentiment & de l'amour. Peut-on voir en effet sans surprise un corps aussi dur , aussi pesant qu'une masse de fer , courir en quelque sorte avec ardeur s'attacher à l'Aiman , & devenu lui-même un nouvel Aiman , exercer sur d'autres morceaux de fer une semblable puissance. Cependant toutes les propriétés de cette pierre n'étoient pas découvertes alors. On ignoroit qu'elle se tint , comme la terre , dans la direction des deux pôles du monde , qu'elle eût elle-même ses pôles , qu'une aiguille , en s'y frottant , devint propre à marquer les différens points du Ciel ; qu'elle pût servir de guide au Pilote sur l'immense océan , & le consoler de l'absence des astres. Que dirai-je de l'Ambre , dont la force attractive agit sur des corpuscules , comme celle de l'Aiman sur des corps ? Vous citerai-je ces gouttes d'eau , qui voisines l'une de l'autre , tendent à se réunir : ces gouttes d'huile qui montent d'elles-mêmes entre deux plans inclinés , & dont la vitesse s'accroît à proportion qu'elles approchent du sommet de l'angle ?

Si vous raisonnez conséquemment à vos principes , tant de signes d'intelligence , que semblent donner des êtres de toute espèce , doivent vous faire conclure que les plantes , les minéraux , les fossiles sont animés comme les bêtes. Ces signes sont moins caractérisés ; ils annoncent une ame inférieure : mais le plus ou le moins n'est pas une différence essentielle : vous m'avez opposé cette maxime ; elle trouve ici son application. A la vûe de quelques apparences communes , vous faites presque marcher les animaux de pair avec nous , malgré notre supériorité réelle en tout le reste : certaines opérations dont les plantes sont capables , & les marques extérieures de sentiment que je trouve en elles , m'autoriseront de même à les croire semblables aux animaux , quoique je les place dans un degré plus bas. Si vous prétendez que l'ame humaine ne l'emporte sur celle des bêtes , que par la finesse & la perfection des organes dont elle dispose , je ferai le même raisonnement sur les bêtes comparées aux plantes. Je pourrois défendre le système que vous attaquez , avec les armes que vous employez à le combattre.

Ne me dites pas , que les arbres ne marchent point , qu'ils n'ont aucun organe de sensation. Les végétaux que j'ai cités paroissent étendre leurs branches où il leur plaît , & pousser à dessein leurs racines dans les terrains où la sève est meilleure & plus abondante. Ils ne parlent pas ; mais peut-être ont-ils le tact , l'odorat , & le goût : car ils font ce que vous croyez ne pouvoit être fait sans le ministère de ces sens. Quand ils en

seroient privés , que pourroit-on en conclure ? Tous les animaux ne jouissent pas de tous les sens. Ce ver , qui se creuse dans les entrailles de la terre une obscure retraite , y vit aveugle & sourd. L'océan est bordé de coquillages , dont la figure approche beaucoup de celle d'un couteau. Ces animaux ne changent jamais de place : le seul mouvement qu'ils ayent , c'est qu'ils s'enfoncent dans le sable , quand l'eau de la mer se retire , & qu'à son retour ils s'élèvent insensiblement.

D'ailleurs , combien de bêtes paroissent moins animées que cette plante si sensible , qui fuit notre approche , que cette aiguille , qui toujours dirigée vers le pôle ne s'en écarte jamais que par une légère déclinaison ? Oui , Quintius , si quelquefois il se trouve des hommes dépourvus de sens , & qui paroissent avoir moins d'esprit que certains animaux , je pourrois aussi vous citer des animaux plus insensibles que les plantes. Cependant la nature de tous est semblable. Si les Aigles ont une ame , vous ne pouvez en refuser une à l'Huitre même.

Je sçais , & vous le sçavez , comme moi , que l'impresion de certains corpuscules agités d'une certaine maniere , est l'unique cause de tout ce que l'Aiman , de tout ce que les plantes les plus singulières nous offrent de merveilleux. Pour produire ces effets , une ame n'est pas nécessaire ; il ne faut que du mouvement & des organes. Mais pourquoi ne seroit-il pas permis d'attribuer à de pareilles causes les actions des animaux ? Il coule sans cesse des deux pôles du monde une matiere rapide &

subtile , qui pénètre les pores de l'Aiman , l'environne , en fait le centre d'un tourbillon toujours agité. Comme cette matiere trouve dans le fer des routes assez semblables , elle le pénètre aussi , l'attache à l'Aiman , & lui communique les mêmes propriétés , en formant autour un semblable tourbillon. Si je frotte contre ce fer une aiguille d'acier , j'en ouvre les pores au fluide magnétique , qui lui fait prendre aussi-tôt sa propre direction , & l'assujettit en même-tems à toutes les variations qu'il éprouve dans son cours. Deux autres fluides , la sève & la matiere subtile opèrent toutes les merveilles que nous admirons dans les plantes qui naissent avec le besoin d'un appui. La sève agit seule dans celles qui ne peuvent s'attacher qu'aux soutiens qu'elles trouvent à leur portée. Elle étend , humecte , entretient dans leur souplesse les fils qui croissent entre les feuilles de ces plantes , & que la Nature a , par une sage prévoyance , rendu propres à s'unir fortement aux corps qu'ils touchent. Lorsque ce suc vient à se tarir , ils se dessèchent & se courbent : s'ils ne rencontrent rien qu'ils puissent saisir , on les voit se replier sur eux-mêmes , ou s'entrelasser les uns aux autres. Mais pour celles de ces plantes , dont la tête en s'inclinant se rapproche de son appui , c'est à l'action de la matiere subtile sur leur tige , qu'elles doivent cette propriété. Elles obéissent à l'impression de ce fluide , non par le choix d'une intelligence qui les anime , mais parce que leur forme & leur organisation les y obligent : comme la nature du fer & la disposition de ses parties concourent avec le fluide

magnétique, à le rendre capable de s'attacher à l'Aïman :

Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui prétendrait que ce morceau de fer est emporté par la violence de l'amour, ou par le désir de dérober à l'Aïman un pouvoir qu'il envie ? Quelle idée auriez-vous de moi, si je vous disois que lorsque l'eau d'un fleuve se brise avec un murmure affreux contre des rochers, & frappe ses bords, c'est parce qu'ils l'empêchent de pénétrer dans des lieux qu'elle arroseroit avec plaisir ; si je pensois que le long circuit qu'elle prend, elle le prend à dessein de se frayer une route qu'elle trouveroit fermée, en s'obstinant à couler en ligne droite, & qu'elle songe à regagner par sa rapidité le tems que la longueur du chemin lui fait perdre ; si j'ajoutois que cette eau ne bout sur des charbons ardens, que parce qu'une violente aversion la soulève contre le feu, que parce qu'elle aime mieux se dissiper en fumée, que d'être soumise à un ennemi irréconciliable ; enfin si de ce que les flammes ne peuvent s'entretenir sans aliment, je conclusois qu'une fureur avide, une faim insatiable est la cause de leur voracité ? Vous me regarderiez, Quintius, comme un insensé, qui méconnoîtroit le prix de cette connoissance, de ces sentimens qu'il prodigueroit à des êtres inanimés. En voyant la mer inonder les terres par un flux périodique, refluer ensuite dans des tems marqués, & laisser ses rivages couverts d'un limon impur, souvent même par la violence de ses vagues, disperser nos vaisseaux, ou les briser contre des écueils ; dira-t-on qu'elle médite la destruction du continent, qu'elle veut tirer

vengeance de la témérité des navigateurs , & que c'est pour rendre ses eaux plus pures qu'elle en rejette toutes les immondices sur le rivage ? Vous ne pourriez entendre de sang froid de pareilles absurdités. Tous ces effets , répéteriez-vous , s'opèrent par des mouvemens corporels , dont il est aisé de découvrir l'origine. Je le sçai , Quintius ; & c'est une vérité que personne ne conteste. Mais pourquoi tout ce qui paroît annoncer dans les animaux un dessein réfléchi , ne seroit-il pas aussi produit par des mouvemens corporels ?

Je vais le prouver en commençant par les animaux les plus méprisables. Les Huitres rampent à peine au fond de la mer , s'attachent aux rochers , se nourrissent de mousse , ouvrent & referment leur écaille , perpétuent leur espèce. Ne puis-je pas les regarder comme des machines que leur fabrique rend propres à ce petit nombre d'opérations ? Que je leur suppose seulement des ressorts capables de les mouvoir , & des esprits animaux en certaine quantité ; c'en est assez pour me mettre en droit d'attribuer tout ce qu'elles font au seul mouvement de ces corpuscules. Ce mouvement les poussera vers la nourriture qui leur est propre , sans aucune faim de leur part , c'est-à-dire , sans connoissance & sans desir des alimens : ils n'éprouveront pas plus cette sensation , que l'arbre dont les racines se détournent d'une mauvaise terre pour en chercher une meilleure. Le mâle & la femelle se conviendront l'un à l'autre , comme deux vignes s'unissent par des liens mutuels. L'effet de ces alliances sera différent ; mais leur cause & la manière

dont elles se forment seront les mêmes. N'est-il pas constant qu'un palmier ne porte point de fruit, s'il n'est voisin d'un autre ? Ne convient-on pas aujourd'hui que presque toutes les espèces d'arbres se divisent en deux sexes, dont l'union est essentielle à leur fécondité ? Des ruisseaux d'une matière active & déliée, passant d'un canal dans un autre, feront mouvoir un coquillage, comme le fluide magnétique ébranle le fer, mais d'une manière plus parfaite, parce qu'il entre dans l'organisation d'un coquillage plus d'art & de travail, que dans la fabrique d'un morceau de fer. Cet animal sera même susceptible d'un grand nombre de mouvemens divers : une giroüete posée sur la hune d'un mât obéit à toutes les impressions des vents. Ne voyons-nous pas les roues d'un moulin, que l'eau fait tourner, quoiqu'ébranlées par le même mobile, se mouvoir différemment, selon la différence de leur position ?

Les animaux, qui semblent avoir le plus d'intelligence, n'agissent que par un semblable mécanisme. Leurs actions nous paroissent, il est vrai, plus merveilleuses ; mais cette supériorité n'est dûe qu'à la perfection de leur machine. Pourquoi ce chien poursuit-il un lièvre, un cerf, un chevreuil ? Il sort de tous les animaux des exhalaisons trop déliées pour nos yeux, mais sensibles à un odorat fin. Elles se répandent au loin dans l'air, à peu de distance de la terre, & s'arrêtent aussi sur les herbes que ces animaux ont foulées dans les différentes routes qu'ils ont prises. Nous n'en recevons pas l'impression, tout animal indifféremment ne la reçoit pas ; elles ne

frappent que celui qui est né pour la chasse, & dont les narines ont un tissu propre à leur donner entrée. Ainsi qu'un Cerf parcourt les forêts, ou que fatigué de ses courses il se repose au milieu des buissons, les corpuscules qu'il exhale forment une longue trace qui marque sa route, ou décèle sa retraite. Ces espèces d'atomes s'influent dans les nerfs du Chien, & les ébranlent violemment : ses yeux étincellent alors ; le sang gonfle son cœur ; ses poumons jettent avec force une grande quantité d'air. De-là cet aboiement continuel, & ce feu qui pétille dans tous ses membres : de-là cette ardeur impétueuse avec laquelle il fond sur sa proie. La trop grande vivacité qui l'emporte, lui fait-elle perdre cette chaîne de corpuscules, ou l'animal qu'il poursuit l'a-t-il rompue lui-même, en revenant sur ses pas, on le voit alors s'arrêter tout court : son incertitude le rend muet : il erre à droite & à gauche, paroît inquiet, indécis, donne tous les signes de la plus vive agitation. Dès qu'il a retrouvé la trace, il aboie de nouveau, son feu se ranime, sa vitesse redouble ; & bien-tôt à sa voix toute la troupe se rallie.

Ce n'est pas par les narines, mais par les yeux que quelques chiens reçoivent l'impression : c'est l'image, & non l'odeur de la proie, qui les attire. Dès que le rayon de lumière que réfléchit cet objet, a passé de leur retine jusqu'au fond de l'œil, il donne aux nerfs une secousse dont la violence ébranle ces ressorts du mouvement. Les esprits animaux coulent alors avec plus de vitesse : & comme les canaux qui leur servent

de lit, sont dispersés par tout le corps, il n'est point de muscle que ne gonfle ce fluide actif. Les fibres soulevées forment des arcs qui les racourcissent. Les os mêmes auxquels ces fibres sont attachées en suivent l'ébranlement, & le corps entier contraint d'abord de se tourner vers le point dont émane une impression si vive, s'y porte bien-tôt par une course rapide. Comment ne s'y porteroit-il pas ? Les rayons de lumière qui causent cette agitation dans toute la machine de l'animal, partent sans cesse de ce point & sans cesse y retournent. Il fond sur l'objet dont ils lui transmettent l'image, comme un poids s'approche de la main, qui tire la corde à laquelle il est attaché.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer par un simple mécanisme la fuite du Cerf, que la course du Chien qui le poursuit. Dès que les aboyemens de l'un ont fait retentir les airs, toute la machine de l'autre ébranlée par le son s'émeut soudain, & sort du repos, où l'avoit plongée le sommeil. La peau de l'animal sauvage se dresse, ses nerfs tremblent, les esprits animaux précipités du cerveau agitent ses membres ébranlés, & les forcent à s'éloigner. Les organes dont cette machine est composée sont tels, & telle en est la disposition, que le bruit & le son menaçant font sur elle une impression vive, quoiqu'elle ne connoisse ni ces menaces, ni le péril qui l'environne; ils la mettent en fuite, comme le feu dissipe l'eau, comme l'approche d'une main fait reculer les branches de la sensitive. Les animaux, en se dérochant au danger, font voir par leur fuite même que les signes

de crainte qu'ils nous donnent , dépendent uniquement de leur organisation , & que cette terreur , dont ils ont tous les dehors , n'a rien de réel. Toutes sortes de sons en effet , toutes sortes d'images ne les troublent pas également. Chacun paroît ne redouter que l'ennemi de son espèce. Le Chien inspire de la frayeur au Cerf & au Daim; la Perdrix craint l'Epervier ; la Poule tremble à la vue du Milan ; la Brebis s'alarme à l'approche du Loup; le Poisson cherche une retraite dans les joncs qui bordent sa demeure , dès qu'il aperçoit le Brochet , ce redoutable fléau des timides habitans de l'onde. On ne voit dans les animaux aucune crainte de ceux qui ne peuvent leur nuire.

En admettant ces principes , vous concevrez sans peine pourquoi les bêtes suivent , ou fuient certains objets. Cette différence dépend de la structure de leurs corps. Elles s'éloignent dès qu'elles sont frappées par quelque chose dont la nature ne s'accorde point avec leurs organes ; elles suivent tout ce qui se trouve avoir avec elles un rapport de convenance. Deux cordes d'un instrument sont-elles tendues à l'unisson , l'archet qui touche l'une fait tressaillir l'autre : seule de toutes celles qui n'ont point été frappées elle résonne , & le son qu'elle rend est une consonance. Trouvez le ton d'un verre , & que votre voix parvienne à le prendre , vous voyez aussi-tôt se casser ce verre , qu'un bruit plus fort n'auroit pas même ébranlé. Ces exemples vous font connoître ce que peuvent sur le corps des animaux l'odeur , le son , les différentes figures. Vous comprenez

par-là comment la faim & la soif agissent sur eux. Lorsqu'ils paroissent en ressentir les cruelles atteintes, ce n'est pas qu'ils aient un désir réel des alimens capables d'assouvir l'une ou l'autre; ils sont excités par une irritation d'estomach, dont l'aiguillon en picquant leurs nerfs, ne cesse de les pousser vers tout ce qui peut l'a païser.

S'il n'est pas démontré que leurs actions soient purement mécaniques, c'est assez qu'elles le puissent être, pour m'autoriser à soutenir qu'elles n'émanent pas nécessairement d'une intelligence qui réside en eux. Qu'on ne leur attribue donc aucune crainte, aucun amour, quoique des signes trompeurs semblent persuader qu'ils sont susceptibles de ces impressions. La crainte est un soulèvement de l'ame à la vûe des malheurs dont elle se croit menacée : un animal vivant craindrait-il la mort ? Il n'en a point d'idée ; & l'on ne peut ni craindre, ni désirer ce qu'on ne connoît pas. Une flèche chassée par un arc ne s'en éloigne ni par haine, ni par frayeur : elle blêssé un homme sans être son ennemie. Telles sont, malgré de vaines apparences, les actions des bêtes : elles fuient, elles saisissent leur proie, parce qu'il leur est impossible de faire autrement. Au retour de la chasse du Loup, appelez de petits chiens à qui cet animal est inconnu, dès qu'ils sont près de vous ils aboyent. Rentrez après avoir caressé une Chienne, que les feux de l'amour consument, vous les voyez accourir avec une vivacité qui éclate dans leurs yeux, dans leurs cris, dans tous leurs mouvemens : ne sont-ce-pas là

là des effets d'un simple mécanisme ?

« Voici, me direz-vous, des preuves d'une connoissance réelle. Qu'un Lièvre traverse une route, le Chien, pour l'arrêter, coupe par le chemin le plus court. Peut-on douter qu'il n'ait prévu le dessein du Lièvre, puisqu'il songe à le prévenir ? Malgré l'obscurité de la nuit, ce Chien arrive à la porte de son maître, & la reconnoît. S'il la trouve fermée, il aboie d'un ton gémissant, va & vient aux environs ; enfin immobile auprès de cette porte, il attend la tête baissée, qu'une main officieuse daigne l'ouvrir. Au premier bruit il témoigne sa joie par le mouvement de sa queue ; & lorsqu'il est rentré, ce sont des transports, des sauts de toute espèce : comment méconnoître ici l'espérance, la crainte, la pensée, le sentiment ? » J'ai vû ce fait, Quintius ; je l'ai vû plus d'une fois, & toujours avec surprise. Mais il n'a rien de plus singulier que beaucoup d'autres ; il est moins étonnant que les combats des Baubques, & l'espèce de service auquel ils condamnent leurs prisonniers. J'avouerai donc qu'on voit briller dans les animaux des traits de raison, des témoignages nombreux de dessein & d'adresse. Aussi suis-je bien éloigné de prétendre qu'ils ne soient pas gouvernés par une intelligence ; mais quelle est cette intelligence ? où réside-t-elle ? c'est ce que le Philosophe doit examiner.

IV. ELLE est précisément la même, que celle dont la puissance souveraine assujettit notre machine aux

ordres de notre ame. Combien d'actions paroissent émaner de l'homme seul , & dont l'homme n'est pas toutefois le seul auteur ? Telles sont, Quintius , toutes celles que nous appellons l'un & l'autre spontanées. Aussi promptes que ses desirs , elles y répondent avec une précision admirable ; mais je l'ai déjà dit , il en pénétre si peu les ressorts , que jamais elles ne se feroient , si la connoissance de ce qui les produit devoit en précéder la production. L'homme ne contribue donc aux actions de ce genre que par sa volonté : l'Agent véritable est l'Etre supérieur , qui sçait & peut tout. Or pourquoi cette cause intelligente , qui fait naître en nous de pareils mouvemens , lorsque nous le demandons , n'agiroit-elle pas de même sur les animaux , sans qu'il réside en eux , comme en nous , une volonté , dont elle daigne seconder les desirs ?

Mais nos actions spontanées ne sont pas les seules que je puisse alléguer ici. Il en est d'une espèce encore moins dépendante de notre ame , auxquelles son opération n'a visiblement aucune part , & qui néanmoins ont une fin , y tendent , partent d'un principe éclairé. Tous les hommes , quelque grossiers qu'ils soient , marchent-ils dans un chemin glissant , escarpé , raboteux ; ils ne se sentent pas plutôt chanceler , qu'on les voit tendre la jambe , avancer le bras , mettre leur corps en équilibre , sans sçavoir ni ce qu'ils font alors , ni pourquoi , ni comment ils le font. Ces membres qu'ils étendent sont toutefois autant de leviers. Leurs mouvemens suivent les loix de la mécanique , quoiqu'ils n'ayent

pas la moindre idée de cette science. Si quelque corps menace mes yeux , ma tête aussi-tôt se retire , ma main s'y porte naturellement , pour l'écarter , avant même que mon ame s'en soit apperçue , avant qu'elle songe à garantir du péril cet organe si délicat. Nos paupières s'ouvrent & se ferment d'elles-mêmes. Quelquefois tandis que nous sommes ensevelis dans le sommeil , ou profondément absorbés dans la méditation , notre langue articule des paroles qui n'ont aucun rapport à l'objet de nos pensées. Je ne dis rien de cette espèce singulière de sommeil , pendant lequel l'ame étant dans une sorte de léthargie , & comme séparée du corps , la machine maîtresse d'elle-même , se livre à une multitude de mouvemens déréglés ; parle , combat , se promène , ose passer à la nage des fleuves qui seroient pour elles une barrière , si ses pas étoient alors guidés par l'ame , que la vûe du péril arrêteroit sur leurs bords.

Si toutes les fonctions dont notre espèce est capable se réduisoient à de pareils mouvemens , accorderiez-vous une ame aux hommes ? Il est donc possible que les bêtes agissent sans dessein , quoique des ordres aussi sages qu'efficaces président à leurs actions , & qu'une cause intelligente en soit le principe & l'arbitre. Ces merveilles que les végétaux offrent à notre admiration , ne nous font pas soupçonner en eux la moindre connoissance , le moindre desir de ce qui leur est utile. Un automate ébranlé par une impulsion légère exécutera tout ce que vous croyez inséparable du sentiment & de la pensée , pourvû que vous en supposiez les ressorts

assujettis aux loix d'une intelligence suprême. Dans ses gestes, dans ses yeux, sur son front vous verrez se succéder les apparences de toutes les passions dont une ame résidente intérieurement seroit agitée, de la haine, de la fureur, de la jalousie, de l'amour. L'homme n'a point à craindre qu'on puisse retorquer contre lui cet argument, & conclure de ces exemples qu'il n'a point d'ame qui lui soit propre. Pour détruire une objection si frivole, il suffiroit d'en appeler à ce témoignage intérieur que chacun de nous se rend de l'existence de son ame. Est-il quelqu'un qui puisse avoir de bonne foi le moindre doute sur ce point ?

Si un être capable de choisir & de méditer, qui connoît & ses propres forces & leur usage, résidoit dans les animaux, ils ne seroient pas toujours bornés à la même méthode. Une altération insensible changeroit les mœurs qu'ils tiennent de la nature ; on verroit ces mœurs sujettes à toutes les variations que produisent la réflexion, l'expérience & la liberté. En effet, tous les hommes ne portent point un habit semblable ; ils ne prennent pas la même nourriture, ils n'ont pas la même langue. La manière de combattre, de construire des maisons, de naviger, de cultiver la terre, n'est point uniforme dans toutes les contrées du monde : la même Jurisprudence ne régit pas par tout. Nous connoissons des peuples sauvages pour qui la chair humaine est un mets délicieux : il en est, qui toujours errans, parcourent dans des chariots les bois & les plaines, qui ne connoissent ni les charmes, ni les avantages de la société. Quelle

différence entre nos mœurs & celles des habitans de la Zone glacée ! Dans ces froides régions , où pénètrent à peine les traits languissans de l'astre du jour , où la lumière absente des mois entiers , n'est remplacée que par la foible lueur de la lune que réfléchit une neige éternelle , nos voyageurs ont découvert un peuple de Pigmées que l'antiquité n'a point connus. Peu différens des bêtes dont la peau les couvre , ils conduisent sur une mer immobile des chars d'osier attelés de rênes : d'un pied sec ils traversent les lacs & les fleuves enchaînés par la main de l'hyver ; ils se creusent dans la terre de sombres retraites contre le froid , & n'ont d'autre boisson que l'huile des baleines. Enfin dans la même nation , dans la même ville , combien ne voit-on pas d'arts , de travaux , d'usages , de goûts différens ? Mais telle est la constance des animaux , que chaque espèce suit , sans se démentir jamais , la conduite qui lui est particulière. Le miel des Abeilles de Sarmatie n'est pas autrement façonné que celui dont les Abeilles de l'Asiatique couvrent le mont Hymette. La fureur des Loups Africains contre les Agneaux est la même que celle des Loups Persans & de ceux d'Italie. Le Renard Indien ne connoît point d'autres ruses que le François. Par tout également vorace , le Brochet dépeuple toutes les rivières : dans toutes les parties de l'Océan le Requin fait le tour des vaisseaux , en ouvrant une gueule armée d'un triple rang de dents aiguës , prêtes à déchirer le matelot qui nage sans l'appercevoir. Tout Vautour prend des Oiseaux ; toute Araignée se repaît de Mouches ,

tend ses filets dans les angles de nos murs, choisit pour séjour de sombres réduits. Est-il un Fourmi-lion qui ne creuse sa fosse sur la route de sa proie ; un Lapin qui ne se cache dans des retraites souterraines, qui n'aime le serpolet & l'odeur de la bruyere ? On trouve par tout les Sangliers sous l'arbre qui porte le gland. Les Hyronnelles n'ont qu'une même méthode pour la construction de leur nid : toutes délayent la glaïse avec des gouttes d'eau qu'elles ont puisées dans les rivières, & mêlent à des pailles un limon humide : toutes passent leurs jours à la chasse des Moucheron. Le Rossignol chante par tout le même air : air mélodieux qui fait les délices du Printems, & dont les plaintes harmonieuses d'Orphée, ni la voix de Calliope, ni la lyre d'Apollon n'égalèrent jamais la douceur.

Cette uniformité de conduite dans les animaux fournit souvent des scènes agréables. On peut en faire avec succès l'épreuve sur une Poule, en lui donnant à couver des œufs de Canne. Elle adoptera sans le moindre soupçon ces petits supposés : mais à peine ont-ils vû le jour, qu'ils font éclater leur inclination pour un élément qu'ils ne connoissent pas encore ; le desir de nager coule déjà dans leurs veines avec le sang. Aussi-tôt donc qu'un étang s'offre à leurs yeux avides, une passion qui décele leur origine, une confiance héréditaire les emporte au milieu des eaux, à travers les joncs dont la rive est bordée. Cependant cette fausse mere crie, s'agite, se tourmente : elle les avertit du risque qu'ils courent, elle veut les retenir, & défendre à ces jeunes téméraires

LIVRE SIXIÈME. 103

l'abord des eaux qui lui paroissent si dangereuses. Vaines remontrances, inutiles efforts. La troupe indocile se précipite à ses yeux dans des périls pleins de charmes. Tremblante alors, pénétrée de frayeur & d'inquiétude, hors d'elle-même, elle court le long des bords de l'étang, les suit des yeux, les rapelle, & ne cesse de les accabler de reproches avec toute la colere que peut inspirer le mépris de l'autorité maternelle. Car elle se croit leur mere, & ne connoît de sureté qu'à vivre comme ont toujours vécu les animaux de son espèce. Effrayée d'un usage étranger qu'elle ignore, elle ne voit pas que cette troupe légère nage impunément sur la surface des ondes.

Les actions mêmes qui sont naturelles aux animaux, ils les font souvent avec si peu d'intelligence, qu'on y découvre plutôt leur stupidité, que ce génie dont vous croyez appercevoir en eux des traces si frappantes. Tous les Chiens, par exemple, ne manquent jamais de faire trois tours avant de se coucher: sans doute ils prétendent en foulant leur lit l'appplanir, afin de reposer plus commodément; du moins telle paroît être leur idée. Cependant ils feront la même chose sur la pierre, sur le marbre le plus dur. Un Chat gratte la terre dans un jardin, pour dérober à la vûe ce qu'il y laisse; si c'est votre parquet qu'il salit, l'inutilité de ce soin ne l'empêchera pas de le prendre. Un Cheval est picqué par la pointe d'une épée: ne croyez pas qu'il se retire; il fond à corps perdu sur le fer, & va au-devant des blessures. Si l'écurie par hazard est en feu, il y demeure

avec une constance stupide. En vain la porte est ouverte ; quelque chose qu'on fasse , il ne sort point ; il se laisse étouffer par les flammes & par la fumée. Que dirai-je des Papillons , de ces aveugles insectes qui ne connaissent tous qu'un seul genre de mort ; celui de se précipiter dans un flambeau , dont la lueur funeste a pour eux des attraites ? S'en éloignent-ils une fois presque consumés par les flammes , ils s'y rejettent avec une impétuosité qui porte l'apparence de la joie. Les corps de leurs pareils étendus sur les bords de ce flambeau , loin de les effrayer , les attirent jusqu'à ce qu'ils périssent comme eux. La voix d'un Perroquet imite la voix humaine , & sa langue articule exactement des sons de toute espèce : pourquoi une longue habitude ne lui peut-elle apprendre le sens des paroles qu'il profère ? Il interroge , il répond mal à propos , sans sçavoir ce qu'il dit. C'est un babillard dont le vain caquet n'exprime aucune pensée. Ainsi les tymbales rendent des sons fort justes ; ainsi les cloches suspendues au faite de nos Temples remplissent les airs de cadences mesurées.

Je n'ajouterai plus qu'une réflexion. Tous les animaux se livrent avec ardeur aux transports de l'amour : l'Empire de Venus s'étend généralement sur tous. Quel est le but de cette passion ? N'est-ce pas la propagation de chaque espèce ? Tout animal cherche de l'eau pour étancher la soif qui le tourmente , des alimens pour appaiser sa faim. Quel est l'objet de cette recherche ? N'est-ce pas de réparer les forces d'un corps languissant , qu'épuise sans cesse une dissipation insensible , &

de former un sang nouveau qui soutienne ses membres abbatus ? Parlez de bonne foi : est-ce dans cette vûe , & dans celle de perpétuer son espèce , què ce jeune Taureau bondit autour d'une Génisse dans un fertile pâturage ? Pensez-vous que cette herbe dont il se repait , il la rumine dans l'intention de prolonger sa vie pendant une longue suite d'années ; qu'il se nourrisse pour empêcher que la liqueur qui coule dans ses veines , ne perde sa fluidité , & que ses membres affoiblis par l'épaississement de ce qui les animoit ne tombent sans force & sans vigueur. Vous êtes trop sensé pour soutenir de pareilles absurdités. Ce seroit supposer les bêtes capables d'idées réfléchies que n'a pas même un enfant , instruit, dès qu'il a vû le jour, à sucer les mamelles qui le nourrissent. Une intelligence étrangère a donc tracé cette route que suivent , sans la connoître , les animaux , les enfans , & dans bien des occasions , les hommes d'un âge plus avancé.

« Il est , me direz-vous , permis de séparer les sensations de l'Intelligence. La raison est l'appanage de l'homme , & son attribut distinctif. En la refusant aux animaux , on peut leur accorder les facultés de l'ame moins relevées ; c'est-à-dire , une passion naturelle & vive pour certains objets , une connoissance bornée à ce qui leur convient , & la force d'éviter ce qui leur est contraire. Pourquoi même ne pas supposer dans l'univers des ames de toute espèce , supérieures les unes aux autres ? Nous aurons reçu la plus excellente : celles d'un moindre rang seront le partage des bêtes ;

» & dans cette seconde classe on pourra distinguer en-
 » core différens degrés, depuis l'ame de l'Abeille & du
 » Chien , jusqu'à celle des animaux les plus stupides. »

Je ne veux en dépouiller aucun : accordez-leur une
 ame à votre gré, pourvû cependant que la moindre
 de toutes soit incorporelle , simple , indestructible.
 Qu'est-ce qu'une sensation, si ce n'est l'ame, qui par
 l'entremise d'un corps parvient à la connoissance des
 objets corporels ? J'ai prouvé que seule de tous les êtres
 elle a le droit de penser , de vouloir , & d'imprimer le
 mouvement ; que la matiere renfermée dans des limites
 qu'elle est incapable de franchir , ne peut jamais usurper
 les qualités propres à cette substance. Toute ame est
 ame, soit qu'elle atteigne les plus sublimes objets, soit
 qu'elle se borne aux moins relevés. Son essence est tou-
 jours la même , quelle que puisse être la nature de ses
 opérations. En effet, l'ame agit de mille façons diver-
 ses ; & de cette variété naît la différence des noms
 qu'elle reçoit. Nous lui donnons celui de *sensation*, lors-
 que par l'entremise de certains organes , elle connoît les
 êtres matériels, dont l'impression agit sur les membres
 qui lui sont associés. On la nomme *imagination*, entant
 qu'elle se repaît d'images gravées dans les fibres du cer-
 veau ; *mémoire*, toutes les fois que faisant la revue des
 trésors que renferme ce dépôt précieux, elle parcourt
 des objets dont les traces se conservent inaltérables.
 C'est l'*intellect*, lorsqu'à l'aide des organes corporels ,
 ou s'élevant même par son propre essor au-dessus de
 tout objet de cette nature , elle s'applique à des

opérations propres à son essence , médite sur des êtres intellectuels , examine deux idées , les compare , forme la chaîne d'un raisonnement , & contemple avec sagacité ce qu'elle ignore dans ce qu'elle connoit. C'est la *volonté* , lorsqu'elle desire d'être unie à ce qui lui paroît avantageux , d'être séparée de ce qui s'offre à ses regards sous l'apparence du mal. Enfin , selon la diversité de ce qui l'affecte , on l'appelle *espérance* , *crainte* , *colere* , *amour* , *joie* . *tristesse* , tous sentimens qui sont des modifications différentes d'un même être.

En attribuant aux animaux , je ne dis pas toutes , mais une seule de ces propriétés , vous leur accordez une ame semblable , quoiqu'inférieure à celle de l'homme , une ame en quelque sorte roturiere , pendant que la nôtre jouit des droits de la noblesse , parce qu'elle peut s'élever davantage , ou qu'elle agit sur des membres dont la structure est plus parfaite. Ce n'est point d'une partie de l'ame , c'est d'une partie de ses opérations que vous privez les animaux. Peut-être aussi ne devez-vous accuser que l'insuffisance de leurs organes , qui capables d'effets médiocres se refusent à des fonctions relevées. L'homme sera donc une bête plus parfaite ; la bête sera réciproquement un homme d'une espèce moins noble. Ainsi lorsque par un parallele si honteux , vous prétendez nous réduire à la condition des animaux , ne vous y trompez pas ; ce n'est point l'espèce humaine que vous rabaissez , vous elevez celle qui rampe , qui nage & qui vole. Votre libéralité , Quintius , accorde aux êtres de ce genre une ame incorporelle

& sans parties : dès-lors immortelle , tenant à l'existence par des racines inébranlables , & que la volonté seule du Créateur peut rendre au néant. C'est admettre les animaux à la participation de nos biens : mais ce n'est pas changer notre destinée. L'homme conservera toujours ses droits. En un mot , choisissez : les bêtes auront une ame , ou n'en auront point ; mais si vous leur donnez une ame , elle ne peut se détruire par le vice de sa nature. Tout être agissant par la détermination d'une volonté propre , est de soi-même immortel , parce qu'il est sans parties.

Lors donc que vous accordez les sensations aux brutes , prenez garde de leur faire un don plus grand que vous ne pensez. De tout ce qui prouve que l'Ours , que le Loup , que le Tigre connoissent , & aiment leur proie , qu'ils entrent réellement en fureur , que c'est avec réflexion , & de leur propre gré , qu'ils s'attachent à certains objets , & font certains efforts ; que le but de l'Abëille & de la Fourmi , lorsqu'elles amassent pendant l'Été tant de provisions , est de se préserver de la famine dont l'hiver les menace , il ne suit pas seulement que ces animaux ont des sens parfaits : il en résulte qu'ils possèdent la raison même ; qu'une prudence consommée régle leurs démarches ; que les moyens les plus convenables à la fin qu'ils se proposent , leur sont connus ; en un mot , que l'avenir n'a pas pour eux ces voiles qui le dérobent à nos regards.

En effet , si c'est par vengeance , ou par colere , que l'Abëille , véritablement jalouse de conserver son miel ,

me picque dès que j'en approche, elle sçait donc que je viens dans l'intention de lui ravir ce fruit de ses travaux; qu'en me blessant avec le trait qu'elle porte, elle me forcera de m'éloigner, par la vive douleur qui suivra cette blessure; enfin qu'elle est armée de ce dard redoutable: que de connoissances elle unit à la fois, & d'où peut-elle les avoir reçues? Si le petit d'un oiseau, dès le premier essai qu'il fait de ses ailes, forme le dessein de parcourir un élément qu'il ne connoît pas, il sent donc qu'il peut voler; que s'il ne vole point, il ne pourra trouver un appui dans l'air; qu'il n'en trouvera pas assez, s'il se contente de faire agir une seule de ses ailes; mais que s'il les meût toutes deux, son corps doit se soutenir en équilibre. Dans quelle source ce jeune novice a-t-il puisé ces idées du mouvement? Des bêtes de charge qui n'ont jamais apperçû de fleuve, & dont le pied n'en a point encore éprouvé la mobilité, conduites sur le bord d'une rivière, n'osent entrer dans le bateau qui doit les transporter. Si leur conducteur veut les y forcer, elles résistent, se cabrent, immobiles sur la rive détournent la tête en frémissant: domptées enfin par la multitude des coups, elles hazardent un pied timide: on diroit qu'elles se défient de ces planches fragiles & de ce sol sans consistance; qu'instruites de la nature des fluides, elles sçavent que l'eau ne peut soutenir de corps trop pesant, & qu'elle donne la mort aux animaux en les privant de l'air. Tombent-elles dans le fleuve, elles nagent; car tout quadrupède nâge de lui-même: elles fendent les eaux sans effroi: cependant

elles n'ont point eû de maître qui leur ait appris à mouvoir leurs pieds avec mesure au milieu des ondes. Qui peut indiquer à ces animaux un péril nouveau pour eux? Qui peut leur avoir suggéré les moyens de s'en garantir?

Un Chien qui traverse une plaine est-il au milieu de sa course arrêté tout-à-coup par un fossé, de dessus le bord il en considère la profondeur : il paroît méditer avec attention sur cet obstacle ; il le mesure des yeux. Désespérant de passer de l'autre côté du premier coup , il recule , & laisse autant d'espace qu'il en faut pour qu'il puisse , en s'élançant avec impétuosité , sauter au-delà. D'où sçait-il que la secousse augmente les forces ? D'où sçait-il quelle est la juste proportion de cette secousse , avec la largeur du vuide qu'il doit franchir ? Parmi les quadrupèdes , chaque femelle dans le tems marqué pour mettre bas , sçait se délivrer elle-même avec une adresse merveilleuse. Elle léche son fruit , tortille & coupe le cordon qui lui portoit la nourriture , lorsqu'il étoit renfermé dans son sein. Cette précaution empêche que le sang ne s'échappe de ce corps délicat , par les mêmes canaux qui l'y conduisoient auparavant , & qui sont alors tout ouverts. Est-il une femme assez instruite par la nature pour hazarder d'elle-même une opération si nécessaire ?

Nous voyons certains oiseaux chassés tous les ans de l'Afrique par l'excès de la chaleur , revenir dans nos contrées , dont le froid les oblige ensuite à s'éloigner. Au premier voyage qu'ils ont fait , connoissoient-ils les

LIVRE SIXIÈME. 111

différens climats de la terre ? Nés au milieu de nous, sçavoient-ils qu'il est au-delà de la Méditerranée des régions que le soleil échauffe de plus près, où le Nord ne souffle point ses frimats ? Quel signal les rassemble en troupes aux approches de l'automne ? Ceux de ces oiseaux, qui vivent dans l'intérieur de nos maisons, ne jouissent plus de la liberté : les petits, qu'ils nous donnent, ne l'ont jamais connue. Cependant tous s'agitent dans leurs cages vers le tems fixé pour le départ. Qu'est-ce qui les porte à fatiguer ainsi leurs barreaux avec les ongles, le bec, les ailes ; à chercher les moyens de fuir, à s'irriter, du moins en apparence, contre leurs fers ? Quelquefois il arrive qu'un vent de midi trop violent ferme aux oiseaux de passage la route de l'air, ou qu'un froid prématuré les prévient & les arrête. Alors ils s'attroupent, & se précipitent dans les étangs pour y passer six mois sans respirer. Pourquoi prennent-ils ce parti ? Pourquoi dans la fange de ces retraites inaccessibles à l'air & au jour font-ils une trêve avec la vie ? Sont-ils donc assurés que le printems les ranimera, qu'ils retrouveront alors un mouvement auquel ils paroissent renoncer ?

Au fond d'une cabane vit renfermée depuis sa naissance une jeune Perdrix qui ne connoît encore que son berceau, & les alimens qui la nourrissent : dans la cabane voisine est élevé de même l'époux qu'on doit lui donner. On les accouple au retour du printems. La Perdrix paroît d'abord surprise à l'aspect de son semblable : interdite, tremblante, elle redoute son approche.

Insensiblement elle s'accoutume à le voir : elle ose même reconnoître de plus près ce nouvel hôte , & reçoit avec plaisir le témoignage de son amour. Bien-tôt l'alliance est conclue , & lorsque l'hymen a rempli leurs desirs , elle connoît qu'elle porte dans son sein une nombreuse famille , & qu'il faut préparer un nid pour ses œufs. Elle ramasse des feuilles avec son bec , les plie , les arrange , en forme une corbeille ovale , & bâtit un berceau dont la grandeur est proportionnée au nombre & à la grosseur des œufs qu'il doit contenir. On diroit que cette mere prévoyante sçait d'avance quelle en sera la quantité. Si ce nid étoit moins mollet , ses œufs pourroient s'y briser , lorsqu'elle les y déposera : plus petit , il les mettroit en risque de tomber en glissant l'un sur l'autre. Quand elle a déposé le dernier sur le duvet qui en tapisse l'intérieur , elle y entre avec circonspection , & sans presque s'appuyer , retire ses griffes , qui pourroient blesser ses petits , & s'abat dessus. Alors elle ne cesse de les couvrir pour leur communiquer une douce chaleur , jusqu'au moment où ils doivent éclore. Ce moment venu , lorsque déjà formés ils s'appêtent à sortir de la prison qui les renferme , elle seconde leurs efforts. Cette écaille , que leur bec encore trop foible attaque inutilement , elle la casse. Comment ne la pas croire instruite de leurs desirs , sur-tout si l'on observe qu'elle ne touche pas aux œufs qui se trouvent vuides ? Ses petits en cet état ne peuvent encore se défendre contre le froid. Aussi continue-t-elle à les échauffer. Elle les accoutume insensiblement aux impressions de l'air , à l'éclat du jour,

jour, & donne à cette troupe délicate une nourriture légère.

Vous admirez toutes ces opérations ; Quintius : je les admire, comme vous ; mais je m'élève au-delà. Le principe qui les produit me paroît encore plus admirable. Quel maître en effet a instruit cette mère, qui l'est pour la première fois ? D'où sçait-elle ce qui peut favoriser la naissance de ses petits ? par quels soins, en quel tems ils doivent prendre leur forme au sein de l'œuf fragile qui les renferme ? pourquoi il faut échauffer ces œufs ? Comment a-t-elle appris que cette chaleur féconde réside en elle ; que ses petits une fois éclos ne se nourriront pas comme ceux d'une Tourterelle, ou d'une Colombe ; qu'elle doit se conformer en tout aux usages des Perdrix ? Quelles leçons a-t-elle reçues sur les devoirs d'une mère tendre ? Tout ce qu'elle a fait ne s'est pas exécuté sans intelligence, sans dessein. Mais placez dans la Perdrix même cette intelligence, c'est la supposer capable d'inventer, & sçachant ce qu'elle n'a point appris ; c'est vouloir qu'elle ait le don de deviner.

V. « Tout cela se fait par instinct, me direz-vous ; » c'est l'instinct qui guide les animaux dans leurs actions, sans qu'ils sçachent pourquoi, ni comment ils doivent agir. » Mais s'il ne faut que des mots, pour vous satisfaire, je vous dirai de même que l'attraction qui produit le flux & le reflux de la mer est l'effet d'un instinct. Je vous demande des choses, & vous ne

m'offrez que des noms : laissez-les à l'ignorant & stupide vulgaire ; ils sont bannis de l'empire de la Raison. Si dans certains cas elle permet d'employer des expressions peu exactes, dont la pauvreté de la langue rend l'usage nécessaire, ce n'est pas lorsqu'il s'agit de remonter aux principes, d'examiner les causes primitives. On doit alors ne se servir que de termes qui puissent rendre la pensée avec précision.

Que signifie ce mot vague que vous m'alléguez comme une réponse ? L'instinct est-il une intelligence, ou n'en est-il pas une ? S'il n'en est pas une, les animaux sont des machines parfaites, mais rien de plus. S'il en est une, réside-t-elle dans le corps de l'animal, ou lui est-elle étrangère ? Médecin de ses propres maux, un Chien cherche les plantes propres à le guérir. Ce qu'il fait s'opère avec une merveilleuse justesse ; & Galien ne seroit pas capable d'un choix plus sage, puisque l'herbe que prend cet animal est la seule qui puisse le soulager. C'est donc une intelligence, une ame éclairée par la raison même, qui le conduit vers la plante salutaire. Mais quelle est cette ame ? Osez-vous dire que ce soit celle du Chien ? Surchargé d'humeurs, comment a-t-il appris qu'il devoit se purger ; qu'il le seroit par le suc d'une certaine plante ; que la vertu de ce simple résidoit dans ses feuilles & non dans sa racine ; qu'il n'en devoit prendre enfin que telle ou telle quantité ? Mais il a, je le veux, toutes ces connoissances dont il n'acquiesce jamais une seule : comment choisira-t-il dans un si grand nombre de plantes celle qui lui convient ? La

démêlera-t-il par l'odorat , par la couleur , par la figure ? Jamais il ne l'a ni vûe ni sentie. Cependant l'animal y va droit sans prendre le change ; il ne désire , ne cherche , ne saisit qu'elle : Podalyre , Hippocrates n'avoient pas un pareil discernement. Ce sçavoir qui les rendit célèbres , ils le dûrent à l'opiniâtreté de leurs travaux , à l'expérience , à l'étude approfondie de nos maux , & de l'art de les guérir : à peine le Dieu d'Epidaure , à qui selon la Fable , Apollon avoit communiqué sa science avec la vie , auroit-il pû se vanter d'avoir un coup-d'œil si juste.

Reconnoître dans les animaux cet instinct parfait que la Nature nous a refusé , c'est élever au-dessus de l'homme , je ne dis pas seulement ce chien instruit de tant de secrets utiles , cette perdrix si sçavante en naissant , mais tout oiseau , tout poisson , toute espèce de brute : c'est en faire des demi-Dieux. Si vous en avez cette idée , ne poursuivez donc plus & sur terre & sur mer ce peuple innocent & timide. De quel droit employez-vous contre lui la force & la ruse ? Pourquoi mettre au nombre des jeux champêtres ce genre de guerre injuste , lâche , inhumain ? Pourquoi dévorer les animaux avec un plaisir barbare ? Vous accusez le Loup d'être féroce ; & plus cruel que le Loup même , vous égorgez sans scrupule de tendres agneaux : ingrat , vous massacrez ces bœufs , qui cultivent vos terres ; pour prix de leurs services , leurs cadavres sont étalés devant la porte de vos maisons ! Cessez de vous repaître du sang de ces malheureux : c'est le sang de vos freres. Elèves d'Epicure ,

116 L'ANTI-LUCRECE,

refuserez-vous ce titre aux animaux ? Invariablement attachés à vos maximes, ils les suivent avec une ardeur, avec une docilité, capables de servir d'exemple à tout le troupeau de votre maître. Ils n'ont en effet ni l'idée d'un créateur, ni celle d'un avenir. La crainte des enfers ne trouble point leur repos : sans religion, sans inquiétude, ils fuyent la douleur, ils se livrent aux charmes de la volupté. Bornés aux alimens, aux plaisirs qui leur sont propres, jamais ils ne portent leurs vœux au-delà de leurs besoins. Enfans de la Nature ! Sages vraiment heureux, dignes ornemens de l'Ecole Epicurienne !

Mais ces intelligences presque divines, qui, selon vous, n'agissent que par inspiration, vous les outragez d'une manière atroce, en les fontenant corporelles, en les condamnant à mourir comme tous les corps. J'ai prouvé qu'un être qui connoît & qui désire est indivisible, dès-lors indissoluble, & par conséquent immortel. Quel degré d'évidence n'acquiert pas cette vérité, lorsqu'il s'agit d'un être capable, non de conjecturer, mais de prévoir avec certitude ; d'un être infaillible dans toutes ses démarches, & qui d'un pas assuré tend au bonheur, évite les maux qui le menacent. Ce ne sont point des âmes, ce sont des génies qui résident dans les brutes. Dites donc, avec Pythagore ; dites avec les Philosophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les âmes de leurs ancêtres ; dites avec les anciens habitans des contrées qu'arrose le Nil, qu'une seule intelligence anime successivement plusieurs corps,

que d'un animal elle passe dans un autre, & que toujours la même elle ne fait que changer de demeure, comme nous changeons d'habits. Vétus hier d'une étoffe de laine, nous le sommes aujourd'hui d'un tissu d'or & de soie.

En effet, quoique chimérique, cette opinion n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'ame : elle ne peut même être détruite par les seules armes de la raison. Mais imaginer une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, sans admettre une Divinité ; supposer dans les bêtes un instinct qui n'ait d'autre source que la matière, c'est embrasser des erreurs absurdes. Ou refusez aux animaux le sentiment, la volonté, la connoissance ; ou si vous leur accordez ces avantages avec le vulgaire, donnez-leur donc une ame immatérielle, comme est la nôtre. Une ame qui ressemble à celle de l'homme ne peut être corporelle. L'instinct est donc une chimère, si par ce nom vous n'entendez une intelligence, ou résidente dans les brutes & capable de raisonner, de prévoir, de discerner le bien d'avec le mal, de conserver une vive image des objets dont elle aura reçu l'impression ; ou supérieure aux animaux, & qui gouvernant ces corps aveugles sans leur être attachée, remplisse à leur égard les fonctions d'une ame intérieurement agissante. Tout ce qui existe dans le monde est intelligence ou matière, ou dépend de l'une de ces deux substances ; & jamais un mode de la première n'en peut devenir un de la seconde : elles sont essentiellement séparées par un intervalle infini.

Vous pouvez donc traiter les animaux d'être purement matériels ; mais dès-lors privés de connoissance , d'amour , de tous les attributs de l'ame , ce ne seront plus que des machines construites avec un art merveilleux. De simples machines , vous récriez-vous , seroient-elles capables de tant d'effets supérieurs à la plupart des opérations de notre ame ? C'est un problème pour vous , Quintius , qui ne donnez au monde d'autre cause que le vuide & les atômes : mais nous qui le regardons comme l'ouvrage d'une Divinité , nous assurons avec confiance , que toutes ces merveilles ont pour Auteur un agent suprême , & que les brutes sont gouvernées par l'intelligence qui tient les rênes de l'Univers. En construisant ces automates , en les rendant par le nombre & la délicatesse de leurs organes , propres à tant de fonctions qui nous étonnent , elle a voulu sans doute , offrir à nos yeux des monumens toujours visibles de sa puissance. C'est donc en vain qu'on cherche dans les brutes mêmes cette intelligence qui préside à leurs actions. Une machine annonce du raisonnement , de l'art , du dessein dans l'ouvrier qui l'a faite , & non pas dans elle-même. Vous voyez tourner ensemble les meules d'un moulin , qui se meut au gré d'un fleuve ou du vent. Les grains s'y broient à mesure qu'ils tombent , & de leurs particules les plus fines précipitées par des tamis impénétrables aux plus grossières , se forme un amas de farine pure & déliée. Voilà certainement des traces d'intelligence ; prétendrez-vous qu'elle réside dans la machine même ? On vous répondroit que tous ces

effets sont produits par la seule action de l'air ou de l'eau. Le mécanisme d'une Pendule m'offre une image de celui de l'univers. Une pièce unique en est le mobile. Elle fait tourner un grand nombre de roues, dont le balancier règle le mouvement ; & par la révolution d'une aiguille, elle marque le cours rapide du tems, partage les jours en intervalles égaux, indique les heures & les divise. A la vûe de ce chef d'œuvre de l'art, je donnerai de grands éloges au génie de l'inventeur, à l'adresse de l'ouvrier : mais je ne chercherai ni cette adresse, ni ce génie, dans l'ouvrage même ; quoiqu'une si merveilleuse découverte soit l'objet de mon admiration, & qu'en tirant le cordon de la Pendule, j'apprenne l'heure par sa réponse.

L'homme est plongé dans une épaisse obscurité. Ses yeux bornés à l'écorce des objets, les apperçoivent à peine au travers d'un sombre voile : ses productions sont le fruit pénible & lent du travail & de la constance. Pour assujettir à l'art la matière indocile, pour lui faire adopter différentes formes, il est forcé de la remanier sans cesse, de dompter par mille instrumens l'opiniâtreté de ses refus. Cependant l'homme parvient à tracer avec justesse le cours des astres, à présenter une image fidèle de l'univers. Et nous croirons que le Créateur, le Souverain, l'Arbitre tout puissant de la Nature n'a pû donner à certains corps une organisation, qui les rendit susceptibles d'un grand nombre de mouvemens, produits par le seul cours des esprits animaux ? Ce fluide imperceptible en circulant ne peut-il pas faire couler dans

leur sang un feu pur & subtil , qui entretienne ces corps dans la souplesse nécessaire à leurs fonctions ; qui conserve aux diverses parties leur situation , leur forme , leur usage ? Tout ce mécanisme , pour s'exécuter , aura-t-il besoin d'une intelligence particulière à l'animal ? N'est-ce pas assez qu'il porte le caractère & l'empreinte de l'intelligence souveraine ; qu'auteur de cette machine , Dieu même en meuve les ressorts ? Oui , Quintius , les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. Cessez d'être sourd à leur voix : de concert avec toute la nature , les corps organisés publient la puissance & la sagesse de ce principe intelligent , qui seul éternel a créé le monde & le gouverne.

Mais , dites-vous , que font dans les animaux les organes des sens , si le sentiment leur manque ? Précisément ce que ces organes font en nous , avant que notre ame ait découvert les objets extérieurs , par l'avis que lui donne le mouvement des fibres du cerveau , ou pour parler plus juste , que lui donne Dieu même , en conséquence de ce mouvement. Le corps de l'homme & celui de l'animal font des machines capables toutes deux d'être mues par les objets étrangers , c'est-à-dire , à l'occasion de ces objets , par l'action de Dieu même , leur unique moteur. La seule différence entr'elles , c'est que notre machine est souvent ébranlée par l'entremise & avec la participation de notre ame ; que celle des bêtes l'est toujours sans ame. Je me borne au seul exemple de la vision. Les rayons de lumière qui portent l'image des objets arrivent droit à la prunelle. D'abord reçus par la

cornée , ils pénètrent ensuite l'humeur aqueuse , puis le Cristallin , dont la convexité les rend moins divergens. De-là ces rayons se rassemblent dans le fond de l'œil , & peignent sur la retine , comme sur un carton noir , les couleurs & les figures. Leur impression ébranle les fils déliés du nerf optique ; & cet ébranlement fait passer l'image jusqu'au cerveau. Jusques-là je n'ai rien décrit que la simple machine ne puisse exécuter en nous , comme dans les brutes. Quoique tout s'y passe dans un ordre merveilleux , tout s'y passe sans le concours de notre ame. Accordons aux animaux cette partie de la vision de laquelle résulteront en eux divers mouvemens. Que l'autre partie soit réservée aux hommes qui ont la faculté de percevoir ces images , de les juger , & de considérer sous toutes sortes de points de vûe , les objets qu'elles représentent ; ces opérations plus relevées sont du ressort d'un être incorporel.

J'ai développé toutes les raisons qui fondent le doute des Philosophes sur la réalité de l'ame des bêtes. Dans une matiere obscure le doute est l'effet d'une prudence éclairée qui craint de se tromper. Si mon explication n'est pas véritable , elle le peut être ; & c'en est assez , je le répète , pour faire de cette question un problème difficile , je dirois presque , insoluble. Or toute conséquence tirée d'un principe incertain , est elle-même incertaine. Tout ce que vous prétendiez inférer de cette ame des bêtes , contre les propriétés de la nôtre , ne conclut donc rien. Toutefois s'il vous faut un sentiment fixe sur ce point , choisissez entre le système de Pythagore

toujours florissant malgré la vieillesse , & l'opinion de Descartes plus suivie de nos jours que celle de l'ancien Philosophe. Donnez aux bêtes une ame incorporelle , ou prononcez nettement qu'elles n'en ont point. Il ne vous est pas permis de prendre entre deux routes si contraires ce milieu qui peut-être vous plairoit davantage. Le seul parti qui reste à votre choix , c'est de ne suivre aucune des deux , & de chercher à connoître notre ame, uniquement par elle-même , en laissant les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux.

Vous croyez , je le suppose , que le flux & le reflux de la mer sont causés par la pression de la lune. Si quelqu'un en combattant cette idée vous alléguoit pour raison, que le même phénomène a lieu dans cette planète, vous lui demanderiez quelle preuve il a que la lune ait une mer , & que cette mer ait de pareils mouvemens. La lune , vous diroit-il , est une terre semblable à celle que nous habitons , quoique placée dans un autre point du ciel : tout ce qui se voit dans la nôtre doit être censé se trouver dans celle-là. Vous répliqueriez que ces deux globes peuvent être fort différens ; & vous seriez en droit de le répliquer , parce que leur ressemblance n'est pas encore parfaitement établie : vous ajouteriez néanmoins que s'il se trouve dans la lune un océan sujet à ces agitations périodiques , il les doit à la pression de notre terre. Pourquoi donc vouloir étudier l'homme dans les animaux , puisque leur nature est moins connue que celle de l'homme , & qu'il est démontré que s'ils ont une ame semblable à la nôtre , elle est

incorporelle ; que s'ils en sont privés , cette privation ne nous intéresse pas ? Leur état ne peut influer sur le nôtre , ni dès-lors affoiblir les preuves sur lesquelles se fonde la spiritualité de l'ame. Le sentiment qui l'établit & qui renferme la matiere dans ses limites , est appuyé sur d'inébranlables colonnes.

VI. CE n'est pas toutefois pour nous donner un spectacle inutile , que les animaux sont devant nos yeux. Ils nous démontrent une importante vérité ; c'est que quels qu'ils soient , ils ont pour auteur un Dieu qui les conserve , pour moteur un Dieu qui les gouverne. Que je fixe en effet mes regards sur un animal , je remarque en lui deux genres d'actions : les unes sont propres à l'espèce dont il fait partie ; les autres lui sont communes avec ceux des espèces différentes. Si son corps m'offre des organes particuliers destinés à ces opérations particulières , & des membres communs chargés des fonctions communes , puis-je méconnoître dans ce mécanisme les traces d'une souveraine Intelligence ? Or telle est sa structure : telle est celle de tous les animaux. Tous ont une tête , un gozier , des viscères , des nerfs , des veines ; dans tous circule un fluide dont le mouvement a pour principe celui du cœur ; tous peuvent concourir à la propagation de leur espèce. Mais comme dispersés dans les airs , sur la terre , au fond des eaux , ils ont des inclinations aussi variées que leur forme , des façons de vivre aussi différentes que les lieux qu'ils habitent , on remarque dans ceux de chaque

espèce des membres propres à ces usages divers.

Parcourez d'un coup d'œil cette prodigieuse multitude d'oiseaux. La nourriture convenable à chacun est éparée loin de sa demeure, dans les campagnes, dans les eaux, dans les vastes solitudes de l'air. Pour être en état de la chercher avec moins de fatigue, ils ont deux ailes également légères : ils ont de chaque côté des muscles dont le jeu donne aux plumes, aux ailes, à tout le corps une agitation réglée ; ils ont enfin une queue flexible, espèce de gouvernail qui dirige leurs mouvemens. Plusieurs pour qui les grains & les autres productions de la terre n'ont aucun attrait, ne vivent que de rapines. Ceux de cette espèce portent des ongles crochus, un bec armé de faulx tranchantes, des serres vigoureuses, un poitrail endurci aux combats. Il en est d'autres qui ne doivent chasser que la nuit, parce que c'est la nuit seulement, que leur proie sort de sa retraite. Ceux-ci ne peuvent soutenir l'éclat du soleil. Accablés, tant qu'il luit, d'un sommeil profond, ils ne quittent point les cavernes, dont l'obscurité les défend contre les traits de la lumière. Aveugles durant le jour, ils ont pendant la nuit les yeux perçants, afin de pouvoir au milieu des ténèbres découvrir ce qu'ils cherchent. A peine ont-ils la force de se soutenir en marchant ; leurs ailes sont foibles, parce que, dans le tems qu'ils volent ils n'ont point d'ennemis à redouter dans les airs. Ceux des oiseaux, que nous voyons nager ont les pattes étendues, plates, garnies d'une membrane qui joint ensemble tous leurs doigts, & dont ils se servent comme d'une

rame pour avancer en repoussant l'eau. On observe dans les plongeurs , espèce d'amphibies , un trou ovale par lequel leur sang entre dans l'aorte , sans toucher aux poulmons. Ainsi ce fluide ne passe dans ces animaux que par le ventricule droit du cœur : tant qu'ils demeurent sous les eaux , ils vivent sans respirer , comme vivent les enfans dans le sein de leurs meres.

Tous les oiseaux aquatiques ont de plus été pourvus par la nature d'une liqueur grasse & visqueuse. Ils s'en servent de tems en tems pour lustrer leurs plumes plantées dans un duvet épais , afin de se rendre impénétrables à l'eau , dont l'humidité pourroit leur causer un froid dangereux. Quelques-uns , sans sçavoir nager , ne vivent que de leur pêche. Voyez quelle est la hauteur de leur corps , la longueur démesurée de leurs jambes , de leur bec & de leur col. En effet , comme ils se promènent dans les marais , dans des vallons humides & sur le bord des rivières , il falloit qu'ils ne fussent point en risque de se noyer , & qu'ils pussent saisir aisément leur proie cachée sous la surface des eaux. Pour ceux qui sçavent nager , ils construisent leur nid entre les joncs qui bordent le rivage. Les autres espèces d'oiseaux font leur nid à terre , ou sur des branches : à terre , si leurs petits peuvent marcher dès qu'ils sont éclos ; sur des branches , si leurs petits naissent incapables de faire d'abord usage de leurs membres. Captifs dans ces berceaux suspendus , ils semblent , par de plaintifs accens , exposer leurs besoins. Les peres excités par ces cris , leur portent avec une tendre assiduité des alimens

déjà presque digérés ; & c'est pour cela que dans leur gosier se trouve une espèce de poche , qui leur sert de réserve.

Si je jette les yeux sur les animaux aquatiques , je remarque la même variété. L'espèce des poissons vit autrement que celle des coquillages : leur nourriture n'est pas la même ; & quoiqu'également citoyens des ondes , ils habitent dans ce vaste empire des contrées différentes. Les uns sont répandus au fond de la mer , dans d'immenses cavernes , dans des vallons inaccessibles : les autres s'attachent aux rochers , & se dispersent dans le sable , sur ses bords toujours blanchis par les flots. Mais ce que vous devez sur-tout remarquer , Quintius , c'est que tout poisson porte dans sa poitrine une vessie qui s'enfle au gré de l'animal , & qui le rendant plus léger , lui donne le moyen de se transporter par tout , d'avancer obliquement , de tourner sur lui-même , de plonger & de s'élever , de se mouvoir en un mot dans tous les sens. Ainsi la première fois que s'essaye un jeune nageur , avant que d'enfoncer un pied timide au sein des eaux , il suspend à ses épaules des calebasses , dont l'intérieur rempli d'air , donne à ce corps novice un équilibre qu'il ne sçait pas encore se procurer. Les poissons ne tirent pas un moindre avantage de leurs oüies. Ce sont des espèces de pōumons placés à la partie inférieure de la tête , & dont une infinité de filets membraneux , pliés & repliés mille fois composent le tissu. Une double lame osseuse les couvre ; par la continuité de ses inflexions , elle facilite la respiration de l'animal , & le met en état

de tirer de l'eau tout ce que l'eau renferme de particules d'air.

Dois-je m'engager dans une foule de détails qui semblent croître à mesure qu'on les parcourt ? Remarque-
rai-je toutes les variétés qu'offrent à mes yeux les innombrables habitans des ondes ? Combien n'en trouverois-je pas dans les animaux terrestres , même en me bornant aux seuls quadrupèdes ? L'organisation de leurs différentes espèces est aussi diversifiée que leur façon de vivre. Ceux qui se nourrissent d'herbages & de plantes , ont des dents : les unes antérieures & tranchantes coupent l'herbe ; les autres placées au dedans , en forme de meule , la broient & en tirent le suc. Pour ceux qui vivent de sang , leur gueule est armée de faulx ; ils ont des griffes énormes & pointues , qui leur servent à déchirer leur proie. Le Sanglier , dont la nourriture se borne aux racines & aux oignons des plantes , sillonne la terre la plus dure , avec un muse qui l'est encore davantage , & passe les nuits entières à labourer les forêts. Pendant le jour , voluptueusement couché dans la fange , il y jouit d'une odeur qui n'est agréable qu'à lui seul. Les armes données aux bêtes pour leur défense , ne sont pas moins variées ; je ne prétends pas les détailler toutes : mais considérez quelle est la force de l'aiguillon que portent de foibles insectes ; combien on voit d'animaux armés de cornes , toutes différentes , selon l'espèce. Plusieurs ont la corne du pied d'une seule pièce ; d'autres l'ont fendue : elle leur sert , non-seulement à marcher , mais à repousser l'ennemi. Jetez

les yeux sur ce Porc-épic , dont le corps est un carquois , sur les boucliers du Crocodile , sur les épées & les dards que portent quelques poissons. Le Chameau , né sous un ciel brûlant , est destiné par la Nature à suivre dans de vastes solitudes les caravanes des Arabes & des Ethiopiens. Il passe ses jours à porter des charges pesantes au milieu de contrées arides , dans des plaines de sable , que n'arrosent ni fleuves ni lacs ; où jamais les eaux du Ciel ne suppléent à la sécheresse de la terre. Si la grandeur de sa taille , sa force , sa docilité répondent à cette pénible destination , la structure d'un de ses principaux organes , achève de l'y rendre propre. Son estomach renferme de grandes poches : espèce de réservoirs capables de retenir l'eau que l'animal puise dans le peu de sources qu'il rencontre , & de la distribuer à ses membres épuisés , toutes les fois qu'il est pressé par la soif. Ainsi cet arbruste , dont la tige élevée croît & verdit sur le tuf , entre les cailloux & les ronces , le chardon , qui ne tire pas de sa racine une sève assez abondante , fait éclore de sa tige même des feuilles où se rassemble & séjourne la rosée qui tombe du Ciel au retour de l'aurore. De ces vases elle coule dans le corps languissant de la plante , & la rafraîchit par une douce humidité. Voilà ce que n'ont pû produire ni le concours fortuit , ni l'aveugle liaison de vos atomes , ni cette force chimérique que vous attribuez au mouvement de la matière.

En effet , ce dessein que vous admirez dans les foibles productions de l'art , par quelle bizarrerie prétendez-

vous

vous le méconnoître dans l'œuvre de la Nature. Une machine, dont l'inimitable composition surpasse infiniment tout ce que peuvent l'adresse & les efforts des Mortels, est, à vous entendre, fabriquée par la main capricieuse du hazard ! Vous avancez, sans rougir, que ce corps si parfait n'est créé pour aucune fin ; que ses membres n'ont point été destinés aux fonctions qu'ils remplissent ; que les hommes ont vû, parce qu'un aveugle concours de corpuscules leur a fait trouver des yeux capables de voir. Mais quand vous soutenez cet absurde système ; quand pour l'établir, vous me dites que la formation de ces membres divers a précédé la connoissance de leurs usages, parlez-vous de bonne-foi, Quintiüs ? Votre argument démontre que ces organes n'ont pas été fabriqués par la main des hommes : mais peut-on en conclure, qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'une Intelligence ? Ces étables qui défendent les troupeaux contre la fureur des loups & les injures de l'air, n'ont point été bâties par le soin des animaux qu'elles renferment. Elles l'ont été par les hommes qui les destinoient à ce double usage. Vous pensiez que le nid d'une Hirondelle, que celui d'une Perdrix ne se construisoient pas sans dessein. Fier de ces exemples, vous souteniez avec confiance, que les brutes avoient une ame semblable à la nôtre : & contraire à vous-même, vous croirez que les membres de l'Hirondelle, que ceux de la Perdrix, infiniment supérieurs à leurs ouvrages, sont une production du hazard ! Dites donc que ce pont sur lequel vous traversez une large rivière, n'a pas été

bâti à dessein ; mais que les pierres toutes taillées sont d'elles-mêmes , tout-à-coup sorties des carrières , que d'elles-mêmes elles se sont élevées sur des pilotis naturellement enfoncés dans le sein de la terre ; que formant des arcades par de fortuites combinaisons , elles ont par hazard frayé dans les airs un chemin assuré , forcé le fleuve à couler sous le joug , & joint ses deux bords par un lien durable. Dites aussi que cette flotte nombreuse ne fut jamais construite sur le rivage de la mer. Du haut des montagnes une forêt sera descendue sur la côte : les bois se seront joints d'eux-mêmes , sans avoir été mis en œuvre : le fer qui unit entr'elles les planches de chaque vaisseau, n'aura été ni forgé , ni battu sur l'enclume : les cordages n'auront point été filés ; & les voiles , sans avoir été tissées , se seront de leur propre mouvement attachées à des mats rencontrés par hazard.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre de pareilles absurdités ? Un homme capable de les soutenir , auroit-il encore quelqu'étincelle de raison ? Renoncez donc à de vaines chimères : cessez de méconnoître dans l'organisation des animaux , une intelligence , que vous ne rougissez pas d'attribuer à leurs moindres actions. Soit que vous leur supposiez une ame , soit que vous les regardiez comme de simples automates , admirez-en la structure , & rendez hommage à leur Créateur.



S O M M A I R E

D U L I V R E S E P T I È M E .

CE Livre roule sur une des plus grandes questions de la Physique ; sur le principe du renouvellement des différentes espèces. Cette reproduction qui les conserve inaltérables , fournit une preuve trop forte de la sagesse toute-puissante du Créateur , pour ne pas mériter d'être approfondie dans un Ouvrage , consacré tout entier à mettre dans un nouveau jour l'existence & les attributs de la Divinité.

I. Après avoir montré l'importance du sujet qu'il va traiter , & sa liaison avec ceux des Livres précédens , le Poète annonce qu'il regarde la propagation de chaque espèce d'animaux ou de végétaux , comme le développement d'un germe unique , qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus.

II. C'est en quelque sorte prouver une hypothèse , que de détruire toutes celles qui lui sont opposées. L'Auteur , avant que d'exposer les preuves directes

de la sienne, réfute les sentimens contraires. Il expose d'abord, & renverse la ridicule opinion des Epicuriens sur l'origine de l'espèce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'univers. Il passe ensuite aux formes substantielles d'Aristote, dont il fait voir l'absurdité. Il prouve enfin contre Epicure & les autres Matérialistes, que les germes d'où sortent les animaux & les semences qui produisent les plantes, ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouvement; que ces principes d'un nouvel être ne sont point un extrait des différentes parties de l'être déjà formé; qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui n'est point.

III. L'organisation des plantes & des animaux est l'ouvrage d'une Intelligence souveraine. Pour le montrer, l'Auteur examine la structure du corps humain: il ne se contente pas d'une description sèche des parties dont cette savante machine est l'assemblage; il en considère les fonctions, l'ordre, le rapport mutuel; il se plaît à faire sentir la beauté de ce mécanisme, qui présente un spectacle si digne de l'admiration d'un Philosophe.

IV. L'art ne brille pas moins dans la structure de

tous les animaux. Il est sur-tout visible dans la formation de l'œuf des insectes qui doivent passer par diverses métamorphoses , du Ver à soye , par exemple , dont le Poëte fait une élégante peinture. Il insiste sur la constante uniformité qui régné dans chaque espèce , soit d'animaux , soit de végétaux,

V. Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui respire ou végète est soumise à des loix immuables. L'Auteur examine à quelle cause on la peut attribuer , & fait voir qu'il faut en conclure :

1^{er}ement. Que les individus de chaque espèce doivent être à des principes capables d'en reproduire sans cesse de pareils.

2^{em}ement. Que ces principes primitifs sont des germes invariables renfermés originairement dans un seul.

3^{em}ement. Que ce premier germe , dépositaire de tous ceux de son espèce , a pour cause un Être prévoyant , unique , tout-puissant , éternel.

4^{em}ement. Que la transmission de ces germes , auxquels est attachée la conservation des différentes

*espèces , se fait , dans chacune , de mâles et
mâles.*

VI. *Toute l'espèce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'est une conclusion résultante de tout ce qui précède , & que fortifie la fameuse expérience d'Hartsoeker. Le Poëte la cite , en développe toutes les conséquences , & répond à diverses objections.*

VII. *On pourroit répliquer 1^{erement} , que des corpuscules aussi fragiles , aussi sujets à s'altérer , que le sont des germes imperceptibles , ne peuvent subsister & se défendre pendant des siècles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent sans cesse. 2^{ement}. Que l'existence de tant d'êtres concentrés dans un corps si petit , est inconcevable. L'Auteur , qui se propose ces difficultés en donne la solution,*

VIII. *Le huitième & dernier Article traite presque tout entier de la propagation des végétaux. Le Poëte fait voir que la terre , la chaleur , les pluyes , les rosées contribuent à leur accroissement , mais ne peuvent les produire ; qu'il n'est aucune plante sans semence ; qu'au fond de chaque graine résident des graines sans nombre , renfermées les unes dans les*

autres, & dont la moindre contient un rejetton déjà formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne & du froment, lance quelques traits contre les Philosophes qui croient que la corruption de la matiere engendre les insectes, & termine ce Livre, en présentant l'abrégé du système qu'il vient d'établir.





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SEPTIEME.

I. JE vous ai montré, Quintius, par des preuves sans nombre, qu'il est un Auteur de l'univers; que la liaison fortuite des atomes n'a pû former aucun corps, & que ni l'existence, ni le mouvement ne sont essentiels à la matière. Nous avons ensuite considéré la nature de notre âme, & parcouru les différentes espèces d'animaux dont le monde est peuplé. Dans leur sçavante composition, supérieure à celle des autres corps, nos yeux ont reconnu l'empreinte d'une Intelligence toute-puissante. Ainsi tous les êtres insensibles, ainsi tous ceux qui respirent annoncent qu'ils ont un Dieu pour pere. Mais il reste une preuve plus éclatante de cette vérité. Etudiez à fonds le principe du renouvellement de ces êtres divers : examinez comment les hommes, les animaux, les plantes, en un mot tous les corps organisés, perpétuent leur espèce; par quel moyen,

en se détruisant, ils laissent une posterité qui les remplace : reproduction qui fait que la naissance & la mort se combattent éternellement, & que la succession d'objets toujours nouveaux entretient un spectacle uniforme sur la scène de l'univers. Tels on voit les fleuves rouler sans interruption dans leur lit, toujours les mêmes, quoique sans cesse renouvelés : un écoulement continuél précipite leurs eaux fugitives dans les abysses de la mer. Aussi rapides dans leur cours, nos générations se suivent & disparaissent. Membres périssables d'un corps immortel, les êtres particuliers tombent en foule sous les coups de cette faux meurtrière, qui moissonne sans distinction tous les âges : mais le tout qu'ils forment par leur réunion subsiste malgré ses pertes ; & cette perpétuelle durée, chaque espèce la doit à l'inépuisable fécondité d'un germe unique. Dans ce germe précieux, chef-d'œuvre de sa puissance, le Créateur a scû, par un art infini, renfermer la suite innombrable des races futures, que sa main développe successivement.

II. QUEL est sur cette merveilleuse propagation le système d'Epicure ? J'entens Lucrece en relever la beauté. Né pour éclairer les humains, son Héros, si je l'en crois, a pénétré jusqu'aux sources de la Nature, & rompu le voile qui la déroboit à nos regards. Nous lui devons la découverte de l'origine & de l'essence des êtres : ce génie lumineux les expose dans le plus beau jour à nos yeux étonnés. Soupçonneroit-on que ces magnifiques éloges sont prodigués à la plus absurde des

fiations ? Les premiers Grecs débitoient que la chaleur avoit fait éclore d'un humide limon le redoutable serpent que le fils de Latone perça de ses flèches. Digne héritier de ces peres de la Fable, Epicure osoit avancer qu'après l'écoulement des eaux dont la terre avoit d'abord été couverte, sa surface fut long-tems un marais immense, qu'échaufferent par degrés les rayons du Soleil ; & que ce fonds devenu tout à coup fertile produisit les différentes espèces d'êtres vivans qui peuplent l'univers. Les insectes en sortirent les premiers : leur organisation fut un jeu pour le hazard. Ensuite nâquirent les oiseaux, les reptiles, les quadrupedes, les hommes mêmes, supérieurs au reste des animaux par l'attribut glorieux de la raison. Les espèces aujourd'hui subsistantes ne sont pas les seules que la terre ait engendrées pour lors : il en parut une infinité d'autres dont nous n'avons pas l'idée : que ne produisit point le hazard ? Mais nées stériles, & bien-tôt éteintes par le défaut de rejettons, elles périrent comme des plantes dont la racine est coupée. Leur dissolution suivit de près l'instant qui les vit éclore. Il ne subsista que celles dont les individus avoient reçu fortuitement, avec le desir naturel de se reproduire des organes propres à la propagation.

Dans quel état & de quelle taille étoient ces premiers hommes qui sortirent ainsi du sein de la terre ? Ils étoient, dit Epicure, ce que nous sommes en naissant, foibles & petits : c'est une loi générale pour les êtres de toute espèce. D'où tiroient-ils leur subsistance ? La question est pressante : elle auroit pû déconcerter une imagination

moins féconde ou moins hardie. Mais Epicure sçait y répondre : avec un front comme le sien , on n'est jamais réduit au silence. Nouvel Alexandre , il coupe le nœud sans hésiter. » Nul embarras , nous dit-il , pour la nourriture des hommes : le hazard y avoit pourvû. Des sources abondantes d'un lait délicieux sorties du sein de la terre , rouloient sur des lits de glaïse & de limon. Ces ruisseaux portés par un cours naturel vers les lèvres de cette multitude naissante , firent couler dans leurs veines une douce liqueur , & les nourrirent mieux que n'auroit fait la mere la plus tendre. C'est ainsi que les premiers hommes , épars entre les agneaux & les pacifiques aïeux des Lions & des Ours , puisèrent la vie dans un limon échauffé par les rayons du soleil. »

Mais si je dois admettre de pareilles chimères , qu'il me soit donc permis d'adopter toutes les fables dont se repaissoit la frivole Grece ; de croire que les restes d'un déluge ont produit des Serpens ; que nous devons à des pierres jetées par Deucalion le renouvellement de notre espèce ; que des dents du Dragon de Cadmus semées dans la campagne , sortit une foule de Guerriers pleins de force & de courage ; que des Géants , enfans de la terre , ont tenté d'escalader le Ciel. Pourquoi ne pas croire aussi que des œufs de Fourmis repeuplèrent la ville d'Eaque , dont la fureur de Junon avoit exterminé les habitans ; que Minerve est sortie toute armée de la tête de Jupiter ; que l'Isle de Cypre reçut Venus produite avec tous ses charmes par l'écume des flots ;

L I V R E S E P T I E' M E. 141

que dans les champs de l'Arabie , le Phénix renaissant de ses propres cendres , se compose de nard & de myrrhe un nid , son cercueil & son berceau ; enfin que l'amour insensé d'un Sculpteur pour l'ouvrage de ses mains anima le marbre insensible ? Ennemies dans tout le reste, la superstition & l'impiété s'accordent en un point : toutes deux pour leur défense ont recours à des fables ridicules, & toutes deux les proposent à leurs partisans, comme de respectables vérités.

C'est en effet ici que je peux , incrédule Quintius , en appeler à vous-même. Vous croyez un homme qui vous débite tant de mensonges ; & par un doute bizarre ; vous balancez à recevoir de ma bouche tant de dogmes incontestables ! Quels monstres n'enfante point l'imagination déréglée d'un Poëte itréligieux ? En prétendant bannir de l'univers une Divinité dont l'univers annonce la puissance , il ne rougit pas d'organiser le corps de la terre sur le modèle de ceux dont est peuplée sa surface ; d'en tirer les hommes & les animaux , comme il en tire les plantes , & de faire couler de son sein un lait bourbeux , capable de nourrir tant d'espèces si variées ! Comment la terre , après la retraite des eaux qui l'ensevelissoient , est-elle tout-à-coup devenue mere, au seul aspect du Soleil ? Vous ne prétendrez pas que féconde par essence , elle eût la vertu de produire tant d'êtres organisés , sans en avoir reçu les germes : ils résidoient dans son sein , puisqu'ils en sortirent. Mais quelle en fut l'origine ? Etoit-ce une émanation de la substance du Soleil ? Cet astre ayant conçu l'idée de

tant d'êtres si parfaits, a-t-il fait prendre à différens amas de sable humide, une forme qui les rendit propres à recevoir ces germes, à les conserver, à les développer ? Le Soleil est donc un Dieu : c'est l'Apollon des Grecs, le pere de Phaëton, l'hôte de Thétis. Direz-vous que ces principes de tant de productions diverses étoient d'avance renfermés dans la terre, & que la chaleur du Soleil n'a servi qu'à les faire éclore ? Voilà précisément la mere des Dieux, l'amante d'Atys, Cybele elle-même, cette Déesse qu'un char attelé de Lions promenoit sur les montagnes de Phrygie.

Mais cette terre qui contient des germes sans nombre, ne les a pas produits. Dites-moi donc, si vous le sçavez, quel est le créateur de ceux que vous supposez en dépôt dans ce vase immense ? Autre difficulté que votre système ne résout pas mieux : à qui tant d'espèces subitement écloses dûrent-elles ces fleuves de lait, qui les nourrirent si à propos ? N'est-il pas évident qu'ils coulèrent par les ordres d'une Intelligence attentive ? Sans une telle nourriture, la plupart des animaux périssent presque en naissant. Ils ne pouvoient ni sucir le limon qui leur servoit de lit, ni se repaître d'herbes, ni vivre d'air ; la lumière du Soleil étoit une substance trop pure & trop subtile pour des corps grossiers. A quels excès de folie l'impiété ne porte-t-elle pas un Philosophe ? Epicure proscriit la Divinité suprême, & lui substitue le hazard. Mais que ce hazard est éclairé, bien-faisant, libéral ! Quelle mere eut pour ses enfans des soins plus tendres, plus étendus, que ceux qu'il montre

pour la conservation de tous les êtres ? On n'a pas besoin de recourir à la Divinité, quand on admet un tel hazard : ou plutôt, c'est ne l'admettre que de nom ; c'est malgré soi reconnoître un Dieu. Cette opinion, toute absurde qu'elle est, suppose nécessairement une Intelligence.

Enfin si nos premiers aïeux, si ceux des animaux furent enfans de la terre & du soleil, pourquoi les générations suivantes n'ont-elles pas eu la même origine ? Pourquoi cette masse autrefois si féconde, ne peut-elle à présent concourir qu'à la production des plantes ou des fossiles ? Quelle cause a transporté depuis aux animaux mêmes, le droit de se perpétuer, & les a dans cette vûe, distingués en deux sexes ? Si tous les êtres doivent leur naissance au hazard ; si ce sont des assemblages d'éléments dispersés dans le vuide, la terre renferme aujourd'hui autant de ces atomes propres à former des corps de toute espèce, qu'elle en contenoit au premier instant de la retraite des eaux. Elle paroît néanmoins épuisée. Rien d'animé ne sort de son sein, ni dans ces froides contrées dont la nuit cède pendant six mois l'empire à l'astre du jour, ni sous cette zone brûlante où le soleil embrase les campagnes. On trouve dans l'une ou dans l'autre région des lacs, des fleuves, des étangs ; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, on ne vît jamais la terre engendrer d'animal.

Les disciples d'Aristote croient expliquer la nature de chaque corps, en prononçant que c'est un composé de matière & de forme : définition vague, & qui ne

présente à l'esprit aucune idée nette sur la production & le renouvellement des êtres organisés. Ce Philosophe imagine une matiere premiere, qui par elle-même n'a point de forme propre, est indifférente à telle ou telle, mais portée vers toutes par une tendance indestructible. Selon lui, la forme est une qualité qu'il spécifie la matiere; & détermine chaque portion de ce tout indéterminé. Arbitre de chaque être particulier, elle seule le constitue ce qu'il est: mais née de la matiere, sans la matiere elle ne peut subsister. Elle ne survit pas à la dissolution du corps qu'elle modifie; on ne l'en sépare jamais, sans la détruire: tant est grande l'union que met entre ces principes ce qui manque à chacun d'eux. C'est à cette Forme qu'Aristote soumet la matiere premiere: c'est elle qui disposant à son gré de toutes les parties de cette argile commune, en fabrique des corps, les façonne, les meut, & préside à leur arrangement, avec toute la sagesse du plus sage des génies. Telle fut la célèbre doctrine de l'ancien Lycée; si toutefois on doit appeler doctrine un système, qui loin d'éclairer l'esprit, le repaît de termes obscurs, & jette de nouveaux nuages sur la question qu'il se propose d'expliquer. En vain prétend-on la faire revivre, en nous rappelant la Forme sous le nom de nature plastique. Cette hypothèse, en attribuant aux modifications de la matiere des propriétés qu'elles n'ont point, change le physique en moral, donne à des êtres insensibles la connoissance & l'amour, & ne nous explique ni pourquoi, ni comment une Forme qui ne sçait pas ce qu'elle

qu'elle doit faire , agit néanmoins avec un art inimitable.

Un principe aveugle pourroit-il enfanter tant de merveilles ? Philosophes inconséquens , attribuez à cette Forme une intelligence supérieure à celle qui nous anime , puisque ses productions l'emportent sur les nôtres. L'homme mesure la vaste étendue des Cieux , & trace avec le compas la route des Planètes : il élève de solides monumens , il construit des ponts ; avec quelques grains de poudre il imite le Tonnerre , brise les rochers , renverse les murailles , & fait voler mille feux sur des remparts ennemis. Je le vois sur un fragile tissu de planches affronter les tempêtes , & découvrir au-delà des mers un nouveau monde. Mais tout ce que l'homme entreprend , tout ce qu'il exécute , n'est pas comparable à la structure d'une graine imperceptible. Cette Forme qui sçait étendre dans une campagne les racines d'un légume , en revêtir les branches de feuilles , & renfermer ses fruits avec ordre sous une seule enveloppe , l'emporte à mon gré sur Athènes entière : seule elle est plus sage que le Portique & le Lycée , plus sage que tous les Mortels ensemble. Toutefois nous devons quelque ménagement aux disciples d'Aristote. Regarder ces admirables productions comme l'ouvrage d'une Forme industrieuse , c'est y reconnoître au moins un art réel , un dessein réfléchi.

Epicure ne mérite pas la même indulgence. C'est un aveugle volontaire , qui semble n'avoir entrevû la vérité , que pour la fuir. En condamnant à l'oisiveté des

Dieux dont il reconnoît l'existence , il charge le hazard seul d'une foule d'opérations , qu'il auroit pû partager entr'eux. De ses profondes méditations sur la nature de chaque corps , il conclut qu'un principe aveugle a produit l'univers , que tout ce qui varie successivement cette vaste scène est le résultat du concours fortuit de certains atomes ; & qu'ainsi la seule force du mouvement fait , sans l'action d'une intelligence , éclore tous les êtres de germes formés par un mélange accidentel. La principale différence que je trouve entre le système d'Aristote & celui de votre Maître , c'est que le premier en attribuant à ce qu'il appelle *Forme* , le droit d'organiser la matière & d'en régler les combinaisons , érige en cause toute-puissante un simple effet , & que le second ne veut pas même donner de cause à tant de merveilles.

Philosophe présomptueux qui débitez ce paradoxe , Poète téméraire qui le parez des plus brillantes couleurs , ne voyez-vous pas que la manière dont agissent les hommes suffiroit seule pour le détruire ? Quoi ! les merveilles de la Nature s'opèrent d'elles-mêmes , sans dessein , sans réflexion , sans art ; & quand je parle , quand je lis , quand je marche , c'est en conséquence d'un dessein formé , c'est avec réflexion , avec art ? Malgré le nuage épais dont notre ame est ici-bas offusquée , les moindres détails de la vie la plus commune sont ou des preuves de raisonnement , ou des actes de volonté. Que fera-ce , si je vous oppose les chefs-d'œuvres des Zeuxis & des Apelles , les loix de Numa , les exploits d'Alexandre ?

Nous sommes saisis d'étonnement à l'aspect d'un vaisseau , qui semble , en voguant sur les flots , leur donner la loi. Le port majestueux de cette masse , en quelque sorte organisée , dont les mouvemens dépendent du concert d'une infinité de parties , frappe tout Spectateur assez instruit pour voir & pour admirer. Il contemple avec surprise la figure , la position , l'usage de chacune de ces parties , l'arrangement des voiles , la distribution des cordages , la force & la hauteur des mats , enfin la liaison de tant de pièces différentes , dont l'art a su former un vaste corps , capable de se défendre contre les caprices de la mer & la fureur des aquilons. Je l'ai déjà dit ; il faudroit avoir perdu la raison , pour ne pas reconnoître un auteur de ce bâtiment , pour le regarder comme l'ouvrage du hazard , comme l'effet d'un concours fortuit. Voyez par cette comparaison quelle est l'absurdité de l'athéisme. Mais afin de tirer de nouveaux avantages d'un exemple si frappant , qu'il me soit permis de faire une supposition.

Si ce navire produisoit un petit vaisseau , tel que nous en voyons quelquefois suspendus aux voutes des Temples , ou semblable à ces modèles dont se servent les constructeurs , Epicure oseroit-il attribuer au hazard cette merveilleuse fécondité ? Non , sans doute : elle auroit pour cause une intelligence également sage & puissante. Or la structure d'un vaisseau , quelque admirable qu'elle soit , n'égale pas aux yeux d'un Philosophe , celle du plus petit de tous les germes. Oui , Quintius , ces villes flottantes , qui chargées de provisions immenses

renferment mille habitans , ces redoutables bâtimens qui portent la foudre & la terreur sur les côtes ennemies ; ce navire même auquel la Grèce mensongère attribua le don de la parole , & qui transporta des demi-dieux en Colchide , tous ces chef-d'œuvres de l'art ne font rien au prix d'une graine que vous méprisez. Cette graine est un dépôt inépuisable où résident non-seulement les plantes qui doivent éclore les premières , mais leurs rejetons , & tout ce que ces rejetons doivent produire dans la suite des siècles.

L'opinion des Epicuriens sur la nature & l'origine de ces germes merveilleux est une erreur grossière. Si nous les en croyons , moins ancienne que la plante , cette semence qui doit en perpétuer l'espèce , ne naît que dans un tems marqué. C'est une portion du suc végétal , une masse composée des extraits de toutes les parties , qui mêlés ensemble , produisent insensiblement un nouveau corps. Ainsi les branches sont formées par les branches , les fibres le sont par les fibres ; & ce mécanisme , ils l'étendent à la propagation des animaux mêmes. C'est par-là qu'ils expliquent cette ressemblance , qui fait quelquefois revivre les pères dans leurs enfans ; cette conformité qui se trouve en eux , non-seulement pour les traits & la taille , mais pour le caractère & les mœurs. De-là vient , disent-ils , que si quelques objets font une vive impression sur le cerveau d'une femme enceinte , ils pénètrent jusqu'au fruit qu'elle porte dans son sein , & le blessent , malgré tous les remparts dont cet azyle est environné. La peau tendre de l'enfant

reçoit l'empreinte des frayeurs de la mere , ou des desirs qu'alluma le feu d'une imagination trop forte. Souvent même tous ses traits s'altèrent , & l'homme à peine ébauché devient un monstre.

D'autres Physiciens soutiennent que les seules loix du mouvement président à la formation d'un nouvel être , & qu'il résulte du concours de deux principes de nature différente , comme certaines drogues sont un composé de deux simples ; comme le pain est un mélange de levain & de farine ; comme enfin deux métaux fondus ensemble en forment dans le creuset un troisième. Cette masse animée par l'action vivifiante d'un esprit qui la pénètre , s'agit intérieurement. Une douce chaleur la développe : elle se façonne , s'organise , & prend la forme de toutes les parties de la plante , de tous les membres de l'animal. Ainsi d'un composé de mercure & d'argent dissous dans l'esprit de nitre , l'ingénieuse Chymie fait éclore cet arbre artificiel , qu'elle nomme l'arbre de Diane. La fermentation qui s'excite dans ce mélange , en soulève les parties , & donne aux unes la figure du sol terrestre , aux autres celle d'une tige dont les branches sont chargées de feuilles. Un lingot d'or s'allonge , à mesure qu'il passe par les différens trous de la filiere ; nous l'en voyons sortir en fils plus déliés que des cheveux. Telle est , selon ces Auteurs , la propriété de la semence. Pour s'organiser , elle n'a besoin que de trouver dans le corps de la plante des canaux d'une certaine forme. En se filtrant au travers , elle prend la figure de toutes les parties.

Mais quelle différence entre des corps organisés & des corps qui ne le sont pas ! Cet arbre métallique que produit une composition de mercure & d'argent , n'est que l'apparence d'un arbre. En vain y chercheroit-on l'économie intérieure qu'on admire dans les végétaux. Il n'a ni racines, ni fibres, ni moëlle; il n'est point revêtu d'écorce ; ses branches ne se courbent point sous le poids des fruits; enfin ces fruits eux-mêmes ne renfermeroient pas de graines. La Nature, en se jouant, a semé dans nos campagnes des pierres dont le dehors a la forme d'une prune, d'une pêche ou d'une poire, & dont le dedans ressemble même quelquefois à l'intérieur de ces fruits. On ramasse sur le Carmel des melons de la même espèce. A la vûe d'un fil d'or, je conclus qu'une main industrieuse a fait passer un lingot de ce métal par les différens tuyaux de la filiere. La forme d'un corps que l'art a façonné, m'indique celle du moule dans lequel il l'a reçûe ; comme la simple inspection de ce moule me fait connoître la maniere dont les corps, qui doivent y passer, perdront leur première figure, & me représente celle qu'ils seront forcés d'y prendre. Mais un pareil changement n'influe point sur l'essence de ces corps, dont le tissu reste toujours le même. Ces exemples ne sont donc pas applicables à la fécondité des espèces organisées. Il s'agit de fabriquer des êtres semblables à d'autres, & qui soient une émanation des premiers. Pour un ouvrage si difficile, ce n'est pas assez qu'il y ait des corps de même espèce préexistans. Capables tout au plus de figurer les dehors, ils ne peuvent ni former les

organes intérieurs, ni produire entre les individus d'un même genre cette ressemblance que nous y trouvons. Quelle sera la cause de ces admirables effets ? Vous direz avec Epicure que les racines du rejeton émanent de celles de la plante ; que les yeux d'un fils sont formés par ceux de son père ; que chaque partie du corps déjà subsistant, fournit à celui qui doit en naître un extrait d'elle-même. Mais en ce cas, comment un père aveugle pourra-t-il avoir un fils qui ne le soit point ? Comment des hommes perclus de leurs bras, en donneront-ils à leurs enfans ? Enfin, qui disposera les différentes parties du corps dans le sein de la mère ? Qui leur donnera cet ordre, sans lequel l'animal ne seroit qu'une masse informe ou monstrueuse ?

La structure de tous les corps qui ne sont pas organisés est essentiellement la même. Malgré leur différence apparente, l'or, le diamant, l'eau, la cire ne diffèrent que par la densité plus ou moins grande des molécules qui les composent. Également inanimés, également incapables de se reproduire, ces corps sont tous plongés dans une semblable inertie. Le mouvement peut donc avoir la principale part à leur production. Ils se forment, suivant ses loix, par le concours de parties homogènes, qui se rapprochent dès que rien ne s'oppose à leur union, s'arrangent selon leur figure, & parviennent enfin à se placer dans un ordre naturel. J'avoue que si la structure des plantes ou des animaux ressembloit à celle de ces masses diverses ; si c'étoit, comme elles, de simples amas de parties entassées, leur formation

pourroit être la même. Mais cette structure est trop différente, pour ne pas annoncer une cause & des combinaisons d'un autre genre,

III. CHAQUE animal a des organes particuliers à son espèce, & les avoit lors même qu'il résidoit encore dans un germe imperceptible. En effet, s'il ne les a reçûs que dans le sein de sa mere, il faut donc qu'un habile ouvrier y fabrique cette machine si compliquée, si sçavante; que supérieur aux Phidias, à Minerve elle-même, l'Auteur du corps humain ne se contente pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur, mais qu'il construise au dedans ce qui doit lui donner le mouvement, la vie & la fécondité; ce qui doit le ranger dans une espèce particuliere; tous les ressorts enfin qui doivent produire en lui les sensations, & faire naître tant de pensées diverses dans l'ame qui sera jointe à ce corps. Des parties les plus grossières il composera les os, dont il fera le fondement & comme la charpente de l'édifice. Ils seront de plusieurs pièces, afin de se prêter aux mouvemens de la machine, assez forts néanmoins & d'une consistance assez ferme pour être en état de soutenir les chairs; enfin tellement liés ensemble, que les extrémités convexes des uns s'emboitent dans la concavité des autres, & puissent y tourner librement. L'intérieur des os servira de canal à la moëlle; la force & la grandeur de chaque partie seront proportionnées à celles du tout. Enfin, pour empêcher qu'un côté ne soit plus pesant que l'autre, pour les mettre en équilibre, & leur ménager

des points d'appui, quelle connoissance de la statique ne doit pas avoir cet artisan ? Il faudra qu'il fabrique la cheville & la plante du pied, où s'articuleront les deux os de la jambe ; qu'il attache à ceux-ci celui de la cuisse, qui soutiendra les os du bassin & toute la masse du corps. Tout ce qui sera dans une partie doit se retrouver dans la partie correspondante. Il formera le dos de vertèbres, qui commenceront au haut du col : elles seront remplies d'une substance humide, qui doit être une continuation de la moëlle allongée ; à chaque côté des vertèbres seront attachées des côtes recourbées & mobiles, afin de laisser assez d'espace aux organes de la respiration. Les épaules placées au-dessus s'étendront à droite & à gauche ; aux épaules tiendront les bras. Plus élevée que tout le reste, la tête sera comme la citadelle du corps : boîte osseuse qu'il composera de plusieurs pièces ; formées d'une double table, & jointes ensemble par différentes sutures. Dans cette boîte, il établira le siège du cerveau, de ce laboratoire merveilleux où se travaillent les esprits animaux. Des glandes délicates les y séparent du sang, & c'est de-là qu'ils se distribuent dans les nerfs ; comme on voit se diviser en étoiles cette fusée brillante qui s'élève en pétillant, & trace dans l'air des sillons enflammés. Sur le devant de la tête, un os percé comme un crible donnera passage aux fibrilles des nerfs destinées à l'organe de l'odorat : les narines communiqueront au gosier, par un conduit où l'air pourra passer & retentir. Les cavités où résideront les yeux, rondes par les bords, seront terminées en forme de cône, pour leur

donner la facilité de se mouvoir en tout sens. Que d'adresse, que de science ne doit pas éclater dans le seul organe de l'ouïe ! Il y faut offrir à l'impulsion de l'air un tympan tendu & vibratile, le placer au fond d'un conduit propre à ramasser les rayons sonores, & faire passer ces rayons dans un labyrinthe qu'ils puissent ébranler par leur trémoussement. Je ne parle ni de cette double articulation, lien des deux machoires, & pivot sur lequel se meut la mâchoire inférieure, ni des gencives, ni de ces dents dont elles cachent les racines : espèces de plantes qui croissent, tombent & se reproduisent d'elles-mêmes.

Vous le voyez, Quintius, le seul assemblage de nos os offre des preuves trop manifestes de dessein & de génie, pour ne pas annoncer dans son auteur une science profonde. Si ce tout admirable ne fut d'abord qu'une masse informe dans le sein de la mère, son organisation est le chef-d'œuvre de l'art. Vulcain faisoit des statues mouvantes & capables d'exécuter les ordres des Dieux. Mais quelque habile qu'Homere le suppose, il l'étoit moins que l'artisan de notre machine. A combien de fonctions, à combien d'usages cet ouvrier incomparable a-t-il rendu propres tant de membres divers ! En combien de manières a-t-il su les varier ! Quelle solidité n'ont pas ces os qu'il leur a donné pour appui ? Ceux qu'il destinoit aux parties doubles, il les a fait doubles & semblables ; il les a distribués des deux côtés : ceux des parties simples occupent le milieu du corps. Voyez les uns saillir au dehors, les autres rentrer en

dedans : comparez à la rudesse de certains d'entr'eux le poli de la plupart. Tous sont percés d'une multitude de cavités imperceptibles , pour ne pas rendre par un excès de pesanteur la machine trop lourde & moins propre au mouvement. Enfin ce qui doit mettre le comble à votre admiration , cet ouvrage entier est un tissu de pièces de rapport. Aucune des portions qui le composent ne tient par elle-même à la portion voisine : mais toutes sont unies ou par des jointures , ou par des charnières , ou par des ligamens ; & ces liens communs sont toujours arrosés par une liqueur huileuse qui en conserve la souplesse. Admirable mécanisme dont nous voyons une foible imitation dans ces statues mobiles & pliantes , que posent devant eux les Elèves d'Apelles & de Lyssippe , afin de pouvoir , en copiant des attitudes prises d'après nature , rendre toutes celles du corps humain.

Un tel assemblage ne peut donc être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des corps formés selon ces loix sont toujours d'une seule pièce. La force du mouvement pourra , si l'on veut , produire une branche d'arbre ; mais elle n'en fera pas ce fléau champêtre , composé de deux morceaux , dont l'un est entre les mains du laboureur , tandis que l'autre , en voltigeant , fait sortir les grains de leurs épis. Comment , à plus forte raison , une machine aussi compliquée que la nôtre , seroit-elle l'ouvrage d'une force aveugle ? Une intelligence en est l'unique cause : mais cette intelligence , est-ce celle de la mere ? Non , sans doute ; la mere ne sçait pas toujours

qu'elle a conçu : elle ignore comment cet hôte si délicat croît dans les ténèbres de son sein. Est-ce celle de l'enfant même ? il est encore plus ignorant que sa mere. C'est donc l'Intelligence suprême. Oui, Quintius, reconnoissez ici cette sagesse toute-puissante, dont la Nature entière offre l'empreinte à vos yeux : l'Auteur de l'univers est celui de notre corps. Quand l'a-t-il créé ? je vous en instruirai bien-tôt. Mais continuez d'en contempler avec moi la merveilleuse structure, afin de voir ce qu'auroit encore à faire cette cause, à laquelle vos Philosophes attribuent l'organisation du *Fœtus*, dans le sein de la mere.

Il faut envelopper chaque os d'une membrane qui le couvre entierement, y attacher des muscles formés de plusieurs faisceaux de fibres charnues, & capables de s'allonger & de se racourcir ; terminer par des tendons l'extrémité de ces muscles, les recouvrir d'enveloppes membraneuses, & par-dessus étendre un suc huileux. Une peau douce & polie revêtira le tout ; robe brillante & sans couture, destinée à donner au corps un extérieur plein de graces & de beauté. Elle aura des pores sans nombre : des filets nerveux seront semés dans son tissu, comme ces filamens qui serpentent dans celui d'une feuille d'arbre. Cette peau ne sera pas seulement un voile, une tunique, un rempart contre les injures de l'air, ou des autres agens extérieurs. Ses pores sont autant d'issues par lesquelles doivent s'exhaler les particules du sang & des autres liquides que la chaleur porte sans cesse vers les extrémités capillaires des vaisseaux

cutanés; & cette décharge insensible, mais continuelle, rendra ces fluides plus purs. Enfin des ongles destinés à la défense & à la parure des doigts, végéteront comme des plantes. Ainsi se construit une maison. D'abord on en creuse les fondemens; les murs s'élèvent ensuite, composés de plusieurs rangs de pierre assis les uns sur les autres; des poutres forment les étages; une couche de matiere blanche & fine revêt l'intérieur & les dehors: on y laisse les ouvertures nécessaires, & le bâtiment est surmonté d'un toit, dont la charpente se recouvre de tuiles. La structure de votre corps, telle que je viens de la décrire, vous remplit d'étonnement. Toutefois, quelque admirable que soit cette machine, elle est sans force, sans action, sans vie. Ce n'est encore qu'un édifice immobile, incapable de s'aggrandir & de se perfectionner. Comment pourra-t-elle croître insensiblement, se mouvoir, se conserver, se reproduire? Pour lui donner tant de propriétés différentes, l'ouvrier qui l'a construite, doit aux premiers organes en ajouter une infinité de nouveaux.

Le corps ne pourra croître sans le mélange d'une matiere étrangere; & cette matiere ne contribuera pas à son accroissement, si plusieurs digestions ne la mettent en état de pénétrer dans tous les conduits, & de s'insinuer dans toutes les fibres. Il faut donc former des parties qui reçoivent les corps dont le nôtre tirera sa nourriture, qui les atténuent, les broient, les rendent, par une coction suffisante, propres à fortifier, à développer même les membres délicats de ce corps naissant, à

réparer les pertes insensibles que l'évaporation lui fera faire. Au milieu du visage sera placée la bouche ceinte d'une double lèvre, & capable de s'ouvrir pour introduire les alimens. La langue, muscle agile & souple, saura les retourner & les mêler avec la salive. Plus bas doit être le pharynx, organe de la déglutition, terminé par une espèce de sphincter d'où descend l'œsophage. Ce canal tissu d'une membrane très-ferme, se dilatera dans une partie de sa longueur, pour former l'estomach, dans lequel tous les alimens se précipiteront, comme dans un vase commun. Brisés par le mouvement continu des fibres de ce viscère, ils y seront broyés; divisés, & changés en un liquide épais. Au-dessous de l'estomach, ce même canal se retrécira tout-à-coup & s'allongera. D'abord grêle, ensuite plus gros, il doit en serpentant former une infinité de plis & de replis, dans lesquels passeront les alimens, pour acquérir le degré de perfection, qui peut les convertir en chyle. Enfin, après tant de circonvolutions, reprenant la forme d'un tuyau droit, ce canal sera l'issue de toutes les parties grossières, dont le chyle se sera déchargé; il ne cessera de les chasser vers le bas, où un second sphincter le terminera comme dans la partie supérieure.

Considérez encore avec quelle attention cet habile artisan doit poser en travers dans la longueur de ce conduit plusieurs valvules, qui mobiles sur des attaches fixes, laissent un passage libre aux alimens, & s'opposent à leur retour. Ce travail seul annonce un grand ouvrier. Loin d'ici le hazard; ne me parlez point des loix

du mouvement. De quelque façon en effet que se meuve cette matière aveugle & sans intelligence, qui dans votre supposition forme le long canal des intestins, pourquoi se détourne-t-elle dans son cours, afin de construire ces espèces de portes, qu'elle ouvre à propos du côté par lequel les alimens se précipitent, & qu'elle empêche de s'ouvrir par l'autre ? Le hasard fut-il jamais capable d'une telle précaution ? Jetez aussi les yeux sur cette multitude de petites glandes, semées dans la longueur du même canal. De ces glandes découle sans cesse une humeur propre à rendre les alimens plus liquides, à les travailler à mesure qu'ils le parcourent. Ils s'y purifient, comme la laine s'émonde, en passant par les pointes d'un peigne de fer. Des fibres musculieuses disposées en cercle, par leur contraction vermiculaire, donnent aux intestins la force de déprimer les alimens. Que dirai-je du peu d'espace qu'occupe un si long viscère, replié sur lui-même par de nombreuses sinuosités, & de la manière dont ces différens replis sont attachés ensemble. Assez forts pour les retenir, leurs liens sont assez lâches pour le faire sans les presser, sans y former le moindre nœud. Enfin une enveloppe commune, en renfermant tous les intestins, empêche qu'aucun d'eux ne glisse ou ne s'échappe.

Cependant pour la conservation de l'animal, ce n'est pas assez du vase propre à recevoir la nourriture, & des organes capables de la digérer. Tous les alimens sont changés en chyle par la digestion : mais comment cette liqueur douce & lactée pourra-t-elle s'incorporer

avec les membres , en devenir le soutien , & prendre à la fois tant de formes si différentes ? Qu'il est difficile de convertir en la substance propre d'un animal , une matière étrangère ! Une pareille transmutation suppose encore dans notre machine de nouveaux organes travaillés avec art. Le méfentère doit se replier plusieurs fois sur lui-même. Entre ses membranes doivent ramper un grand nombre de veines , qui puissent porter le chylé dans un réservoir commun. Le chyle rendu plus liquide dans ce réservoir , doit entrer de-là dans le canal thorachique , par lequel il montera dans la veine souclaviere , chargée de le mêler avec le sang. C'est ce fluide précieux , qui porté par une circulation perpétuelle dans toutes les parties du corps , en arrosera les membres différens , & fera sans cesse couler un suc nourristier jusqu'aux extrémités les plus délicées. Mais que ne faut-il pas encore pour donner au sang les qualités qui lui sont propres , pour en rendre la fluidité continuelle ? A peine l'Auteur de notre machine en a-t-il commencé l'organisation , & cependant que de merveilles dans un ouvrage encore imparfait !

Il faudra qu'il fabrique d'abord les parties qui doivent être placées dans la région du bas-ventre ; que chacune couverte de sa tunique particuliere , occupant un lieu distinct , tienne en même-tems par des liens réciproques à la partie voisine ; qu'il pose d'un côté la rate , que de l'autre il suspende au-dessus de l'estomach le foie , dans une scissure duquel il attachera la vésicule du fiel ; que le pancréas se trouve en travers dans le milieu.

En

En effet , le sang formé de l'assemblage d'une infinité de corps hétérogènes , doit se décharger d'un grand nombre de parties qui rendroient sa masse excessive , ou sa qualité vicieuse , comme la bile & les particules de la lymphe trop chargées de sels. Ces liqueurs portées après leur filtration dans le premier intestin , pourront contribuer à la perfection du chyle , de cette pâte liquide , composée du mélange d'alimens de toute espèce. Pour nettoyer les grains qu'il a recueillis , le Laboureur se sert de cribles différemment percés , qui perméables aux grains d'une certaine grosseur , arrêtent tous les autres. En se filtrant au travers du sable l'eau s'y décharge de tout ce qui la rendoit trouble : elle en sort plus claire & plus limpide. Ainsi le sang , obligé de passer par des glandes qui sont autant de cribles , & de traverser différentes sinuosités qu'il rencontre sur sa route , dépose dans l'une des parties trop salines , se dépouille dans les autres des corpuscules qui sont trop acides ou trop amers. Avec quelle attention cet artisan incomparable ne formera-t-il pas le tissu de tant d'organes si nécessaires ? Quelle diversité ne mettra-t-il point entre tant de replis destinés à des usages si différens ? Il attachera de part & d'autre aux régions lombaires les reins destinés à séparer l'urine de la masse du sang , & à la faire couler par deux canaux dans la vessie. La vessie sera capable de s'enfler en se remplissant , & de s'affaïsser à mesure que cette liqueur en sortira. Un troisième sphincter placé vers l'extrémité du col de ce viscère mettra l'animal en état d'y retenir , ou d'en chasser le liquide.

Le sang ne peut réparer ses pertes sans le secours continuel d'une substance toujours étrangère , & sans cesse renouvelée. Mais si les alimens qu'il tire de la terre & de l'eau le rendent propre à nourrir le corps , ils ne lui fournissent pas ces esprits subtils , seuls capables d'animer les membres & de leur donner de la vigueur. Il ne peut les puiser que dans l'air ; & c'est de-là que dépend la perfection de notre machine. Que doit donc faire encore l'ouvrier qui la construit ? Séparer d'abord la poitrine du bas-ventre par le diaphragme ; placer ensuite dans la poitrine deux soufflets formés de membranes repliées plusieurs fois sur elles-mêmes & pleines d'une infinité de cellules , qui puissent en se dilatant se remplir d'air , & le chasser en se contractant. Leur effet sera comparable à celui de ces instrumens énormes , qui versent dans les forges des torrens d'air. Les poulmons communiqueront au gosier par la trachée-artère , dont l'intérieur sera tapissé d'une membrane propre à former des sons. Ce canal est en quelque sorte une flûte naturelle : à sa partie supérieure se trouvent attachés de petits filets membraneux capables de se tendre , de tressaillir , & par-là de rendre tous les tons possibles. La trachée-artère & l'ésophage aboutissent à la voûte du palais : une simple cloison les y sépare. Il seroit donc à craindre que les alimens ne tombassent dans le canal de la respiration , si l'ouverture n'en étoit exactement fermée par un petit cartilage , qui placé sur le bord antérieur , s'abaisse pour en défendre l'entrée.

Entre les deux lobes du poulmon doit être attaché

Le cœur , la plus noble de toutes les parties du corps. Environné d'une membrane fort déliée, qu'humecte sans cesse une espèce de lymphe , cet organe est le centre & comme le palais du sang. Distributeur de ce fluide précieux , il est suspendu au milieu de la machine , comme le soleil l'est au milieu de notre tourbillon , pour en éclairer la vaste circonférence. Il faut que le cœur soit d'un tissu ferme , que ses fibres aient une grande force ; beaucoup de ressort un mouvement considérable , surtout à sa pointe , qu'il se contracte & se dilate par des intervalles courts & réglés ; enfin que le sang s'y rende de toutes parts , & puisse en sortir avec impétuosité. C'est par cette circulation que subsiste l'animal : en elle consiste tout le secret de la vie. Deux ventricules creusés dans le tissu du cœur produiront ce merveilleux effet. Le ventricule droit recevra le sang que la veine cave doit y reporter de toutes les parties du corps ; & par une vibration rapide le fera passer au travers des poulmons , pour se charger de toutes les particules vivifiantes qui s'y seront séparées de la masse de l'air. Au sortir des poulmons , le sang rentrera dans le ventricule gauche , d'où chassé avec une force égale , il sera distribué par l'aorte à tous les membres. Quel art , quelle science admirable dans un tel mouvement ! Machines en même-temps hydrauliques & pneumatiques ; nos corps ne vivent que par ce mécanisme. L'enfant , dès qu'il vient de naître , a besoin du secours de la respiration ; jusqu'alors inutile. En effet , tant qu'il a vécu renfermé dans l'obs-
cure prison du sein maternel , & qu'il a tiré sa subsistance

du sang de sa mere, il n'étoit pas nécessaire que ses poulmons communiquassent avec le cœur. Le souffle de l'air ne pouvoit pas les enfler : privés de mouvement, ils étoient flasques & comprimés. Le sang couloit donc alors par des canaux détournés, & se rendoit dans l'aorte, sans avoir passé par les poulmons. Mais l'enfant a-t-il vû le jour ; commence-t-il à se nourrir d'air : le sang aussi-tôt porté vers les poulmons par un nouveau conduit, oublie naturellement la route qu'il avoit suivie jusqu'alors.

Mais comment les globules rouges, dont sa masse est composée, pourront-ils s'insinuer dans toutes les parties du corps, si l'ouvrier qui le fabrique ne fait plusieurs canaux, qui soient comme les branches d'un grand fleuve, & qui subdivisés eux-mêmes en une infinité d'autres, distribuent de toutes parts ce fluide renouvelé par le chyle qui s'y mêle fréquemment ? En portant à tous les membres les sucres qui les nourrissent, le sang ne doit pas y séjourner lui-même. Il doit en charier sans cesse de nouveaux, & par la continuité de son cours rendre au corps ce que lui dérobe une évaporation insensible, en conserver la chaleur & le mouvement. Mais le pourra-t-il, si des extrémités du corps, il n'est par une circulation perpétuelle reporté vers le cœur ; & si chaque fois qu'il y repasse, il n'éprouve une pression qui le force de rentrer dans les poulmons, afin d'y puiser un nombre d'esprits capable de remplacer ceux qu'il a perdus sur la route ?

Pour établir cette circulation qui peut seule, en le

renouvellant , donner de la vigueur aux membres , l'Auteur de la machine placera dans le cœur même l'orifice & l'embouchure de tous les canaux distribués aux différentes parties du corps. Il fera partir la principale artère du ventricule gauche , aboutir au ventricule droit la principale veine. Le sang sortira par l'une , subtilisé , roulant une foule de particules aériennes : il rentrera par l'autre , dépouillé de toutes ses richesses. La tige d'un arbrisseau se partage en plusieurs branches , dont chacune produit de moindres rameaux , divisés eux-mêmes en rameaux plus petits : sa racine pousse autour d'elle dans le même ordre des fibres sans nombre , pour puiser dans une plus grande étendue de terrain des suc plus abondants. Telle est la division des canaux où coule le sang De toutes parts ils s'étendent ; ils poussent une infinité de tuyaux qui parcourent en serpentant tous les membres du corps humain. Il n'est point de partie si petite , à laquelle ne réponde un vaisseau capillaire. On trouve de ces vaisseaux dans les membranes les plus déliées , dans la tunique des moindres alvéoles , dans les os mêmes , dont ils percent le tissu , dont ils pénètrent la moëlle : tant est grande leur multitude & leur finesse. Par tout ils se glissent , par tout on voit une artère rampante sous une veine. Les artères frémissent ébranlées par le mouvement du cœur , & battent en se dilatant , chaque fois qu'il se contracte. Aussi leur tissu est-il beaucoup plus fort que celui des veines , parce qu'elles ont à soutenir la violence du fluide qui les parcourt avec rapidité. Mais pour les veines qui le

rapportent plus tranquille au cœur , elles n'ont point de mouvement sensible.

Jetiez aussi les yeux sur les valvules posées à différentes distances dans l'intérieur des veines , comme ces nœuds , qu'on observe le long du tuyau d'un épïc. Elles s'ouvrent du côté par lequel le sang avance vers le cœur , & se ferment pour empêcher son retour. Mais comment ce fluide précieux , détourné de son cours par tant de canaux , pourra-t-il se rassembler tout entier dans le cœur ? Si quelque part il s'extravase , il perd son mouvement ; il séjourne & bien-tôt altéré par le repos , c'est une humeur infecte qui donne la mort , au lieu d'entretenir la vie. Pour prévenir ce funeste accident , l'habile ouvrier saura disposer l'embouchure des vaisseaux qui portent & qui rapportent le sang , de manière que leurs extrémités s'unissent. La même force , qui par les artères le pousse vers toutes les parties du corps , suffit pour le ramener au cœur par les veines. Par conséquent si les artères se joignent aux veines , il ne pourra sortir des unes sans entrer dans les autres. Et comme les petites veines qui le reçoivent , se rendent ensemble dans de plus grandes , il coulera naturellement des premières dans les secondes , qui le porteront à leur tour dans les veines principales auxquelles elles aboutissent. Ainsi le fleuve fameux , dont les eaux se perdent dans le Golfe de Venise , est grossi dans son cours par une multitude de rivières que versent les Alpes & l'Apenin : ces rivières sont produites par des ruisseaux , formés eux-mêmes de sources plus petites. Tant de canaux

LIVRE SEPTIÈME. 167

font la richesse du pays qu'ils arrosent ; ces fertiles plaines offrent à la fois d'abondantes moissons , des vergers , de riantes prairies , des pâturages peuplés de troupeaux.

Mais de toutes les fonctions du sang la plus noble est d'arroser la tête. C'est là que résident les principaux ressorts dont la vie dépend : dans la tête est enfermé le cerveau : elle contient tous les organes des sens , ou du moins les organes les plus distingués. C'est en effet de la substance de la moëlle allongée , revêtue des deux membranes qui enveloppent le cerveau , que sont formés les nerfs ; ces filets merveilleux qui donnent aux membres la force & la vie ; qui mettent l'ame en état de mouvoir le corps , d'exprimer ses pensées par la parole , de connoître la figure , la couleur , le goût , & les autres qualités des objets extérieurs. Quelle science , quelle sagesse n'éclate pas dans la structure , dans l'arrangement de ces nerfs ! Par eux les esprits animaux , ces corpuscules aussi rapides que l'éther , que la lumière même , peuvent en un clin d'œil changer de direction , voler d'une extrémité à l'autre , & par là donner à nos membres cette souplesse qui les plie en un instant , ou les roidit à notre gré ; peuvent enfin s'arrêter toutes les fois que le sommeil délasse nos corps , & fait par une alternative nécessaire succéder le repos au travail. De combien de filets ne sont pas composés ces nerfs ! avec quel art sont-ils distribués les uns seuls , les autres deux à deux dans tout le corps ! que de force & de délicatesse dans leur tissu ! quel feu , quelle vertu dans les esprits qui les parcourent !

L iij

IV. CONCEVEZ-VOUS à présent , Quintius , combien est magnifique la structure de notre corps ? La beauté de cette machine vous semble au-dessus de tous les termes : mais son organisation n'est pas la seule que vous deviez admirer. Contemplez d'un regard cette multitude d'animaux qui vous environnent. Dignes objets de vos études , les plus petits d'entr'eux vous offrent des merveilles sans nombre. L'œuf de ce ver à soie qui doit changer de forme trois fois en un an , renferme plus d'art & de travail que les murs & les jardins de Babylone , que le Temple d'Ephèse & le Tombeau de Mausole , que les monstrueuses Pyramides. Quelle que fût la difficulté de ces ouvrages , les hommes par d'opiniâtres efforts , par des soins assidus , par d'énormes dépenses , ont pu parvenir à la vaincre. Mais toute la science du Lycée , toute la force du plus puissant des peuples , tout le pouvoir du plus absolu des Rois , échoueroit dans la formation de cet œuf , en apparence si méprisable.

Il faut que cet œuf ait renfermé dans l'origine , non seulement le ver à soie qui doit en sortir , mais le germe distinct des trois formes différentes , dont il se revêtira dans des tems marqués par une loi immuable. D'abord reptile , puis chrysalide , il doit devenir enfin papillon , & mourir en laissant une nombreuse postérité , sujette aux mêmes métamorphoses. C'est de cette manière en effet que l'espèce des Vers à soie détruite avant le mois de Novembre renaît avec le Printems : tel est l'ordre dans lequel se reproduit , telles sont les révolutions qu'éprouve , cette nouvelle génération. A peine le

vermisseau a-t-il passé deux mois , qu'il commence à s'ennuyer de son état. Ces feuilles tendres , dont il se nourrissoit , le dégoutent. On le voit tirer de son estomach une liqueur qui se sèche à mesure qu'elle s'étend , la filer , l'attacher à une branche , & s'en faire un tombeau. Dans le milieu , il construit une cellule ovale dont le tissu , malgré sa délicatesse , a beaucoup de force , & qu'enveloppent différentes couches de duvet. Immobile au centre de cette solitude , il s'y plonge dans un engourdissement léthargique : on ne sçait si le repos dont il paroît jouir est un sommeil ou la mort. Alors il se défait de sa peau blanchâtre , pour en prendre une qui tire sur le noir. On n'apperçoit plus ni sa tête , ni ses pattes , ni le moindre trait qui rappelle sa première figure. Tous ses membres repliés à la fois rentrent dans son corps , qui prend la forme d'une olive. Il devient un nouvel être. Enfin lorsque les feux de la canicule ont fait place à la douce chaleur de l'Automne , il se ranime : sa peau se colore & rassemble les nuances des plus belles fleurs. De petites cornes arment son front : des ailes se déploient sur ses côtés : le bas de son corps s'étend & s'allonge. Il perce sa coque , y laisse les débris de son ancienne forme , & détruisant cette cellule qu'il s'étoit construite avec tant d'art , il prend l'essor & voltige dans les airs. Mais bien-tôt sous cette forme nouvelle , il ressent les blessures de l'amour. Prêt à finir ses jours , il songe à perpétuer son espèce , & devenu la tige d'une postérité nombreuse , il laisse ses œufs attachés sur des mûriers. Ayant alors rempli sa destinée , las de tant de

vicissitudes, & désormais inutile à l'univers, il expire enfin pour ne plus revivre, & paye à la mort son dernier tribut.

La vie d'une Mouche, ordinairement plus longue, est sujette à de semblables métamorphoses. Sous des formes différentes, elle voit deux fois le jour. Ainsi change d'état, ce volage insecte, dont le corps brillant des plus vives couleurs est, pour ainsi dire, une fleur aillée. Ainsi se transforme cet autre Papillon, qui crédule amant de la lumière, cherche la mort au sein d'une flamme, dont l'éclat a pour lui des attraits. Avant que de présenter aux Zéphirs des ailes légères, ces insectes ont tous été vermineux, & chacun d'eux dans le passage d'un état à l'autre, offre à des yeux attentifs un spectacle digne d'admiration. Enseveli dans une retraite inaccessible au jour, il n'est plus Ver, & n'est pas encore volatile; il est mort, sans cesser de vivre. Nous voyons la Grenouille habiter une forêt de roseaux, marcher sur terre par sauts & par bonds, ramper avec lenteur, s'agiter en nageant, comme feroit un animal terrestre; nous l'entendons pendant les nuits d'Esté troubler par ses cris le silence des marais. Croirions-nous qu'elle est née parmi les poissons, qu'elle a passé son enfance au sein des ondes? C'étoit un Têtard. Il avoit des nageoires fort minces, un corps oblong, arrondi, noirâtre. Une queue longue & transparente formoit un aviron, qu'il dirigeoit à son gré sur les eaux. Ces métamorphoses qui nous étonnent, ne sont ni des effets du hazard, ni des singularités qui n'arrivent que rarement. Une règle immuable

renouvelle sans cesse ces jeux de la Nature dans toutes les contrées de l'univers.

Elle n'est pas moins constante à l'égard des autres espèces d'animaux. Examinez - en la forme , le caractère , les mœurs ; considérez la manière dont ils élèvent leurs petits : sur aucun de ces points vous ne verrez cette loi se démentir. Fixés au séjour des bois & des montagnes , les Ours , les Lions , les Tigres sont toujours carnaciers ; point de Crocodile qui ne le soit , & qui n'ait sa retraite dans les eaux. L'Epervier est l'irréconciliable ennemi de la Colombe ; le Loup dresse toujours des embûches aux timides Brebis ; le Taureau ne cherche qu'un fertile paturage. Tous les ans , le Rossignol quitte nos climats aux approches de l'hiver , & tous les ans nous devons à ses amours les mélodieux accords dont il charme nos oreilles. Exilée comme lui pendant six mois des contrées qui l'ont vû naître , l'Hyronnelle est ramenée , comme lui , par la chaleur. Nommerai-je ici tant d'autres animaux répandus sur la face de la terre & dans les abymes de la mer ? Peuple innombrable , à qui la vieillesse du monde n'a fait éprouver aucune révolution , comme elle n'a pû changer ni la feuille d'un laurier , ni la tige d'un roseau , ni l'odeur d'une violette. Si quelquefois des animaux ou des plantes dégénèrent par le vice de l'air ou du terrain ; si nous voyons des alimens plus convenables , une meilleure culture en rectifier quelques autres , n'en concluons pas que l'essence de leur germe soit altérée. Qu'on abandonne ces espèces à elles-mêmes ; bien-tôt

elles retourneront à leur premier état. La Nature triomphe toujours des efforts de l'art.

V. QUELLE peut être la cause d'une si constante uniformité ? En vain la chercherons-nous, si nous ne remontons à des principes primitifs, dont soient formés les individus de chaque espèce, & qui puissent, invariables par essence, en produire toujours de pareils. Mais quels sont ces principes ? Des atomes réunis par le hasard ? Non, Quintius. Les atomes composent indifféremment toutes sortes de corps. Aveugles & confus, ils n'ont point de loix ; ils ne gardent aucun ordre dans leurs combinaisons. Ne recourons pas à des sources étrangères. C'est dans le germe même de chaque rejeton que ces principes résidoient. La tige qui le produisit en étoit dépositaire, & les devoit elle-même au germe qui l'a formée. Les animaux se perpétuent de la même manière. Les principes qui les produisent ont passé des pères aux enfans ; & ceux-ci les ont transmis à leur postérité qui les conserve inaltérables. Je dis inaltérables, puisque les enfans sont en tout les images fidèles & les imitateurs des pères. Mais un être qui doit sa naissance à un autre, ne peut pas, créateur de nouveaux principes, devenir la tige d'une espèce particulière. Tels qu'il les a reçus, il est obligé, même sans les connaître, de les communiquer à ses descendans. C'est donc au chef primitif de la race entière que nous devons remonter. De lui dérivent tous ceux qui la composent ; ils ont tous été formés en lui dès l'origine. Mais

ce chef lui-même, à qui doit-il ces principes si féconds ? Seroit-il l'auteur de son espèce ? Vous ne le croyez pas, sans doute : vos maîtres soutiennent le contraire aussi bien que moi. Direz-vous que le hasard a formé les germes de tant d'êtres divers ? Mais le hasard est quelque chose, ou n'est rien : si vous en faites un être réel ; par ce mot vous désignez les atomes : s'il n'est rien à vos yeux, vous attribuez donc au néant la création de l'univers.

Je sçais que l'état des choses, tel que nous le voyons, ne sort pas de l'ordre des combinaisons possibles ; mais en conclure que c'est l'ouvrage du hasard, ce seroit avancer une absurdité. Que penseriez-vous d'un homme qui vous soutiendrait de sang froid que les seules loix du mouvement ont, à l'insçu d'Homère, produit la fameuse Iliade ; ou que le Poëme de Lucrèce est un assemblage fortuit de vers, formés chacun par un arrangement fortuit des caractères de l'alphabet ? Cependant quoique ces célèbres ouvrages annoncent une plume sçavante, un génie sublime, il n'est pas métaphysiquement impossible qu'ils aient été le résultat de l'une de ces liaisons sans nombre, dont les lettres sont susceptibles. Appliquons ce raisonnement à notre corps. La situation de ses membres divers n'a rien que de naturel : la place occupée par chacun d'eux est une de celles que le hasard auroit absolument pû leur donner. Toutefois la raison ne nous permet pas de croire qu'ils soient ainsi disposés, sans avoir été destinés par une intention spéciale à l'espèce de fonction qu'ils remplissent si parfaitement. Dans

l'origine des êtres inanimés , dans celle des végétaux ; elle découvre des traits éclatans d'une Intelligence.

Si les hommes ne peuvent pas , sans un but quelconque , se servir de leurs membres , à plus forte raison ces membres ne leur ont-ils pas été donnés sans dessein. L'ouvrier qui les a fabriqués en a le premier connu l'usage. Il faut plus d'adresse pour faire une charue , que pour la conduire ; pour créer des semences dont chacune en renferme une infinité d'autres , que pour les répandre dans les sillons. Il est plus difficile de former une langue assez souple pour se plier en tout sens , que de la plier ; d'ajuster des doigts aux mains , des bras aux épaules , que de saisir des corps avec la main. Les germes portent donc l'empreinte d'un travail admirable ; c'est l'ouvrage d'une Intelligence toute-puissante. Dans l'intérieur de corpuscules imperceptibles , elle a su renfermer d'inépuisables trésors.

C'est donc une folie de prétendre tirer des entrailles de la terre les animaux qui peuplent sa surface , former les oiseaux de particules d'air condensées ; faire éclore les poissons du sein des ondes. Pour la propagation des différentes espèces , il suffit d'un seul couple. Non que les deux branches , qui composent cette tige de chaque espèce , soient éternelles : il faudroit être insensé , pour le croire. Elles existeroient encore , si elles avoient existé de tout tems : ce qui n'a point commencé , ne peut finir. Le sort du chef d'une race est le même que celui de ses descendans. Nous mourons ; ainsi le premier de nos ancêtres a dû mourir : il est né , puisque nous naissons.

LIVRE SEPTIÈME. 175

Le seul Être éternel, c'est le créateur, quel qu'il soit, de ce premier de nos aïeux. Et ne vous formez pas une fausse idée d'un Être éternel. L'éternité n'est pas plus formée de momens successifs qui se détruisent, que l'immensité ne l'est d'étendues bornées qui se touchent. Tout ce que nous concevons sans limites & sans mesure ne peut être l'assemblage de parties enchaînées les unes aux autres.

Mais puisque le hazard a scû par le seul mélange de corpuscules homogènes, donner, selon vous, naissance à tous les êtres, pourquoi jusqu'alors actif, jusqu'alors fécond, s'est-il tout à coup plongé dans une inaction profonde? Pourquoi forcé de suivre éternellement la route qu'une aveugle impétuosité lui fit prendre d'abord, n'enfante-t-il plus à nos yeux rien de nouveau? Le hazard doit être le pere de la nouveauté. Se fait-il violence à lui-même? Est-il captivé par un frein étranger? Quel obstacle l'empêche de produire de nouvelles espèces? Les germes ne lui manquent point; il n'a pas perdu sa force; il peut s'exercer sur une multitude de combinaisons aussi diversifiées que nombreuses. Répondez, Quintius; quelle main a coupé les ailes à cette capricieuse Divinité? Le hazard n'est, à parler exactement, qu'un nom impropre, donné dans le langage commun à toute cause extraordinaire, & qui se propose en agissant une fin que nous ignorons. Mais quand ce terme devrait se prendre dans le sens du vulgaire, pourroit-on regarder le monde, comme l'ouvrage du hazard? Les effets que nous attribuons à ce chimérique principe,

n'arrivent que rarement , ne sont point uniformes, n'ont entr'eux aucune liaison. Tous les êtres au contraire , qui s'offrent à nos regards , nous les voyons assujétis à des loix invariables , marcher d'un pas égal , & former une chaîne continuée sans interruption d'âge en âge. Ajoutez enfin que nous avons reconnu en eux l'empreinte de l'art & de l'intelligence.

Veut-on représenter la tête d'un Prince sur des Médailles , le Graveur commence par fabriquer un coin d'acier , auquel il applique toutes les pièces qui doivent recevoir cette image. Au sortir du balancier , il n'en est pas une seule qui ne l'ait reçue parfaitement. Les mêmes traits se répètent sans altération sur chacune ; & la première empreinte gravée sur un modèle commun , se multiplie dans des copies sans nombre , & subsiste indéfectible. Telle est l'uniformité qui règne dans cette foule d'objets dont nous sommes environnés. Un hazard imaginaire , une aveugle combinaison n'est donc pas la source des principes qui constituent le germe & la nature de chaque corps , sur-tout des corps animés , ou de ceux qui végètent. La cause qui les a produits , quelque nom que vous lui donniez , doit nécessairement être prévoyante , unique & commune à tous , toute-puissante , éternelle.

Je dis prévoyante. Pour créer des êtres capables de se reproduire sans altération ; des êtres qui pussent , en s'éloignant de leur tige , ne s'en détacher jamais , & former d'âge en âge une chaîne indissoluble , il faut qu'elle en ait d'abord conçu l'idée , que d'un coup d'œil elle ait contemplé

contemplé toute la longueur d'un fil , qui devoit s'étendre dans la suite des siècles. Sans cette prévision, elle n'auroit pas pû les assujétir à des loix immuables , & sans de telles loix toutes les espèces eussent été bien-tôt défigurées , les germes confondus & détruits par toutes sortes de mélanges : l'univers ne seroit plus qu'un cahos.

Cette cause doit être unique & commune à tous , puisque malgré la différence des espèces , tout se fait dans toutes sur un même plan. Nous voyons les arbres , les plantes , les animaux naître tous d'un germe qui leur est propre , se former par des accroissemens semblables , mourir ensuite en laissant une postérité qui ne change jamais ; tous enfin parcourir une carrière commune. Quelques sujets que traite un Peintre , il n'est pas difficile de reconnoître sa manière. Elle est la même dans la peinture d'un combat & d'un assaut , que dans celle d'une fête de Bacchantes. Qu'il nous transporte dans les délicieuses campagnes de Thessalie , sur les rives du Pénée , ou qu'il présente à nos regards un vaisseau brisé par les rochers , un rivage semé d'écueils , & battu par les vagues ; ces deux tableaux si différens porteront l'empreinte du même auteur. L'ordonnance , le dessein , le ton des couleurs , la façon de les distribuer & de les marier ensemble , de placer les ombres & les jours , tout en un mot offre un certain caractère particulier à chaque Maître , & qui le découvre à des yeux habiles. Ainsi le grand spectacle de la Nature , uniforme , malgré la variété des objets , annonce visiblement l'unité du Créateur.

La Toute-puissance est encore un attribut de cette cause. Souple entre les mains du Potier , l'argile prend la forme d'un vase ou d'une statuë : il faut de même que toute la matière soumise au Maître de l'univers , ait pu se modifier à son gré. De cette masse informe ; il a fabriqué notre globe & tout ce qui le peuple , le Soleil , la Lune , & ces astres sans nombre qui brillent dans le Ciel. Par sa volonté suprême il les a tirés du néant ; il les empêche d'y retomber.

Enfin l'Auteur de la Nature est éternel. Dans quelle source auroit puisé l'être , le pere de tous les êtres , celui dont la puissance les conserve ou les renouvelle sans cesse ? En effet , la durée de tant de corps n'est pas la même ; elle dépend de leur composition. Les uns plus grossiers , plus forts , ont un tissu plus solide. Aussi durables que l'univers , ils en sont comme les fondemens. Le travail des autres est supérieur. Ils sont polis avec soin , organisés avec un art merveilleux ; mais hélas ! ils ne doivent subsister qu'un petit nombre d'années. N'en soyons pas surpris. A proportion de la délicatesse d'un corps , les parties dont il est l'assemblage sont mobiles , & capables d'être altérées par l'impression des causes étrangères. Par conséquent , plus un corps est parfait , moins il doit résister aux atteintes des corps environnans. Tant on achette cher un rang distingué dans l'univers ! Tant il en coûte pour goûter le plaisir de vivre ! Ainsi le Créateur , en accordant aux êtres vivans , comme à la plupart de ceux qui végètent , une durée si courte , devoit dans leur création même pourvoir à

leur renouvellement , afin que la succession rapide d'êtres mortels, pût former un tout immortel. Dieu l'a fait , lorsque dans un seul germe , il a renfermé tous ceux d'un même genre.

* VI. AINSI le premier être de chaque espèce en contenoit dans l'origine tous les individus : l'espèce humaine a résidé toute entière dans le premier homme. Mais je veux porter vos vûes beaucoup plus loin : un spectacle plus merveilleux mille fois va se dévoiler. Apprenez que la main du Créateur n'avoit pas seulement réuni dans le pere commun des hommes ceux qui ont vécu , ou qui vivront dans la suite. Elle en a joint d'autres en plus grand nombre , qui ne doivent jamais parvenir à la lumière , quoiqu'ayant tout ce qu'il faut pour vivre. Tous les hommes en effet , à qui pouvoient donner le jour ceux qui l'ont reçu , tous ceux qu'eussent produits ces hommes , si le Ciel les eût fait naître , tous ont été dans l'origine créés à la fois : un seul instant les a tous organisés : dès-lors ils végoient ; il ne leur manquoit qu'une ame. Je ne vous laisserai pas ignorer une découverte importante. C'est que ce dépôt précieux réside dans les mâles , & que les germes de leur postérité ont eu un commencement de vie, avant leur union avec les femelles. Vous en serez convaincu , si vous renouvellez sur les animaux l'expérience célèbre , faite avec succès par d'attentifs Observateurs , & décrite dans leurs Ouvrages. J'en supprime ici le détail que le microscope offrira pleinement à vos regards.

Ce merveilleux instrument, perfectionné par Leuwenhoek, dissipe l'obscurité de la nature. Ce n'est qu'une lentille de verre, enfermée entre deux lames de métal, dont l'ouverture répond à sa grosseur. Présentez à cette lentille le plus petit objet, il croît aussi-tôt, & les parties les plus cachées de son tissu se dévoilent. Jamais secours si puissant n'a secondé nos foibles organes. Le microscope est la clef d'un nouveau monde : en développant l'intérieur des mixtes, il nous présente la matière sous une face nouvelle, & l'expose sans voile à notre admiration : sans lui nous sommes presque aveugles ; il est l'œil de notre œil. Bornés auparavant à la surface des objets que nous effleurions à peine, nous avons à présent le droit de pénétrer dans le fond même des êtres. Le sanctuaire de la Nature n'est plus inaccessible ; ce palais, dont nous n'apercevions que les dehors, est ouvert. Nos yeux y contemplent les sources intarissables de la reproduction, qui conserve tant d'espèces mortelles. Spectacle vraiment digne de fixer les regards d'un sage : il leur offre des traces d'une sagesse toute-puissante. La Matière y devient le miroir de l'Intelligence.

La singularité des merveilles que le microscope vous fait appercevoir, ne doit pas être pour vous une raison de les révoquer en doute. Songez qu'une crainte aveugle de l'erreur y précipite ; & ne le regardez pas comme un instrument trompeur dont les prestiges vous fassent illusion. Les objets sont tels qu'il vous les montre. Nous lui devons plusieurs découvertes ; mais combien n'en

reste-t-il pas qui se refuseront toujours à notre curiosité ? Quand on donneroit à la lentille dix fois plus de force ; quand de nouvelles méthodes la rendroient aussi supérieure à elle-même, qu'elle est au-dessus de l'œil des mortels ; toujours insuffisante, toujours inférieure à ce fonds inépuisable d'objets, elle ne pourroit les atteindre tous. Ils échapperoient en foule à sa puissance : c'est beaucoup qu'elle en puisse découvrir une partie.

Le spectacle que vous donnera l'expérience dont je vous parle, est donc un spectacle réel. Toutes les plantes, tous les animaux peuvent également vous l'offrir. De quelle admiration une telle uniformité dans des espèces si nombreuses & si variées ne doit-elle pas frapper votre esprit ? Elle prouve que tant d'espèces sont l'ouvrage d'un Auteur commun, dont la Providence s'étend sur toutes. Si vous avez peine à concevoir l'organisation de corps si petits, c'est que vous n'êtes pas attentif aux exemples de semblables merveilles qui vous environnent. Voyez quelle est la petitesse de la Fourmi, du Ciron, de cette populace nombreuse qui ronge les germes des fleurs, de celle qui blanchit la peau violette des prunes, de celle enfin qui couvre les corps prêts à tomber en poussière. Ajoutez encore cette espèce de Serpens que nous trouvons dans le vinaigre. Imaginez-vous rien de plus petit que ces imperceptibles animaux ? Cependant on ne peut refuser de reconnoître en eux des parties infiniment plus petites ; & c'est le nombre, l'ordre, l'usage de ces parties qui les rend ce qu'ils sont, qui en fait de véritables animaux. Ils ont des pattes,

un cerveau , une poitrine , un estomach , un cœur , dans lequel passe & repasse sans cesse un fluide vital , & chacun de ces organes est lui-même un assemblage de particules. Ils ont des fibres , des glandes , des veines , des esprits animaux qui leur donnent le mouvement. Que dis-je ? ils renferment des petits ; ces petits ont des organes , & leurs membres proportionnés à la grosseur du tout , sont en aussi grand nombre que ceux d'une Baleine , que ceux d'un Eléphant. Les différentes parties réellement séparées gardent entr'elles un ordre qui les distingue. Quoique chaque germe en contienne une infinité d'autres , subdivisés eux-mêmes en germes plus petits , qui diminuent dans une juste proportion , cette multitude dont il est l'assemblage n'ajoute rien à sa grosseur. Combien de cercles concentriques , un cercle ne peut-il pas renfermer , sans devenir plus grand ? La pesanteur d'une once n'augmente pas , parce qu'elle contient des poids plus légers , & plus légers à l'infini. Ne soyez donc point arrêté par la petitesse des objets que je vous présente : songez quelle est la fécondité de la matière.

Enfin un moyen fort simple de vérifier l'expérience que je vous propose , c'est de la réitérer sur des animaux qui naissent contre l'ordre naturel , comme le Mulet , le Léopard , & plusieurs autres de différentes espèces. Ces animaux sont stériles : quelle en est la raison ? L'Antiquité , peu instruite , croyoit l'expliquer en donnant aux productions de ce genre le nom de monstres , & en prononçant que les monstres ne pouvoient engendrer.

C'étoit substituer, selon la méthode, des noms à des causes : mais nous devons l'excuser. L'ingénieuse imagination des Philosophes n'étoit point encore éclairée dans les ténèbres de la Physique par le flambeau qui depuis a guidé nos pas : ils ne formoient presque alors que des conjectures incertaines. L'aurore a dissipé cette nuit profonde, & la cause de la stérilité de ces animaux, ainsi que beaucoup d'autres mystères, est aujourd'hui connue. Le microscope la dévoile par la différence essentielle & frappante qu'il fait voir entre les objets que nous offre cette seconde expérience, & ceux que présente la première. En nous montrant pourquoi des animaux, dont l'Être suprême n'a pas créé l'espèce, sont incapables de se reproduire, il nous convainc de plus en plus, qu'il n'est point de hazard qui puisse subitement faire éclore des êtres qui n'aient pas été formés dès la naissance du monde. En effet, quelle cause rivale de la Toute-puissance pourroit donner la vie à ce qui ne l'a pas reçue de l'Auteur de la Nature, & partager avec le Souverain de l'univers la gloire de la création ?

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'objection que semble fournir contre ce principe évident la naissance même de ces animaux dont nous parlons. Quoiqu'ils ne paroissent pas en effet avoir été créés dès l'origine du monde, ils l'étoient cependant, non pas, à la vérité, tels qu'ils se montrent à nos yeux, mais semblables à leur pere. C'est à l'alliance que ce pere a contractée dans une espèce différente, qu'ils doivent la forme étrangère sous laquelle nous les voyons. Pour peu qu'on réfléchisse

fur de tels mélanges , il n'est pas difficile de concevoir combien est grande l'altération qu'ils produisent , & quelles en doivent être les suites. Elles influent non-seulement sur la forme primitive de ces animaux , dont ils ne conservent plus que quelques traits , mais encore sur leur fécondité. La substance qu'ils puisent dans le sein d'une mere que la Nature ne leur avoit pas destinée , n'étant nullement propre aux petits qu'ils renferment , ce peuple nombreux se détruit , & l'art seul peut dans la suite renouveler leur espèce , comme l'art seul a pû la produire. Ils naissent sans espoir de postérité , ainsi que naissent dans nos contrées ces plantes que l'Asie , l'Afrique & le nouveau Monde nous envoient renfermées dans leurs graines. Elles croissent d'abord , s'élèvent , fleurissent même aisément ; mais leur fleur est stérile , parce qu'elles trouvent dans la différence du climat , ou dans celle du terrain des obstacles insurmontables à leurs efforts.

La terre en effet , cette mere commune de tous les végétaux , ne contribue à leur accroissement que par les sucs nourriciers qu'elle fournit aux graines qu'on lui confie. C'est aux plantes elles-mêmes à verser dans son sein ces graines qui doivent en perpétuer l'espèce , & dont chacune d'elles renferme toujours une multitude nombreuse. On retrouve chez les animaux la même distribution , comme le prouvent en particulier les œufs de Poule. Nous y remarquons un corps jaunâtre placé dans le centre. Enveloppé d'une membrane déliée , il nage dans une substance blanche & molle , au milieu

de laquelle il est suspendu de part & d'autre par des ligamens. Ces ligamens , que le vulgaire prend pour le germe , sont attachés à la membrane qui tapisse immédiatement la coque. C'est de ce jaune que se nourrit le petit qui doit éclore, lorsque l'union du Coq avec la Poule l'aura rendu féconde. Cet aliment qui le fera croître , étoit avant cette alliance renfermé dans l'œuf de la mere : mais sans cette alliance l'œuf eût été stérile. En vain l'eût-elle couvé sans cesse ; jamais il n'auroit rien produit de vivant. Vous ne pouvez donc trop admirer la Sagesse divine dans ce partage qu'elle a fait entre les deux sexes. Elle a renfermé dans l'un ce qui doit renouveler chaque espèce , pendant que l'autre possède seul ce qui peut nourrir les petits , & leur donner l'accroissement nécessaire.

Aussi voyons-nous en eux un desir égal de s'unir pour la propagation de leur espèce : desir naturel , qui met à mes yeux dans le plus beau jour la Providence toute-puissante de l'Etre suprême. En l'inspirant aux animaux , il assuroit à la terre pour une longue suite de siècles la conservation de cette multitude innombrable dont elle est peuplée. Cette passion si vive se fait sentir en même-tems aux deux sexes ; mais la saison en est différente , selon la différence des espèces , à l'exception d'un petit nombre , qui n'ont point de tems marqué. Quelques-unes s'accouplent pendant six mois de l'année ; d'autres n'en ont qu'un pour s'unir ; la saison de l'hymen pour la plupart est le Printems. Ce n'est que vers sa fin que les Poissons commencent à ressentir cette ardeur féconde ,

lorsque l'air a communiqué sa chaleur aux fontaines , aux fleuves , aux mers. L'humide empire est alors embrasé : alors , pour parler le langage de votre Poète , Venus rentre au sein des eaux ; on voit nager la troupe des Amours. Dans l'Automne , cette violente passion trouble le repos des Cerfs timides ; & les cris dont ils font pour lors retentir nos forêts , annoncent leurs transports. Ainsi la Nature , en plaçant dans les saisons différentes la multiplication des différentes espèces , soumet l'année presque entière aux loix de l'Amour. L'Hyver seul est oisif ; & le froid qu'il ramène semble replonger les animaux dans un stérile engourdissement. Telle est aussi la règle qu'elle s'est prescrite dans la production des plantes. Une succession rapide remplace les unes par les autres , & varie sans cesse la scène de l'univers. Les fleurs embellissent le Printems ; les moissons & les fruits leur succèdent dans les saisons suivantes ; & la terre fatiguée se repose pendant l'Hyver.

Mais de ce que les feuilles ne paroissent que dans une certaine saison ; de ce qu'un arbre ne produit la plupart de ses branches qu'au bout de quelques années , vous concluez peut-être que ces parties naissent en effet , quand elles se montrent , & que destinées à l'ornement de l'arbre , plutôt qu'essentielles à sa nature , elles sont moins anciennes que lui. De cette conséquence je vous vois inférer , que les plantes ne fournissant des semences que dans un certain tems , les graines sont dans le même cas que les feuilles & que les branches , & doivent être regardées comme des productions nouvelles. Mais ce

raisonnement , Quintius , est détruit par tout ce qui précède. Ces parties que vous croyez en quelque sorte étrangères à la plante , ont réellement la même origine qu'elle. Les feuilles , quoiqu'elles ne s'épanouissent que dans un certain tems , étoient néanmoins renfermées dans le corps de la plante , sont nées avec elle , avoient dès l'instant de sa naissance & leur principe , & leur forme particuliere. A combien plus forte raison le germe lui-même , où réside la plante entière , devoit-il exister alors ? Pourquoi donc ne se montre-t-il que plus tard ? Cette lenteur a ses causes , & vous les découvrirez en étudiant l'organisation des plantes. Vous verrez que la sève qui les arrose , est obligée de mesurer son action à la foiblesse des canaux qu'elle parcourt ; que les orifices de quelques-uns d'entr'eux sont d'abord trop étroits pour lui donner un libre passage , & que ce n'est qu'au bout de plusieurs circulations , qu'elle peut se faire jour au travers , pénétrer jusqu'au lieu où résident les graines , les développer & les rendre fécondes.

Lorsque le terrible Aquilon usurpant l'empire des airs , a ramené les noirs frimats , & défiguré la face de l'univers , tout gémit , tout est plongé dans les ténèbres. Les Oiseaux sont muets ; la terre dépouillée n'offre qu'un spectacle hideux ; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages , & répandent au lieu de jour un sombre crépuscule. Les troupeaux languissent dans leurs étables ; les bêtes sauvages dorment au fond de leurs retraites ; oisif dans sa chaumière , le Berger s'y défend contre le froid ; les ruisseaux cessent

de couler ; les arbres n'ont plus de feuilles ; la campagne a perdu ses charmes. Il règne dans toute la Nature un morne silence : enchaînée sous des monceaux de neige , elle est dans une léthargie peu différente de la mort. Mais à peine le Soleil plus radieux a fait croître les jours & revivre le Printems, que les chaudes haleines des Zéphirs fondent l'écorce des eaux , & rompent les glaces qui couvroient la terre. Une douce chaleur s'insinue dans le sein des corps ; les liens qui retenoient la Nature captive se relâchent , & l'année renaissante lui rend toute sa beauté.

Ainsi dorment ensevelis dans les plantes & dans les animaux les germes qui doivent les reproduire , jusqu'à ce que la force de l'âge les tire de l'assoupissement ; mais leur existence n'en est pas moins réelle. Tout ce que la nouvelle saison fait éclore pour revêtir un arbre dépouillé par les hyvers, doit, il est vrai , son accroissement à la douce chaleur du Printems , à l'abondance des rosées , aux favorables influences d'un Ciel pur : mais l'accroissement excepté, de tant de parties diverses, il n'en est aucune qui n'existât pendant la rigueur des frimats. Leur petitesse les rendoit alors imperceptibles : immobiles & sans action , elles étoient resserrées au centre du germe qui les renfermoit. Développées par la fermentation , elles sont maintenant visibles à nos yeux. C'étoit autrefois des ébauches ; ce sont aujourd'hui des corps. Voyez cet Eléphant, dont le dos énorme porte des tours remplies de soldats ; ce monstrueux animal , que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui dont les

vastes flancs renfermoient les destructeurs d'Ilium. Il étoit petit en naissant, plus petit encore dans le sein de sa mere : mais combien l'étoit-il davantage, renfermé dans le premier de son espèce. Ce Chêne, dont la tête est voisine du Ciel, dont les profondes racines touchent à l'empire des Morts, dont les branches touffues étendent au loin leur ombre ; tel en un mot, que celui dont un songe offrit l'image au Monarque de Babylone ; ce Chêne étoit autrefois un Gland. Que dis-je ? il n'en étoit pas la milliême partie. Renfermé avec une foule d'autres dans l'arbre qui produisit ce Gland, il formoit dès-lors un arbrisseau distinct & parfaitement organisé. Pour devenir ce qu'il est, il ne lui manquoit, comme nous l'avons dit, que le développement. Ainsi cette Nation, *plus nombreuse que les Etoiles du Ciel*, qui jadis libre & souveraine habitoit la Palestine, & dont nous voyons aujourd'hui les restes esclaves & dispersés dans toutes les régions de la terre, le Peuple Hébreu a subsisté tout entier dans Abraham. Réunis dans ce pere commun, lors même qu'il étoit encore à la mamelle, ses innombrables descendans ont reposé dans le même berceau que lui.

VII. MAIS, me direz-vous, rien n'est si délicat, si sujet à des vicissitudes sans nombre, que les particules dont les germes sont composés. L'ordre qu'elles gardent peut être renversé ; leur qualité même s'altère facilement. Les germes tirent leur subsistance d'une multitude de corps étrangers, dont la nature est toujours

différente & souvent contraire. Comment est-il possible qu'ils se maintiennent, comme ils font, pendant tant d'années, & que malgré tant d'atteintes, ils conservent leur forme & leur propriété ? Cette durée, Quintius, est l'effet de leur état de compression, & du grand nombre de tuniques qui les enveloppent. D'ailleurs, ne croyez pas qu'ils doivent tous éclore. Sur cent mille, à peine un seul voit-il le jour. La plus grande partie du peuple immense qu'ils renferment, meurt avant que de naître. Après s'être tirés avec peine d'un labyrinthe de détours, prêts à se montrer enfin, & parvenus à cet instant qui doit manifester leur existence, ils périssent, comme ce vaisseau qui fait naufrage dans le port ; ils perdent à l'entrée de la vie, l'espérance de vivre jamais. Malheur irréparable que cause ou la destruction du corps qui renfermoit les germes, ou celle des germes eux-mêmes. Le coup qu'ils reçoivent, frappe en même-tems l'innombrable multitude que renfermoit chacun d'eux. Ainsi lorsqu'un Navire est englouti par les abymes de la mer, tout ce qu'il porte dispaçoit avec lui, submergé par la même tempête.

Que dirai-je de l'impression funeste, & presque toujours mortelle, que fait la vieillesse sur ce peuple fragile, du ravage qu'y causent les maladies ; celle principalement, qui portée du fond de l'Amérique en Europe, venge le nouveau Monde de la perte de ses richesses, & punit l'avarice de leurs injustes ravisseurs, en infectant la source même de la vie : affreuse contagion, dont le venin empoisonne les traits de l'Amour, déjà si

redoutables par eux-mêmes. Considérez de plus, tout ce qui périt à chaque instant dans la vaste étendue de l'univers. Que de routes frayées vers le trépas ; que de précipices , que d'abymes creusés de toutes parts ; que de sanglantes guerres entre les infortunés Mortels ; combien d'animaux sauvages & voraces répandus sur la terre. Voyez presque tout ce qu'elle produit , se consumer sans espoir de renaître. Ce Bœuf , lorsqu'il broute dans une prairie l'herbe naissante , n'en épargne pas les germes : il s'en repaît , prêt à servir lui-même de pâture à d'autres. La Colombe vit de grains ; l'Epervier dévore la Colombe. Les troupeaux naissent , & les bleds s'élèvent pour la nourriture de l'homme. La terre est peuplée de corps , dont les uns se renouvellent par la destruction des autres. Tout être mortel ne vit que de rapines , & doit à son tour servir de proie.

C'est précisément à cause de cette fragilité , que l'Auteur de l'univers a renfermé dans une seule graine des semences si nombreuses. Il sçavoit que la plus grande partie périroit de mille morts différentes. Ainsi , pour empêcher que des espèces peu durables ne fussent bientôt détruites , il a voulu que chacun des germes primitifs sortît de ses mains , rempli d'une multitude de germes , dont quelques-uns destinés à survivre aux autres , & comme échappés au naufrage universel , pussent conserver les espèces. Cette multitude s'apperçoit sensiblement chez plusieurs animaux ; & quoique , moins visible dans la plûpart , elle est réelle dans tous. Autant on voit d'épics sur la terre , la veille d'une abondante

moisson , de feuilles dans les forêts , de sable sur les bords de la mer , autant vous devez croire de germes rassemblés dans un corps , quel qu'il soit. C'est dans la création de corpuscules imperceptibles que la Puissance suprême éclate avec le plus de magnificence. Dieu s'y montre plus grand à mes regards , que dans le vaste Temple des cieux , qu'au milieu du brillant cortège des Astres.

Que votre imagination , je le répète , ne se rebute pas à la vûe de cette foule d'êtres vivans concentrés dans l'intérieur d'un corps si petit. Connoissez-vous les bornes de la matiere ? Ses dehors vous paroissent infinis , lorsque votre œil parcourt la prodigieuse étendue des espaces célestes ; lorsqu'il s'égare dans leur immense profondeur. Quelle que soit la distance des Astres les plus reculés , vous concevez toujours de la matiere au-delà d'eux. Mais l'intérieur de la matiere ne vous paroitra pas moins infini , si vous essayez de la décomposer , si vous prétendez trouver un point, où elle soit sans parties. Qu'on la multiplie , qu'on la divise , en vain se flatte-t-on d'en atteindre les extrémités.

Puis donc que chaque partie de la matiere est matiere, est un corps étendu & figuré , parmi ce grand nombre de particules , que l'intérieur des plantes & des animaux dérobe à nos regards , pourquoi n'en pas concevoir plusieurs , non-seulement divisibles , & petites à proportion de leur nombre , mais organisées , travaillées avec art , par la main sçavante du Créateur , & qui contiennent les unes dans les autres , soient le principe de la reproduction

reproduction de ces êtres ? Ce n'est pas une supposition arbitraire : l'expérience la confirme. Au retour du Printemps , nous voyons l'écorce de ces arbrustes , qui font l'ornement de nos parterres , se couvrir de boutons. A peine cette pourpre brillante , dont le vif éclat commence à se distinguer au milieu des feuilles , à peine a-t-elle la force de percer la délicate & légère enveloppe qui la couvre. Cueillez ce bouton : ce n'est pas encore une fleur ; c'est l'ébauche d'une fleur naissante : il n'a pas ce qu'auroient pû lui donner les suc de la terre & la chaleur du Soleil. Ouvrez-le , & considérez-en d'un œil attentif les replis intérieurs. Vous y trouverez cent couches de feuilles , & tout ce que cette rose , en s'épanouissant , auroit offert au souffle empressé des Zéphirs , si votre main n'eût abrégé ses jours.

Elle renferme aussi dès-lors au fond de son calice les semences qui devoient être le gage d'une postérité nombreuse : il ne manque à ces germes féconds que la maturité. Examinez-les avec un microscope ; vos yeux découvriront une merveille digne de toute votre admiration. Au sommet d'une graine imperceptible , vous apercevrez dans leur ordre naturel toutes les parties de l'arbrisseau qui devoit en sortir ; vous verrez la racine distinguée des branches. Que dis-je ? si vos yeux pouvoient pénétrer jusqu'au fonds de ces inaccessibles retraites , vous verriez de secondes graines contenues dans les premières , des germes enfans les uns des autres. Mais l'esprit va plus loin que les sens , & s'ouvre l'intérieur des objets les plus cachés. Vous concevez enfin

194 L'ANTI-LUCRECE,

de si grands mystères. Un ordre merveilleux offre à vos regards cette foule innombrable d'hommes créés à la fois, que le Créateur a renfermés dans un germe unique. Source intarissable, où les différens âges puisent successivement les générations : chaîne immense que les siècles étendent & développent, à mesure qu'une révolution rapide les renouvelle. Vous la voyez, cette multitude infinie renfermée dans un seul : de ce seul homme vous voyez naître un peuple, d'où sortiront des peuples à l'infini.

Mais tout ceci n'est pas particulier à l'homme ; il convient également à tout corps organisé, qui naît pour mourir. Ce que j'ai dit de la rose, doit s'entendre aussi des autres fleurs, de toutes les herbes dont la verdure embellit nos campagnes, de ces graines que la terre n'accorde qu'aux travaux opiniâtres du Laboureur. Vous devez enfin l'appliquer à tous les arbres, à ceux qui se courbent sous le poids de leurs fruits, comme à ceux dont la tête touffue ombrage le sommet des montagnes. Dans un seul raisin sont renfermées des vignes entières, & le sep de ces vignes est chargé de grappes. Un grain de froment contient plusieurs récoltes : ainsi des autres plantes. Tout ce que le vulgaire regarde comme une production nouvelle, existoit avant que d'éclore ; il étoit alors caché ; il se montre aujourd'hui.

VIII. Toutes sortes de terrains ne sont pas également propres à produire toute espèce de fruits ; la

fécondité n'est pas par-tout la même. Voyez les plaines de la fertile Mésie ; voyez les champs qu'arrosent les inondations régulières du Nil. D'heureuses moissons y répondent à l'excellence du terroir : des forêts de chalumeaux flottant au gré des Zéphirs peuvent soutenir à peine leur tête appesantie : la terre porte avec joye ce riche fardeau , & l'abondance verse dans ces climats d'inépuisables trésors. D'un autre côté , combien de tristes campagnes ne sont-elles pas désolées par une soif affreuse , ou par une excessive humidité ? Des tiges avortées , maigres , sans consistance , s'affaissent & se flétrissent : la terre languissante leur refuse la nourriture nécessaire , & des épis clairsemés ne dérobent point la vûe des sillons. Près de là on apperçoit une vile chaumière ; c'est le séjour de l'indigence ; une livide pâleur , une voix plaintive , des yeux toujours mouillés de larmes , des vêtemens sales & déchirés l'annoncent au premier regard.

Cependant la moisson la plus abondante , aussi-bien que la plus stérile , peut être produite par la même semence. Ce n'est donc pas aux graines , c'est à la terre qu'il faut attribuer la raison d'une différence si marquée. Elle vient de ce que la terre ne renferme pas assez de sels , ou de ce que ceux qui résident dans son sein sont trop ou trop peu dissouts. En effet , le développement des graines est une suite de leurs propres efforts , secondés par l'action des sels , & surtout par celle du nitre. Sans le nitre , tant de parties mille fois entrelassées les unes dans les autres ne peuvent s'étendre insensiblement,

196. L'ANTI-LUCRECE,

se dégager du centre de ce germe qui les contient, & s'élever à une juste hauteur. Ainsi privées de ce secours, à peine quelques-unes de ces plantes ont-elles pû rompre leurs liens, vaincre les obstacles qui s'opposoient à leur accroissement, & parvenir à voir le jour. Leur tête a commencé, mais en vain, à se montrer. Leurs progrès ont cessé dans l'instant. Un sommeil léthargique s'est appesanti sur elles, parce qu'elles se sont abreuvées de sucs mal digérés, ou qu'une chaleur excessive a porté le feu dans leur tige, altérée déjà par la sécheresse. De là vient la stérilité d'un fonds, & le mauvais état de ce qu'il produit.

Qu'un champ soit au contraire éclairé par un soleil temperé; qu'une pluie douce en étanche souvent la soif; qu'à l'avantage de cette heureuse exposition, il joigne celui de renfermer un grand nombre de parties salines & sulphureuses, ce champ vous comblera de richesses, & saura vous rendre avec usure les grains que vous lui confierez. L'eau qui dissout ces sels & ces sulfures, mise en mouvement par la chaleur, les fait bientôt fermenter, & les porte dans les canaux de la plante. A l'aide de ce véhicule ils dénouent le germe, ouvrent ce trésor précieux, agitent tous les corpuscules qu'il renferme, & les poussent au dehors. En les dégageant de leurs liens, ils nourrissent l'intérieur de la plante, & la mettent en état d'étendre au loin ses racines, & de pousser une tige chargée d'épics. Ainsi croissent toutes les plantes, tous les arbres, & généralement tous les végétaux.

LIVRE SEPTIÈME. 197

De ce qui précède, il suit évidemment que , plus les sels agitent l'intérieur du germe , & développent ce point imperceptible où sont concentrées tant de richesses , plus les épis doivent être nombreux , & les moissons fertiles. Mais elles trompent l'espérance du Laboureur , lorsque ces plantes ébauchées que renferme la semence , languissent dans le sein du repos , & que du fonds stérile d'une terre oisive , il ne sort rien qui les ébranle , qui par des secousses réitérées les arrache au sommeil. A ce sommeil profond succède bien-tôt une mort funeste. On voit périr une famille naissante , qui dans la suite eût pû former un peuple nombreux , si elle eût rencontré, dans une terre propre à la faire éclore, des sucs dont l'abondance & l'activité l'eussent secondée. •

Ne vous reposez donc pas entièrement sur la Nature : elle ne dédaigne pas le secours de l'art. Prête à couronner nos efforts , elle aime à nous montrer toute l'étendue de ses propres forces. Avant que de semer vos grains, trempez-les dans une eau que le fumier , le nitre, & les cendres de plusieurs plantes auront remplie de sels volatils. Bien-tôt vous verrez ces grains , quoique confiés à un fonds de médiocre valeur , se multiplier par une fécondité qui tiendra du prodige. Il en sortira d'un seul jusqu'à deux , trois & quatre mille ; tant est grande la vertu de ce sel ! Plusieurs tiges s'élevant à la fois sur un seul pied , comme ces rejetons que pousse un saule dont on a coupé le sommet , formeront une petite forêt , qui portera son ombre à quelque distance.

Mais le sel de nitre ne peut ni produire le froment ; ni donner à chaque grain le principe de sa fécondité. Cette multitude que nous voyons éclore ne doit pas sa naissance aux rayons du Soleil , au souffle des Zéphirs , à la pureté de l'air , aux pluies , aux rosées , à la qualité du terrain. Toutes ces causes contribuent sans distinction à l'accroissement de tous les végétaux ; elles sont communes à toutes les plantes. Si les productions de la terre sont si variées , souvent même si contraires , cette diversité vient de la différente nature des corps qui lui sont confiés. Ne voyons-nous pas en effet d'utiles spécifiques croître à côté de poisons dangereux , l'aconit auprès du dictamne , la ciguë mêlée avec des parfums ? Le même jardin porte des plantes de toute espèce , qui sont arrosées par les mêmes pluies , exposées aux mêmes rayons du soleil. C'est ainsi que la proie qui nourrit un Lion pouvoit servir à la pâture d'un Aigle. Cette substance étrangère ne les fait pas ce qu'ils sont : elle les entretient & leur donne l'accroissement. Disons la même chose des alimens qui renouvellent les muscles , les nerfs , les membranes , les os , les fluides mêmes de notre corps. Ils prennent la figure de chaque partie ; loin de la lui donner. A plus forte raison ne fabriquent-ils pas les organes intérieurs ; ils ne font que s'incorporer avec eux.

Des causes étrangères ne peuvent donc créer aucune semence ; elles ne sont capables de former ni des espèces , ni des individus. Ainsi lorsque vous voyez un grain de bled rendu fécond par une légère saumure , se

multiplier ce point , concluez qu'au fond de chaque germe résident des germes innombrables , & qu'ils en sortent, toutes les fois qu'une force suffisante leur donne la vie & le mouvement. Au reste , la plante qui porte le froment & les autres herbes que le court espace d'une année voit naître & mourir , ne fournissent pas les seuls exemples d'une si prodigieuse fécondité. Vous ferez avec un égal succès la même épreuve sur la vigne , sur cet autre ornement de la campagne, les délices de l'homme , comme le bled est sa nourriture. Arrosez-en la racine avec une semblable liqueur, elle vous produira des raisins en abondance & d'un goût merveilleux. Vous croirez voir les fertiles côteaux du Tmole transportés dans vos jardins. Des grappes aussi grosses que celles des vignes de la Palestine pendront à vos treilles , & vous boirez un vin comparable à celui de Tokai , supérieur aux vins si vantés de Falerne & de Capouë. Quelle est la cause de ce prodige ? La vigne depuis longtemps avare des trésors qu'elle renfermoit , & jusques là cultivée d'une manière trop simple , laisse alors échapper à la fois de son sein une multitude de germes , qui mis en réserve pour d'autres années , ne se seroient développés que successivement , ou plutôt eussent été détruits par l'âge. Ce qui la force à cette libéralité , c'est l'impulsion du nitre , & l'humide influence des esprits volatils dont elle tire une abondante nourriture. Ne croyez pas qu'un si grand effort tarisse cette source , & lui fasse perdre sa fertilité naturelle. Il ne l'affoiblit en rien. Cette vigne , sans s'épuiser , payera tous les ans

le même tribut. Long-tems jeune, rendue plus riche par ses profusions mêmes, elle entretient sa vigueur par le secours de l'agent qui la fertilise ; & ce n'est que fort tard, qu'elle ressentira les tristes atteintes de l'âge.

J'ai prouvé que dans chaque individu réside toujours le principe de son renouvellement. Mais si les plantes fournissent des semences, les semences renferment aussi des plantes. Une branche auroit-elle des feuilles, le fruit succéderoit-il à la fleur, si les parties qui doivent former & ces feuilles & ce fruit n'étoient depuis long-tems tracées & distinguées dans la graine ? Vous m'objecterez en vain que quelques arbres, au lieu d'être produits par la semence, le sont par une branche séparée de la tige, ou qu'ils renaissent de la racine même. Dans les branches, dans les racines, coule le même fluide dont l'intérieur du tronc est arrosé. Ce fluide roule dans son sein des germes sans nombre. Il s'élève insensiblement par les fibres jusqu'au sommet des branches, s'y rassemble dans une espèce de réservoir, s'y perfectionne & s'y mûrit par la chaleur. Ne peut-il pénétrer jusquelà, il se fait jour au dehors sur la route : il perce l'écorce à laquelle il s'attache comme une gomme transparente, & forme ces boutons luisans que nous nommons des yeux. Ce suc remplit tous les rejettons ; il inonde toutes les racines, & le corps entier de l'arbrisseau. C'est une liqueur fertile qui s'accroît en même-tems que lui. Augmentée sans cesse par les alimens continuels que lui fournit la terre, elle aime à se répandre dans un plus grand espace. Ses parties long-tems

resserrées se dégagent insensiblement, s'étendent, deviennent plus actives à mesure qu'elles se développent, & s'insinuant dans toute la capacité du tronc, elles portent des germes dans tout ce qu'elles arrosent.

Telle est l'unique cause du succès dont l'homme s'est vu récompensé, lorsque plein d'une noble hardiesse il entreprit de donner des loix à la Nature; de corriger le vice d'une plante, & de faire adopter aux arbres des fruits d'une autre espèce. Si la nouvelle branche qu'on infère, soit en fente, soit en écusson, ne renfermoit dès-lors le principe & l'ébauche de tout ce qui doit en sortir, si elle ne les avoit pas reçus de l'arbre dont elle fut originairement partie, conserveroit-elle sur un fonds étranger les qualités qui lui sont propres? Y formeroit-elle, si je l'ose dire, un établissement durable pour sa postérité? Le pied sur lequel vous l'avez entée ne lui fournit que la nourriture. Comment pourroit-elle donc produire tous les ans les feuilles, les fleurs, les fruits de son espèce, & devenir même la tige d'autres branches propres à être entées comme elle? Comment un tronc d'arbre sauvage auroit-il une tête si belle? Etoit-il destiné par lui-même à se courber sous le poids des fruits? Ces branches renfermoient donc avant la greffe tout ce que vous voyez en éclore. Elles ont des nœuds; & c'est là que résident leurs productions ébauchées. La tumeur de ces nœuds annonce un grand nombre de rejettons.

Je dis la même chose de ces plantes qui croissent dans un fonds marécageux, ou dans les eaux, de celles que

vous voyez naître d'elles-mêmes dans les campagnes ou dans les lieux incultes, comme les ronces, les épines, & tant d'herbes nuisibles à l'homme. On ne les a point semées ; personne ne les cultive : cependant ne croyez pas que la terre, en les produisant, rende ce qu'elle n'a pas reçu. Quelque part qu'elles s'élèvent, leurs germes y ont été portés ou par les vents, ou par la pluie, ou par les oiseaux. Tout a sa graine, jusqu'à la mousse. Le Gui naissant sur l'écorce d'un vieux Chêne, cette plante parasite à laquelle le bois d'un arbre étranger sert de terre, & dont la vie est un larcin, le Gui même a sa semence. Le Champignon, la Fougere, ont la leur, quoiqu'elle échappe aux yeux les plus perçans. C'est une poussière imperceptible qui se cache dans les plis des feuilles, & jusques dans leurs rides. N'attendez donc aucune production sans germe. Une expérience facile vous convaincra de cette vérité. Placez dans un lieu découvert, un vase rempli d'une terre vierge : étendez dessus une gaze dont le tissu soit assez lâche pour donner un libre passage à l'air & aux rayons du Soleil, mais assez ferré pour être impénétrable aux graines que le vent pourroit y porter. Vous arroseriez en vain cette terre pendant toute une année : elle demeureroit éternellement stérile.

Aveugles Philosophes, qui souteniez autrefois que la corruption de la matière engendrait des insectes, vous n'avez pas connu l'ordre invariable établi dans la génération de tous les êtres. Est-ce ainsi que vous avez pu croire la Nature inconstante, capricieuse, capable de

LIVRE SEPTIÈME. 203

s'écarter du plan qu'elle s'est prescrit , & sur cette fausse idée bâtir un système monstrueux ? Apprenez que les loix primitives sont immuables , que rien ne se soustrait à leur pouvoir , que les mouvemens une fois imprimés à la machine de l'univers par la main de son Auteur ne peuvent s'altérer , que le hazard ne peut ni leur suppléer , ni les détruire. La Nature ne varie point : elle n'est pas inconséquente. Toujours d'accord avec elle-même , toujours simple , malgré la prodigieuse diversité de ses opérations , elle marche d'un pas égal à l'exécution de ses projets. Tous les animaux , tous les végétaux naissent & se reproduisent d'une manière uniforme. Pourquoi trouvons-nous un navire rempli de ces animaux dont nos maisons sont infectées ? C'est qu'il s'en est glissé quelques-uns dans ce vaste édifice , pendant qu'on le bâtissoit sur le rivage. Ils s'y multiplient , & bien-tôt cette ville flottante en est toute peuplée. Les vermineux , dont nous voyons couverte la peau d'un fruit qui se corrompt , ne naissent pas de sa corruption. Ils y étoient renfermés auparavant , quoique leur petitesse les rendît invisibles. Toutes les parties de ce fruit venant ensuite à se dissoudre , à fermenter , ils croissent , ou sortent de leurs œufs : ce qui se fait promptement ; car les animaux dont la vie sera courte , sont bien-tôt tout ce qu'ils doivent être : l'accroissement des autres est plus tardif. Des observations exactes ont aussi détrompé sur l'origine d'un oiseau de mer , connu sous le nom de *Bernacle*. Sa forme approche de celle d'un Canard. On le trouve le long des côtes des Isles

Britanniques, auprès des débris de vaisseaux minés par la vieillesse & par les flots de la mer, ou sur des tas d'algue marine. Le vulgaire ignorant & grossier a long-tems crû qu'il se formoit de la pourriture du bois : mais enfin on a reconnu que cet oiseau sortoit, comme tous les autres, d'œufs propres à son espèce, déposés sur le bois, sur des monceaux d'algue marine, ou dans des coquillages. La pourriture n'est donc pas la semence de ces animaux, mais simplement leur berceau.

S'il étoit vrai, comme le raconte un grand Poëte, que les entrailles putréfiées d'un Taureau meurtri de coups engendrassent des essaims d'Abeilles, il faudroit donner à ce fait la même explication. Elles ne fortiroient du corps de ce Taureau, que parce qu'il auroit, en paissant dans les prairies, avalé les œufs qui les renfermoient. Un humide fossé rempli d'une fange impure produit des animaux : on trouve dans un étang des poissons qui lui sont étrangers. C'est que les œufs de ces animaux ont été déposés dans ce fossé, que ceux de ces poissons l'ont été sur l'eau de cet étang. De ce que la cause d'un effet vous paroît difficile à comprendre, de ce qu'elle se refuse à toutes vos recherches, ne concluez pas que cet effet n'a point de cause. Ayez recours à celles qui sont connues, & suivez sans balancer la Nature par la voye qu'elle vous trace. Des conjectures plus solides vous conduiront enfin par cette route à la découverte des mystères que vous ignorez, & les exemples mêmes vous feront tirer de justes conséquences.

LIVRE SEPTIÈME. 205

Jetez les yeux sur toutes les espèces de quadrupèdes ; sur ces bêtes féroces qui sont la terreur des forêts , sur celles que la frayeur dérobe à notre approche , sur ces paisibles animaux accoutumés à nos demeures. Parcourez les oiseaux , les insectes , les reptiles ; faites le dénombrement de tout ce qui peuple la mer ; considérez & les coquillages & les amphibies. De tant d'êtres divers , il n'en est aucun qui ne soit le fruit de l'union des deux sexes. C'est sans fondement que les Anciens donnoient à ce Ver aveugle , qui se creuse une retraite dans la terre , le privilège de ne devoir qu'à lui seul la propagation de son espèce. On a cru que réunissant à la fois les deux sexes , ce Ver se fécondoit lui-même , & l'on a dit la même chose du Limaçon , de ce coquillage qui transporte en rampant sa demeure , & dont l'écume trace les pas sur la terre. Quoiqu'androgynes , ces animaux , s'ils ne s'accouplent , demeurent stériles , & leur postérité périt avant que d'éclore. Peut-être d'autres Vers ont-ils aussi reçu cette double faculté ; mais aucun d'eux , aucun des êtres vivans ne voit le jour , sans le devoir à un pere. Tous ont des aïeux , des bis-aïeux , une longue suite d'ancêtres , si dans chaque espèce vous en exceptez un seul , que la main toute-puissante du Créateur a formé sans germe , lui confiant tous ceux qui devoient , en se développant , peupler la terre dans la suite des siècles.





S O . M M A I R E

DU LIVRE HUITIÈME.

LE Poète ayant pour but de recueillir & de développer les preuves les plus frappantes de l'existence de Dieu , il ne pouvoit manquer d'ouvrir les yeux de son Lecteur sur le grand spectacle de l'univers , dont la structure , la forme , les loix portent l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente. Tel est l'objet du huitième Livre : on doit le regarder comme un *Traité d'Astronomie*.

I. L'Auteur relève d'abord l'utilité de cette science : il en fait l'histoire abrégée ; compare aux grands hommes qui se sont le plus distingués dans cette brillante carrière , les Philosophes Epicuriens ; oppose aux découvertes des premiers , les erreurs grossières des seconds. Après cette introduction , il donne le précis des trois principaux Systèmes , qui portent les noms de Ptolémée , de Copernic & de Tychobrahé.

II. Quoique l'objet principal de son Ouvrage ne

L'oblige pas à prendre de parti entre ces opinions , il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet Astronome place le Soleil au centre ; ne lui donne d'autre mouvement qu'une continue rotation sur son axe , & fait décrire autour de lui de vastes orbites à la terre & à toutes les planètes , qu'il suppose tourner en même-tems sur elles-mêmes. Le Poète joint à l'exposition détaillée de ce Système les additions que Descartes y fit en l'adoptant ; c'est-à-dire , la célèbre hypothèse des tourbillons qu'il présente en peu de mots dans cet article , pour la développer ensuite avec plus d'étendue.

III. *Le troisième article renferme les preuves indirectes du Système de Copernic. Ce sont les objections que l'Auteur propose contre celui de Ptolémée : objections sans réponse , dont l'une est le peu d'accord des révolutions célestes dans cette hypothèse , avec la loi découverte par Kepler.*

IV. *L'opinion de Copernic est au contraire parfaitement conforme à cette loi , regardée par les Astronomes comme un principe certain , depuis que le célèbre Cassini l'a vérifiée. L'Auteur développe ici cette preuve directe , qui n'est pas la seule. Il avoit déjà fait valoir la simplicité de ce Système , & la manière nette & facile*

facile dont on y explique les stations & les retrogradations des Planètes , ainsi que quelques autres apparences , inexplicables dans celui de Ptolémée. Le reste de cet article donne la raison physique.

Du mouvement des Planètes , dont les Cartésiens attribuent la cause à celui du Soleil même sur son axe ;

De la différence qui se trouve entre la vitesse de ces corps , la durée de leurs révolutions annuelles , & leur éloignement du centre ;

Enfin , de leur Aphelie & de leur Périhelie.

V. *L'Auteur entreprend d'expliquer ensuite la cause du mouvement diurne de la terre , & celle de cette période de 26000 ans que nous attribuons aux Etoiles fixes. Il répond aux Objections des Newtoniens contre l'existence de la matiere subtile , & propose à ce sujet diverses conjectures sur les Comètes.*

VI. *La différence des tems que les Planètes emploient à tourner sur elles-mêmes , l'inclinaison de l'axe terrestre par rapport à l'écliptique , le parallélisme de ses positions , le retour des Equinoxes , des Solstices , des Saisons de l'année , sont autant de Problèmes que*

L'Auteur résout avec la plus grande clarté, selon les principes de Descartes & de Copernic.

VII. Enfin dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre est le centre ; des mouvemens de la Lune, qui placée dans ce tourbillon, est le satellite de notre globe ; & des éclipses, soit de Lune, soit de Soleil. De courtes réflexions sur la sagesse & la toute-puissance du Créateur de tant de merveilles terminent ce Livre.





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE HUITIÈME.

I. JE passe, Quintius, à l'exposition du Systême de l'univers, de sa forme ; des loix suivant lesquelles il se meut, & je vais offrir à vos yeux le plus magnifique de tous les spectacles ; je vais leur dévoiler la Divinité. Du creux d'une profonde vallée, prenant son essor vers le Ciel, l'Aigle agite fortement ses ailes, pour se mettre en équilibre avec l'air. A l'aide des vents, que dans le sein même du calme excite la violence de ses mouvemens, il s'élève, & d'un œil fixe contemplant le Soleil, il semble se repaître de la lumière. Suivons la route qu'il nous trace. En rampant au milieu des êtres mortels, nous avons pénétré jusqu'aux sources de la vie. Osons franchir les plus hautes régions, & portés par un vol rapide, parcourir les sphères célestes.

Considérez ces Astres errans dans la vaste étendue de l'espace ; ces Etoiles fixes, qui d'un centre brillant

de la plus vive lumière , lancent des traits de flamme aux extrémités du Ciel ; le Soleil enfin , ce pere du jour & des saisons , ce flambeau de l'univers , dont la chaleur féconde répand l'ame & la vie sur toute la Nature. Ces admirables ouvrages ont-ils un Dieu pour Auteur , ou les attribuerons-nous , comme Lucrece , au hasard ? Une succession rapide & constante ramène à nos yeux les jours & les nuits , les mois & les années ; nous jouissons des douces influences de l'air , des productions d'une terre inépuisable , du renouvellement des forêts , du cours des fleuves , de la lumière des astres. Qui de nous songe à rechercher la cause de Phénomènes si frappans , à s'occuper même du détail de ces opérations merveilleuses ? La plupart craignent une étude qui les forceroit à reconnoître l'Auteur de tant de bienfaits. Epris des charmes de la Vérité , vous n'avez plus cette coupable indifférence. Examinez ce que les découvertes des Modernes ajoutent sans cesse à celles des Anciens , & sçachez vous approprier le fruit de tant de travaux. Ouvrez les yeux , Quintius ; de telles connoissances , en éclairant votre ame , la prépareront aux leçons de la Sagesse. Déjà les nuages se dissipent ; je vois le jour éclore : ne vous dérobez pas à ses rayons. La lueur foible de l'Aurore naissante fera bien-tôt place aux traits lumineux du Soleil.

Nous devons infiniment aux siècles anciens. Nos ancêtres osèrent aborder la Nature encore sauvage , & percer le voile épais qui la déroboit aux regards des Mortels. Génies créateurs , en se chargeant de faire les

premiers pas dans cette difficile carrière, ils se sont par leur sagacité, par leur courage, acquis un droit sur la gloire des plus brillans succès. Nous ne faisons que mettre en valeur des terres déjà préparées ; mais nous les cultivons avec soin. Si nos Sçavans marchent quelquefois dans les routes tracées par les Anciens, ils s'en frayent quelquefois de nouvelles. Héritiers & des trésors & de la noble curiosité de nos peres, nous augmentons par notre propre industrie les richesses qu'ils nous ont laissées.

Le véritable système de l'univers, imaginé d'abord par Aristarque & par Philolaüs, étoit depuis plusieurs siècles enseveli dans les ténèbres de l'oubli, lorsque sa beauté, long-tems méconnue, fit une vive impression sur l'esprit d'un célèbre Polonois. Il le fit revivre, & sous ses auspices, cette hypothèse reparut avec le plus grand éclat. Bien-tôt le fameux Galilée lui donna par son suffrage un nouveau lustre : Galilée, la gloire de l'Etrurie, qui le premier, à l'aide du Télescope a rapproché les cieux, a découvert de nouveaux astres & les satellites de Jupiter inconnus jusqu'alors. Kepler augmenta nos connoissances en déterminant la route des Planètes. De quel nom appellerai-je ce génie de la Nature, l'honneur de sa patrie & de son siècle, Descartes, à qui la France se fera gloire à jamais d'avoir donné le jour ? Elle a vû sortir de son sein une foule de Héros : leurs noms lui sont précieux ; mais elle en perdrait plutôt le souvenir, que d'oublier ce guide excellent, cet esprit sublime, qui le premier a conduit nos

pas jusqu'au Sanctuaire de la Vérité. C'est à lui qu'elle doit l'honneur d'égaliser la sçavante Grèce , quoique la patrie d'Aristote , de Platon , de Pythagore , quoique mere de Socrates. Après eux je vois marcher d'un pas égal deux Sçavans , dont la gloire immortelle rejaillit sur l'illustre Académie qui les adopta , Huyghens & Cassini. L'anneau de Saturne & l'un de ses satellites se sont rendus visibles au premier ; les regards pénétrans du second ont apperçu les quatre autres. Tous ces grands hommes ont mesuré le Ciel & la Terre ; leurs découvertes sont si nombreuses , qu'elles ont répandu la clarté sur la structure de l'univers.

Vous ne leur comparerez , sans doute , ni vos Philosophes Epicuriens , ni Lucrèce. Dans quelle profonde ignorance étoit-il plongé , ce Poète que vous regardiez comme un oracle ? Abusant de l'exemple du flambeau vû de loin , il prononce que les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils le paroissent. Il croit que le Soleil , amas informe de particules de feu réunies par le hazard , s'éteint toutes les nuits ; que tous les matins il reparoit rallumé derrière de hautes montagnes. S'agit-il de donner la cause d'une éclipse de Lune ou de Soleil , il ne sçait si ce phénomène est produit par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces astres , ou plutôt si ces astres ne s'enfoncent pas alors dans quelque caverne , ou ne se couvrent point d'un sombre voile. Je m'étonne qu'il ne croye pas , comme les stupides habitans de l'Inde , qu'un horrible Dragon déploie alors contre eux toute sa fureur. Tels sont les défenseurs que l'orgueilleuse

Impiété nous oppose : je rougis pour Lucrèce de ses ridicules fictions.

Les Systèmes les plus connus sur la structure du Monde se réduisent à trois. Le premier qui porte le nom de Ptolémée , place la Terre au centre , la suppose immobile , & fait tourner autour d'elle toutes les Planètes & le Soleil même. Ce qui meut les astres & les emporte d'orient en occident , c'est un Ciel que Ptolémée nomme le premier mobile , & qui tourne en vingt-quatre heures sur son axe avec une prodigieuse vitesse vers l'Equateur , avec une lenteur infinie vers les deux Pôles. Outre ce mouvement commun , les Etoiles , tant fixes qu'errantes , ont un mouvement propre , mais beaucoup moins rapide , qui tend d'occident en orient selon l'ordre des Signes. C'est cette direction que les Planètes suivent dans leurs périodes annuelles , qui ne sont pas également longues. La Lune est celle de toutes qui par sa propre force résiste le plus à l'action du premier mobile. Dans un seul jour , elle fait autant de chemin d'occident en orient , que le Soleil en fait en douze jours. Placées à différentes distances , les autres Planètes décrivent des orbites dans le même sens autour de la terre. Leur mouvement est tantôt direct , tantôt rétrograde ; quelquefois elles sont stationnaires.

Copernic ne put adopter cet arrangement des corps célestes. Malgré le préjugé , le témoignage des sens , & l'empire que cette opinion exerçoit de tout tems chez tous les hommes , il la proscrivit sans balancer. Heureux novateur , il osa renverser l'ordre établi depuis tant

de siècles, & replacer l'astre du jour au centre de l'univers. La Terre fut remise au rang des Planètes ; la Lune en devint le satellite. Sujet aux mêmes loix que les autres, notre globe tourne en même-tems autour du Soleil & sur son axe : cette double révolution se dirige vers l'orient, & le Ciel des Etoiles fixes, est immobile. Dans ce Systême, il est aisé de concevoir pourquoi nous sommes trompés par des apparences, qui nous font croire en mouvement un corps qui ne se déplace jamais, & regarder comme en repos des corps mûs sans interruption. Qu'un Pilote mette à la voile, les rivages s'éloignent, les villes disparaissent à ses yeux. Ne s'apercevant pas lui-même qu'il avance, il croit que tout se meut autour de lui. Ce navire voisin, quoique retenu par l'ancre, lui paroît voguer avec rapidité. La même illusion nous rend insensible le mouvement de la terre.

Mais l'homme trompé par ses yeux & plus encore par son orgueil, embrasse sans réflexion une erreur qui le flatte, & se croit dégradé, si le globe qu'il habite n'est qu'une planète. Ces astres qu'il voit à peine, roulent, à l'entendre, pour lui seul ; & le centre du monde est dans le point qu'il occupe. Toutes les fois que la terre en s'abaissant lui découvre une portion du Ciel qu'il ne voyoit pas, il pense que les Etoiles qu'il apperçoit se lèvent ; qu'elles se couchent & tombent au-dessous de lui, dès que l'horison en s'élevant les cache à ses yeux. Pourquoi la sphère entière est-elle emportée par un mouvement universel ? C'est afin que l'homme, éternellement immobile, voye toutes les parties du Ciel

lui rendre hommage, comme à leur Souverain. Qui sommes-nous, foibles mortels, pour porter si loin nos prétentions ?

Du mélange de ces deux Systèmes, Tychobrahé voulut en former un troisième. D'un côté cédant à la prévention populaire, frappé de l'autre par une vive idée du vrai, cet illustre Danois, fit avec les Anciens, mouvoir le Soleil & les Cieux ; il rendit à la terre le repos qu'ils attribuoient à ce globe ; mais il fit tourner les Planètes autour du Soleil, ne leur laissant autour de la terre que le mouvement qu'il leur supposoit commun avec le reste du Ciel. C'étoit un habile Observateur : par ses soins le Dannemarck vit s'élever la première Tour consacrée dans l'Europe à l'étude des Astres. Mais ce système prouve qu'il avoit peu de connoissance de la Physique céleste.

II. JE n'aurois pas besoin de prononcer entre de tels différends. En effet, que la terre tourne, ou qu'elle jouisse d'un repos absolu ; que le Soleil reste fixe dans le centre du monde, ou qu'il roule emporté par l'Ecliptique ; qu'un Ciel solide soit le mobile universel, ou qu'on admette un fluide pur & délié, dans lequel nagent d'innombrables Soleils, accompagnés chacun de leurs planètes, on ne verra pas moins éclater dans la Nature la sagesse toute-puissante d'une Divinité, dont l'univers est l'ouvrage & l'empire. Mais l'amour de la Vérité m'entraîne. Je me livre sans réserve au sentiment qui me paroît le plus clair, & qui dévoile à mes yeux d'une

manière plus parfaite l'art incomparable du Créateur.

L'opinion de Ptolémée, peut être, je l'avoue, conforme aux idées communes. Les calculs faits en supposant son Systême ne seront pas moins vrais que dans l'hypothèse contraire. Le succès pourra vérifier les prédictions de ses Disciples; les éclipses de Soleil & de Lune arriveront aux tems marqués, & la même succession ramenera les jours, les mois, les saisons. Mais quoiqu'il rende parfaitement raison de tout ce qui concerne la terre, parce que dans le fonds les apparences sont les mêmes, soit que l'objet, soit que le spectateur se meuve, cependant le Systême de Copernic résout avec une clarté merveilleuse des difficultés sans nombre que Ptolémée ne peut lever. A chaque nouveau phénomène, l'Astronome grec est forcé d'ajuster de nouvelles causes, presque toujours contraires les unes aux autres. Dans son hypothèse rien n'est clair, rien n'est simple, rien ne s'accorde avec les loix & les principes de la mécanique. Il ne prouve rien de ce qu'il avance; il suppose tout. En un mot, ce n'est pas le mouvement des astres, ce n'est ni leur ordre, ni leur situation véritable qu'il nous expose; il se borne aux seules apparences, aux seuls dehors. Que dis-je? à la vûe de cette multitude embarrassante d'épicycles, de détours, de cercles entrelassés les uns dans les autres, que les corps célestes décrivent autour de la terre, je me représente le Labyrinthe de Crète, cet ouvrage monstrueux de l'art & du génie de Dedale. Quelle loi du mouvement peut d'ailleurs fonder la marche irrégulière des Planètes, tantôt

rétrogrades , & tantôt stationnaires ? Dans cet arrangement confus , qui jadis excita l'impatience du Roi de Castille , ne reconnoitroit-on pas les traces de l'ancien cahos ? La nature est plus simple : constante , uniforme , elle suit un ordre invariable. Cette simplicité , je la retrouve dans la doctrine de Copernic. Il n'en est point qui donne à tous les phénomènes des explications plus heureuses ; ni dont les différentes parties forment un tout plus parfait. Je vais vous l'exposer , comme la copie du véritable Système de l'univers , comme une preuve éclatante de la Divinité.

Toutes les Etoiles sont autant de Soleils semblables au nôtre ; immobiles comme lui ; environnés , comme lui , de corps opaques , auxquels ils communiquent la chaleur & le jour. L'espace où sont dispersés tant d'astres divers , espace dont nous ignorons les bornes , est rempli dans toute son étendue par une matière agitée , subtile , infiniment liquide , homogène , que l'on nomme éther. Comme la Terre se divise en Royaumes subdivisés en Provinces , cet amas immense de matière est composé de tourbillons sans nombre , dont chacun en renferme plusieurs autres beaucoup plus petits. Tous ont à leur centre , ou près de leur centre un corps sphérique. Dans les petits tourbillons cette masse est opaque , & jouit d'une lumière empruntée , que reçoivent tour à tour ses deux hémisphères. Elle a quelquefois des satellites. Ce sont des masses semblables qui roulent autour d'elle , & contribuent à l'éclairer en réfléchissant les rayons de lumière. Mais chaque tourbillon

général dont ces tourbillons particuliers ne sont que des portions , a pour centre un astre tout de feu , qui sans s'écarter jamais du point fixe qu'il occupe , tourne sans cesse sur son axe. La violence de cette rotation ébranle l'éther environnant. L'impression se transmet aux corps qui nagent dans le fluide : il en résulte un mouvement composé , qui leur fait présenter successivement tous leurs points aux rayons épars dans ce vaste océan. Ces astres tout de feu , ce sont les Etoiles fixes. Elles brillent par un éclat qui leur est propre , & quoiqu'elles communiquent un mouvement circulaire aux Planètes qui leur sont attachées , elles régneront immobiles au centre de leurs tourbillons. Telle est la constellation du Chien , la Lyre , le Pegase : telles sont les Pleyades , la grande Ourse , Andromede. La nuit nous découvre dans un ciel pur & sans nuage , une foule innombrable de Soleils.

Les Planètes qui les accompagnent se refusent à la faiblesse de nos yeux ; & la distance de ces Etoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais si l'on considère que la forme du Ciel est la même dans toute son étendue , que les rayons de ces astres sont semblables à ceux du Soleil , & que le Soleil lui-même , vû dans une distance égale , nous paroitroit tel que nous voyons les Etoiles , pourra-t-on se persuader que le Soleil & les Etoiles soient d'une espèce différente , & que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement ? La Divinité ne se borne pas à créer un seul être de même espèce : elle verse à la fois de ses inépuisables trésors une

moisson d'êtres pareils. Des causes semblables doivent produire de semblables effets.

Ce Soleil qui nous éclaire occupe donc le centre de notre tourbillon. Il en est l'ame ; il est la source intarissable de la lumière & du mouvement répandu dans cette portion de l'univers. Aux yeux d'un observateur exact, ce corps immense égale en grosseur un million de terres, comme la nôtre, & son diamètre est cent fois aussi grand que celui du globe terrestre. Sans sortir du centre, il tourne sans cesse sur son axe ; cette révolution dure vingt-cinq jours. Ses planètes, toutes semblables pour la forme, mais différentes pour la grosseur, ébranlées par la vive impression que son mouvement communique au fluide étheré, l'environnent & tournent autour de lui dans des intervalles fort grands, mais inégaux. En même-tems elles tournent sur elles-mêmes, & par-là présentent successivement au Soleil tous les points de leur surface. Dès que cette révolution de leur globe sur son axe est achevée, leur jour est fini. Leur cercle autour du Soleil est-il entièrement décrit ; elles ont parcouru leur carrière annuelle.

Ainsi tourne avec rapidité Mercure, la plus petite des Planètes & la plus voisine du Soleil. Après lui la brillante Etoile de Vénus trace son cercle dans les cieux. La terre suit avec la Lune sa compagne. Plus loin, on voit le sombre Mars répandre une lueur obscure & rougeâtre. Les Astronomes ne lui ont point encore découvert de satellites : peut-être sont-ils trop petits pour se rendre visibles. Au-dessus de Mars paroît avec un vif

éclat Jupiter accompagné de quatre Lunes : flambeaux auxiliaires qui diminuent l'obscurité de ses nuits fréquentes , & le consolent de l'absence du jour. Saturne occupe l'extrémité du tourbillon , & décrit d'un pas lent le dernier cercle. Aussi voyons-nous cinq satellites répandre sur sa surface pâle quelques traits de lumière. Il est même environné d'un anneau qui coupe son globe en deux parties égales. Tant une sagesse prévoyante a su proportionner à la distance de cette masse les secours qu'elle lui donnoit ! Par une multitude de réflexions , cet anneau , ces satellites augmentent & raniment la lueur presque éteinte des rayons du Soleil. Tel un pere courbé sous le faix de la vieillesse est environné d'enfans , & compte autour de lui une postérité nombreuse. Un bâton soutient ce corps chancelant ; un verre soulage la foiblesse de ses yeux. Appuyé sur un bras étranger , il lève avec peine une main appesantie & tremblante.

Tandis qu'obéissante à la loi commune , notre Planète nage au milieu des autres , & se tourne sans cesse vers le Soleil , nous appercevons la nuit dans une autre partie du Ciel , des corps qui se meuvent à peu près dans le même plan. Mais comme nous ne voyons qu'obliquement l'ellipse que ces corps décrivent , elle doit nous paroître inclinée , & presque sous la forme d'un fuseau : forme sous laquelle se présentent à nos yeux les bords d'un bassin ou d'une table ronde , considérés dans une grande distance. Au lieu d'un cercle on apperçoit deux lignes presque parallèles , qui s'étendent l'une en deçà ,

L'autre au-delà, & dont les deux extrémités de chaque côté se réunissent & se confondent. Quoique les Planètes suivent sans écart une orbite déterminée avec précision, nos yeux jugent leur marche irrégulière. Suivant la différence de leurs aspects, tantôt elles nous paroissent avancer dans leur course, tantôt elles sont rétrogrades, quelquefois stationnaires, & la même apparence se remontre constamment aux mêmes points du Ciel. Prenons en effet Mars, Jupiter & Saturne. Ces trois Planètes séparées de nous par d'immenses intervalles, décrivent autour du Soleil des cercles dont la circonférence embrasse l'orbite de la terre. Sont-elles en conjonction avec le Soleil, leur mouvement nous semble direct: sont-elles en opposition, nous les voyons retourner sur leurs pas: dans leurs quadratures elles paroissent s'arrêter. L'illusion que Venus & Mercure font à nos yeux, quoique différente, est un effet de la même cause. C'est la terre, qui par son mouvement circulaire prête ces apparences aux uns & aux autres. Elle tourne autour du Soleil, avec plus de lenteur, que les Planètes placées entr'elle & cet astre; mais sa vitesse surpasse celle des Planètes plus éloignées qu'elle du centre commun; & c'est par cette inégalité que l'erreur est produite. La marche d'un coursier, qui sans s'arrêter ni revenir sur ses pas, parcourt les bords recourbés d'un bassin, quoiqu'uniforme & suivie, paroitra de même irrégulière à tout Spectateur qui décriroit au loin le même cercle, plus vite ou plus lentement. Pour contempler le cours des Planètes tel qu'il est, il faudroit être placé

dans le point qu'occupe le Soleil. Comme cet astre est le centre immobile de leur mouvement & de celui de la terre, en les considérant de là, vous n'en verriez aucune rétrograde, aucune stationnaire.

III. QUE pensez-vous, Quintius, de cette hypothèse ? elle est simple : c'est en sa faveur un grand préjugé. Un Système si clair, si parfaitement d'accord avec les observations les plus certaines, n'est-il pas préférable aux fictions de Ptolémée, à ces embarrassantes chimères qui révoltent l'imagination la plus hardie ? Ne vous rendez pas néanmoins encore. J'ai pour vous convaincre une foule d'argumens qui décident la question.

Les partisans de Ptolémée croient que le Soleil est emporté par cette révolution des cieux, qu'ils imaginent sans la concevoir : ils lui donnent à la fois deux mouvemens qui se combattent. Le premier l'entraîne avec une prodigieuse rapidité vers l'occident : le second lui fait décrire obliquement une courbe en sens contraire. Supposition absurde, & qui n'est fondée que sur le rapport infidèle des sens. C'est charger l'astre du jour de courses inutiles ; c'est attribuer à notre globe un repos incompatible avec les loix de la Physique. Si les Etoiles se meuvent avec le Ciel ; si la même force entraîne autour de la terre le Soleil & les Planètes, comment est-il possible que la terre placée dans le centre d'un tourbillon si vaste & d'une si forte agitation ne tourne pas elle-même sur son axe ? Dans ce tourbillon
le

le mouvement décroît , ou comme dans les solides , en s'approchant du centre , ou comme dans les liquides , à mesure qu'il gagne la circonférence. Dans le premier cas , la terre mûe , il est vrai , avec moins de rapidité que les cieux , tourneroit lentement sur elle-même , sans sortir de sa place , comme une roue tourne sur son essieu. Nous appercevrions toujours le même côté du Ciel : par tout le jour ou la nuit seroient continuels. Dans le second cas , le mouvement du globe terrestre sur son axe seroit infini. Les astres passeroient devant nos yeux comme des éclairs ; les jours & les nuits se succederoient en un instant. Que le souffle impétueux des aquilons , ou la violence d'un courant fasse tourner un vaisseau sur lui-même , la mer & ses rivages se confondront aux yeux des Navigateurs.

Seconde difficulté. Si le Soleil est entraîné par la révolution des cieux , quelle force ou quelle bizarrerie l'écarte de l'Equateur , où le mouvement est plus rapide que dans le reste du tourbillon , & l'oblige à décliner tour à tour vers les deux pôles ? Ces effets ont nécessairement une cause. Attribuez-vous aux pôles un magnétisme qui l'éloigne de sa route , & l'attire vers les tropiques ? Pourquoi donc tous les ans , dès qu'il a touché l'un ou l'autre , le voyons-nous retourner sur ses pas ? Trouve-t-il les chemins fermés ? La matiere qu'on suppose si lente , si fort engourdie vers les extrémités du monde , est-elle déjà trop condensée vers les tropiques , pour lui permettre de pénétrer au-delà ? Non : cet obstacle ne produiroit pas le retour du Soleil sur lui-même.

Au lieu de reculer, comme une balle que réfléchit la surface d'un mur, il perdrait son mouvement par une dégradation insensible, en continuant de tendre vers le point où sa course étoit dirigée d'abord. Car c'est ainsi que l'opinion commune fait décroître le mouvement du Ciel, à mesure qu'il s'avance vers l'extrémité de l'axe.

Mais j'accorde aux Disciples de Ptolémée, que le Soleil ne peut pas, en s'éloignant de l'Equateur, avancer au-delà des tropiques; que ces deux points sont les bornes fixées à son écart. De cette supposition même naît un nouvel embarras. En effet, ils sont obligés de convenir que le Soleil, dès qu'il a touché l'un des tropiques, n'est plus entraîné par un mouvement aussi fort que sous l'Equateur, que la ligne qu'il décrit se courbe alors sous la voûte céleste, dont la hauteur n'est plus la même, que la circonférence de son orbite doit se resserrer. Il faut donc que cet astre diminue sa vitesse, sans avoir de raison qui l'y force; ou que s'il ne la diminue pas, les vingt-quatre heures qui font le jour & la nuit soient alors plus courtes que dans les autres saisons. Diront-ils que la figure des cieux est cylindrique, & que la route du Soleil forme un cylindre d'un tropique à l'autre? Ce seroit se tromper & se contredire. Car ce mouvement des Cieux, dont la force entraîne le Soleil, est un mouvement sphérique. Dès que cet astre entre dans le Capricorne, son diamètre s'accroît à nos yeux: c'est sa proximité de la terre, qui produit cette apparence. Si vos Astronomes disoient vrai, il devrait alors nous

paroître plus petit, parce qu'alors il seroit plus éloigné de nous.

Autre problème à résoudre dans l'hypothèse vulgaire. Le Ciel des Etoiles fixes tourne, dites-vous, en un seul jour, d'orient en occident. Toutefois, malgré la rapidité de cette révolution, chaque étoile paroît chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel est dirigée sa course, & tendre vers le point opposé. Quelle est la cause de cet effet ? Je conçois que celui qui vogue sur un fleuve rapide, peut, quoiqu'emporté par la violence des eaux, retarder par ses efforts la vitesse de sa descente, & se voir bien-tôt précédé par des barques, qui voguoient d'abord avec la sienne : il combat à force de rames le cours du fleuve. Mais comment les astres peuvent-ils lutter contre le fluide qui les entraîne, & malgré sa direction, reculer ainsi vers l'orient, par un écart que la marche apparente du Soleil rend visible ? Au premier instant qui commence une année, le Soleil est en conjonction avec une Etoile : ils paroissent marcher de concert ; mais insensiblement ils se quittent ; ensuite ils se rapprochent, suivant les loix différentes qui leur sont prescrites. Enfin, après les douze mois révolus, le Soleil revient au point d'où il étoit parti. Observez alors ; vous verrez qu'il n'est plus en conjonction avec la même Etoile, quoiqu'il en soit encore très-voisin : elle est éloignée de lui d'une minute, ou environ. C'est ainsi que le célèbre Hipparque, grand Observateur, avoit vû de son tems une des cornes du Bélier céleste dans le cercle qui passe par le point où se réunissent

l'Equateur & l'Ecliptique. Les Anciens en conséquence ont fait commencer le Printems à cette constellation. Aujourd'hui le Bélier s'est par une marche insensible rapproché vers l'orient de l'étendue d'un signe entier. Il a déplacé le Taureau : le Taureau s'est rejeté sur les Gémeaux, & les Gémeaux ont pris la place qu'occupoit le Cancer. Ainsi par une usurpation réciproque, les signes ont tous changés de situation dans les siècles passés, & continueront d'en changer à l'avenir.

Ce n'est pas l'Equateur qui paroît servir de règle à ce mouvement ; c'est l'Ecliptique : car les astres se meuvent sur des lignes toujours parallèles à ce dernier cercle. Aussi l'intervalle qui les en sépare est invariable ; mais leur distance de l'Equateur varie sans cesse. Ceux qui en étoient voisins autrefois, en sont à présent éloignés. La petite ourse elle-même abandonnera quelque jour le pôle ; quelque jour, elle tracera dans les cieux un plus grand cercle, & forcée de céder à d'autres Constellations la place distinguée qu'elle occupe, elle cessera de donner des loix à l'Hyver : elle ne sera plus ce point fixe sur lequel paroît rouler toute la sphère céleste ; ce signe, qui guide nos courses incertaines sur le vaste Océan. Vingt-six mille ans doivent s'écouler, avant que toutes les Etoiles aient repris leur ancienne place, & que le Ciel se retrouve dans sa première situation. L'ordre de l'univers sera pour lors le même qu'il fut dans l'origine. Expliquez-nous, ingénieux Ptolémée, la cause d'une révolution si surprenante.

En effet, ou les Etoiles que fait tourner, selon vous ;

le premier mobile , sont attachées à ce Ciel , ou ces corps immenses nagent libres & dégagés de toute espèce de liens. Dans l'une & dans l'autre supposition , je vois d'insurmontables difficultés. Si vous les croyez attachées à la voute céleste , il en faut dire autant du Soleil. Cet astre sera suspendu dans un cercle solide , comme un diamant est enchâssé dans de l'or. Chaque Planète aura de même un cercle de cristal. Ces cieux tourneront autour de la terre , & les globes qui leur sont attachés , immobiles eux-mêmes au point qu'ils occupent , ne feront qu'en suivre le mouvement. Mais en ce cas , pourquoi Vénus & Mercure placés entre le Soleil & la terre , sont-ils quelquefois portés au-delà du Soleil ? Par quelle route peuvent-ils s'élever au-dessus ? Avouez-le donc , vos lambris solides , vos cieux de cristal étoient de brillantes chimères. Les Astronomes , mieux instruits , les ont brisés d'un souffle. Reviendrez-vous à dire que les Etoiles n'ont aucuns liens ; qu'elles roulent d'elles-mêmes dans un espace libre ? Je vous fais une autre question , encore plus embarrassante. De votre aveu , le mouvement diurne fait parcourir à tous les Astres des espaces différens dans un tems égal. La petite Ourse en consume autant à former un cercle étroit autour de l'axe , que les Etoiles placées au-dessus de l'Equateur en mettent à décrire autour du centre une orbite immense : sa lenteur est aussi grande que leur vitesse est prodigieuse. Or malgré la direction opposée du tourbillon céleste , une force puissante ne cesse de rapprocher les Astres de l'orient. Son action lente ,

mais continuelle , conduira par degrés la petite Ourse dans une partie de la sphère , où la vitesse doit être sans comparaison plus grande , parce que les espaces sont infiniment plus vastes. Lorsque cet astre y sera parvenu , quelle main lui donnera des ailes ? Son mouvement , celui de toutes les constellations qui se rapprochent avec elle de l'Equateur , croît de siècle en siècle , de jour en jour. Quelle main saura le maintenir dans une mesure assez juste , pour qu'il atteigne les bornes qui lui sont prescrites , sans jamais aller au-delà ; pour que chaque Etoile soit conservée dans son rang , & toutes ensemble dans leur distance réciproque ? Mais après un pareil espace de tems révolu , les Etoiles seront reportées à leurs anciennes habitations ; l'Ourse ira retrouver le pôle & reprendre sa lenteur primitive. Quelle force alors pourra modérer sa vitesse , à mesure qu'elle s'en rapprochera , & ralentir son mouvement diurne , pour empêcher que dans son retour , il n'arrive le moindre désordre ? Enfin qui pourra gouverner , comme avec des rênes , & varier la marche de tant de corps suivant une gradation assez juste , pour proportionner la promptitude de leur course à tant d'espaces , tous inégaux , mais qui tous doivent être parcourus dans le même tems ?

Les Astres , me répondrez-vous , roulent dans un fluide : ils suivent le mouvement de la matière , qui coule autour de la terre , avec plus ou moins de rapidité , selon qu'elle est plus ou moins éloignée de l'axe terrestre. Ainsi le Ciel ne vous paroît plus une masse solide ; mais

vous persistez à le croire en mouvement , à le regarder comme le moteur des Astres. Supposez donc au moins les révolutions célestes conformes à ce qu'exige la nature d'un fluide. Faites quadrer votre système avec les découvertes des Observateurs.

Il est une proportion entre le mouvement des corps célestes , & le diamètre de leurs orbites. Les plus voisins du centre ont plus de vitesse ; les plus éloignés roulent avec plus de lenteur. Telle est la loi que suivent les Satellites de Jupiter & de Saturne. Ceux qui occupent l'extrémité du tourbillon de ces Planètes , décrivent d'un pas lent de grandes circonférences : ceux qui nagent plus près d'elles , tracent des cercles plus petits en moins de tems. Kepler découvrit cette loi des révolutions célestes. Par la finesse de ses regards , il sçut l'arracher au secret qu'elle avoit gardé jusqu'alors. Loi sûre & constante , dont le grand Cassini a fait depuis avec succès l'application aux satellites de Saturne & de Jupiter. Voulez-vous donc connoître précisément la position de deux Planètes , & sçavoir combien elles sont éloignées de leur centre commun , ou du corps de l'astre principal : prenez le quarré du tems que chacune d'elles employe à faire sa révolution. Les cubes des distances sont entr'eux , comme les quarrés des tems.

Si vous adoptez donc le Système ancien ; si plaçant la terre au centre du monde , vous faites tourner autour d'elle toutes les constellations , la Lune avec les autres Planètes , & le Soleil même ; en un mot , si vous faites mouvoir le corps entier de l'univers , réglez au moins

le mouvement des astres, de façon que ceux qui sont plus proches de la terre, achevent leur révolution autour d'elle en moins de tems, que d'autres plus éloignés. C'est ce qu'exige la règle de Kepler. Or la Lune que vous sçavez peu distante de la terre, fait le tour de son orbite en vingt-cinq heures environ. Il n'en faut que vingt-quatre au Soleil, qui tourne au-delà de la Lune, dans un si prodigieux éloignement, que cette Planète le cache quelquefois à nos yeux, quoique beaucoup plus grand qu'elle. Le Soleil s'écarte donc de la loi commune. Mais que dirons-nous des Etoiles, de celles surtout, qu'on n'apperçoit à cause de leur distance, que comme de petites taches nébuleuses que le Télescope saisit à peine dans l'ombre de la nuit ? Ces Etoiles paroissent aller plus vite que le Soleil, plus vite que la Lune. Leur mouvement diurne surpasse celui de l'un & de l'autre. Donc aucun de ces astres n'obéit à la loi de Kepler.

IV. Voyons si leurs mouvemens s'accordent mieux avec ce principe, dans l'hypothèse qui met la terre au rang des Planètes, & donne au Soleil la place la plus distinguée. Mercure, dont l'orbite est la plus voisine du Soleil, emploie trois mois à faire sa révolution : Venus en met huit. Prenez le quarré de chacun des tems : le plus long renferme le moindre un peu plus de sept fois. En prenant donc le cube de la distance des deux Planètes, il faut que le moindre soit autant de fois contenu dans le plus grand, c'est-à-dire, que le cube

LIVRE HUITIE' ME. 233

de l'éloignement de Venus contienne sept fois le cube de celui de Mercure. La racine cubique de sept donne à peu près deux. Aussi trouvons-nous qu'il s'en faut peu que Venus ne soit deux fois autant éloignée du Soleil , que l'est Mercure , presque toujours caché dans l'océan des rayons solaires. Après Venus est placée la terre ; elle achève sa route en un an. Si vous comparez selon la même méthode le tems de sa révolution , avec ceux des révolutions de Mercure & de Venus , vous trouverez que sa distance du Soleil est unè fois & demie celle de Venus , qu'elle est double & plus de celle de Mercure. Mars tourne autour du centre en deux ans : calculez ; vous verrez que Mars est presqu'autant éloigné de nous, que nous le sommes du Soleil. Voulez-vous connoître quel est le diamètre de l'orbe de Jupiter ? Il ne le parcourt qu'en douze ans : aussi sa distance passe-t-elle trois fois celle de Mars. Enfin Saturne emploie trente ans à faire sa révolution : c'est une lenteur proportionnée à son prodigieux éloignement. La distance de cette planète la plus voisine des extrémités du tourbillon , est presqu'aussi grande que le diamètre de l'orbite tracée par Jupiter. Mais pour vous mettre devant les yeux le rapport qu'ont entr'elles les distances des Planètes , en voici la table abrégée. Si de Mercure au Soleil on compte deux , Venus a presque quatre , la Terre au moins cinq , Mars huit , Jupiter vingt-six , & Saturne cinquante.

Quoi de plus digne de notre admiration que la simplicité d'une loi qui régle tous les mouvemens célestes ?

Mais ce qui la rend plus merveilleuse encore , c'est que le seul principe des révolutions différentes de tant d'astres mûs à la fois est dans le Soleil même , dont le tourbillon les emporte. Peu de mots suffiront pour vous en faire comprendre la raison. Vous voyez souvent des corps solides & compacts tourner sur leur axe. Comme les couches de matière qui forment leur tissu , sont stables & fortement unies les unes aux autres , l'extrémité de ces corps tourne avec plus de vitesse , que les parties plus voisines du centre. En effet elle est obligée de décrire dans un tems égal un cercle plus grand. On voit régner dans les fluides une loi toute contraire , parce que les particules qui les composent sont peu serrées , désunies , toujours prêtes par conséquent à se séparer , qu'elles sont rangées autour de leur axe , sans aucun lien qui les y retienne. Ainsi le mouvement dont le principe est au centre de ces corps ne se communique point avec la même force dans toute leur étendue , & n'arrive pas tout entier à leur extrémité. Il diminue par degrés , à mesure qu'il s'en approche. Jetez une pierre dans une eau dormante ; il s'y forme des cercles concentriques : mais les derniers ne sont pas aussi marqués que les autres , parce que la force de l'impression diminue , en s'étendant au loin. Presqu'imperceptibles , à peine tracent-ils un foible sillon sur la superficie des eaux.

Comme toute espece de mouvement est produite par l'impulsion , les corps qui sont mûs doivent tous , en quittant la place qu'ils occupoient , s'en éloigner par le

chemin le plus court, pourvû que rien ne les empêche de le prendre ; & ce chemin est la ligne droite. Principe certain , & dont une expérience continuelle nous prouve la vérité. Quoique les corps qui tournent autour d'un centre , paroissent suivre une loi contraire , ils ne se conforment pas moins que les autres à cette règle , autant qu'ils le peuvent. Il n'est aucun instant où ces corps ne tendent à s'éloigner en ligne droite du centre de leur révolution , en suivant la tangente , parce que la tangente est la ligne qu'ils ont commencée d'abord , & que d'eux-mêmes ils sont portés à continuer la ligne déjà commencée. En effet ils s'échappent par la tangente , quand rien ne s'oppose à leur fuite. Mais comme une force contraire les rejette vers le point dont ils s'écartent , & que poussés d'une part , ils sont en même-tems repoussés de l'autre ; de ces deux mouvemens naît un mouvement composé qui tient de chacun. Au lieu de la ligne droite , ils sont forcés de décrire une courbe , en tournant autour du centre. Mais qu'est-ce qu'une courbe aux yeux d'un Géomètre , sinon une multitude infinie de lignes droites , toutes placées obliquement , toujours commencées , jamais achevées , parce qu'une force opposée en empêche la continuation.

Plus cette puissance repousse fortement les corps , plus les cercles qu'ils tracent autour de leur centre sont étroits , & plus leur vitesse croît nécessairement. Ainsi le cours des eaux devient plus rapide , lorsqu'elles passent sous un pont ; un fleuve d'air , en traversant une ouverture étroite , acquiert une nouvelle impétuosité,

Mais lorsque les forces centrifuges sont plus éloignées de l'origine du mouvement, & qu'elles ont donné plus d'étendue à l'orbite que décrit le corps, la courbe se rapproche par degrés de la ligne droite : elles commencent à languir ; elles s'affoiblissent parce qu'elles sont moins resserrées, parce qu'elles agissent dans un plus grand espace. Vous repliez une lame d'acier sur elle-même : qu'elle vienne à s'étendre par la violence de son ressort, elle perdra la plus grande partie de sa roideur ; elle ne fera plus les mêmes efforts, contre les côtés de la boîte qui la renferme. C'est ainsi que l'amas de matière subtile qui remplit l'immense étendue du tourbillon solaire, roule autour du Soleil, ébranlé par l'agitation même de cet astre. Comme cette matière est un fluide très-délié, elle reçoit d'autant plus de mouvement, qu'elle est plus voisine de son moteur ; elle en perd à proportion qu'elle s'en éloigne, & qu'elle touche de plus-près les extrémités de ce vaste empire. Plus le nombre des particules entre lesquelles se partage l'action d'un moteur est grand, plus la force de cette action doit diminuer. C'est pour cela que la partie du grand tourbillon occupée par Saturne coule plus lentement, & presse la marche de cette planète avec une activité cinq fois moins grande, que celle dont le courant rapide fait voler Mercure autour du Soleil.

Si cette matière coule avec tant de vitesse, lorsqu'elle est voisine du centre, quelle doit être dans le centre même du tourbillon la violence de son mouvement ? Il est si rapide, qu'elle s'échapperoit avec impétuosité, si

la surface qui l'environne ne s'opposoit à sa fuite. Ce liquide enflammé réfléchi par un tel obstacle & resserré dans ses propres bornes, reflue sur lui-même, & parcourt en bouillonnant l'immense profondeur de l'ancre brûlant qui le contient. La surface elle-même est ébranlée par une infinité de secousses, qu'elle communique au fluide extérieur. Frappée de toutes parts, elle lance des rayons sans nombre, & telle est la cause de la lumière. Ce mouvement intérieur du Soleil, dont l'impression passe à l'Ether, affoiblit un peu la rapidité de sa rotation autour de son axe. Il en diminue la vitesse, & la retarde jusque dans le centre même de ce vaste corps. De là vient que le Soleil met vingt-cinq jours à tourner sur lui-même ; ce qu'il feroit avec une promptitude infiniment plus grande, si son agitation intérieure ne le retardoit. Je n'avance rien qui ne soit prouvé par des signes certains. Considérez ces taches informes & noires qui couvrent légèrement & parcourent son disque. C'est une espèce d'écume que le Soleil rejette sur sa surface, & qui changeant plusieurs fois de figure, croissant & diminuant tour-à-tour, se dissipe enfin & disparaît.

J'ai dit que dans l'univers les forces centrifuges sont combattues par des forces opposées. Rien n'est plus vrai. Les extrémités du tourbillon solaire sont de toutes parts comprimées par d'autres tourbillons, qui renferment aussi leur soleil & leurs planetes. Continuellement agités, comme le nôtre, ils se meuvent de la même manière : sans cesse ils poussent leurs voisins qui les poussent réciproquement. Aucun d'eux ne peut céder ; mais

aucun d'eux n'a droit de vaincre & de s'étendre au-delà de ses bornes. C'est par cette résistance égale, que ces masses énormes conservent un parfait équilibre. Par une suite nécessaire le fleuve de matiere qui termine notre tourbillon, ne trouve point d'issue. Repoussé de toutes parts, il est malgré les efforts qu'il fait pour couler en ligne droite, contraint de décrire une courbe, & force à se replier de même le fleuve qui coule au-dessous de lui. C'est dans le milieu de ce fluide agité, que flottent les vastes corps des Planetes. Je vous ai prouvé clairement que ces globes énormes sont entraînés par le cours impétueux du fluide étheré; que tous ensemble ils roulent avec vitesse autour de l'astre du jour; que dans leur marche enfin, tous suivent la route qu'il leur trace par sa propre révolution d'occident en orient. Les mêmes principes vous apprennent aussi quelle est la cause de cette exacte proportion qui régné entre leur éloignement du centre & leur vitesse. Vous demandez pour quelle raison cette distance est différente : pourquoi les Planetes, outre cette période annuelle qui leur est commune à toutes dans le grand tourbillon, tournent encore sur leur axe, emportées chacune par un tourbillon particulier, qui donne un certain nombre d'heures à leur jour & à leur nuit. La cause de ces deux effets ne diffère pas de celle que je viens d'exposer.

La vive agitation dont le Soleil est le centre & le principe, ébranle jusqu'aux extrémités de son tourbillon la matiere dont il est environné; matiere divisée, comme je l'ai fait voir ailleurs, en pyramides qui se soutiennent

toutes dans un équilibre parfait. Quelques-unes de ces pyramides rencontrent-elles un corps dense & capable de résister par sa masse, elles le frappent, & prenant le dessus, le poussent vers le centre. Elles le plongeroient dans le sein du Soleil par la continuité de leur impulsion, qui croît dans tous les instans, selon la loi constamment observée dans la chute des graves, si ce corps n'étoit arrêté par les rayons mêmes de cet astre, qui soutiennent la Planète, & s'opposent à sa descente. Ces deux mouvemens se combattent avec des forces égales : le corps ne peut suivre aucun des deux : il s'arrête, & doit enfin se fixer entre le centre & l'extrémité du tourbillon, dans le point où les forces de part & d'autre en équilibre entretiennent le combat & rendent inutiles les deux efforts opposés.

Or ce lieu ne peut-être le même pour tous ces corps. L'un offre plus de surface aux rayons solaires, quoiqu'il soit peut-être creux au-dedans, & composé de parties dont le tissu est moins serré. L'autre plus dense, peut avoir une surface plus petite. Les coups qu'ils reçoivent des particules qui les frappent, agissent donc différemment sur eux, selon la différence de leur masse & de leur surface ; & selon cette différence, ils sont plus ou moins chassés d'un côté ou de l'autre. Ces eaux jaillissantes que vous voyez dans vos jardins s'élancer du fond de leurs tuyaux & fendre l'air avec un agréable murmure, vous offrent un exemple frappant de ce que j'avance. Dans le moment même qu'elles s'échappent, présentez à leur jet une boule légère ; elles se replient sur elles-mêmes ;

la boule se soutient suspendue sur cette colonne liquide , à une hauteur plus ou moins grande , selon qu'elle pèse plus ou moins : elle ne s'arrête pas toutefois dans un point fixe. L'eau qui la soulève en tremblant , lui communique son agitation : elle flotte , & son balancement naît des deux forces opposées. Concevez par-là pourquoi les globes célestes ne sont pas tous également éloignés du Soleil , leur centre commun , pourquoi Saturne & Jupiter roulent dans les parties les plus élevées du tourbillon , Mercure & Venus dans les régions inférieures , Mars & la terre au milieu de ce vaste océan ; pourquoi tous ces corps repassent dans les mêmes traces , par une révolution périodique , sans pouvoir s'écarter jamais de leur orbite.

Mais il est difficile qu'un corps contraint d'obéir en même-tems à deux forces diamétralement opposées , trouve un point fixe dans lequel il jouisse d'un repos absolu. Le mouvement de cette boule dont je viens de parler en est une démonstration sensible. Ce qui le prouve encore , c'est l'oscillation d'un Pendule qui se balance & s'élève plusieurs fois au-dessus de son point de repos , avant que de rester immobile. C'est l'exemple enfin d'un arbre qui jetté dans l'eau , s'y plonge d'abord , se relève ensuite , retombe & reparoit , jusqu'à ce qu'il soit entraîné par le courant. De-là vient que lorsqu'une des deux forces l'emporte sur l'autre , les Planètes s'approchent davantage du Soleil , & que quand l'autre est victorieuse , elles s'en éloignent un peu plus. Cette première position se nomme leur périhelie ; la seconde
est

est leur aphélie. Le Soleil n'occupe donc pas le centre de leur mouvement : il n'est pas, à parler à la rigueur, au milieu du tourbillon ; mais les orbites qui l'environnent paroissent être plutôt des ellipses que des cercles. Or chaque année les points qui terminent la plus grande distance des Planètes changent insensiblement. Ils sont reculés par la force du tourbillon ; & de-là doit enfin résulter après une longue suite de siècles un cercle parfait , dont le Soleil occupera le centre.

J'ajoute encore une raison à toutes celles qui précèdent. La nature du fluide dans lequel nagent tous les corps , modifie leur pesanteur. L'eau soutient le bois qui ne peut être soutenu par l'air , & ce que le Mercure porte , est englouti par les ondes. Ainsi la matière , qui plus près du centre , est prodigieusement agitée , rendue plus déliée par cette agitation , est peut-être trop foible pour soutenir un poids que supportera facilement celle , qui plus éloignée du centre , est par conséquent plus tranquille , & dès-lors plus épaisse. Enfin , depuis que les satellites du Soleil tournent autour de cet astre ; ils ont acquis une certaine force centrifuge , qui lutte sans cesse contre le fleuve dans lequel ils sont plongés , & qui , selon moi , doit être comptée parmi les causes de leur mouvement. Elle influe beaucoup dans l'ordre invariable qu'ils observent.

Vous êtes trop équitable pour exiger de moi , que dans une matière si difficile , je rende clairement raison de tous les détails. Si dans l'étude du Système de l'univers,

242 L'ANTI-LUCRECE,

il est quelques points démontrés , quelques découvertes certaines , on trouve aussi des problèmes , sur lesquels il faut se borner à proposer de modestes conjectures. Mais une des plus vraisemblables , c'est que les distances des Planètes & la diversité de leurs mouvemens dépendent de la réunion de toutes les causes que j'ai rapportées.

V. DIVINE Sageſſe, éclairez mon eſprit d'une nouvelle lumière : échauffez mon cœur d'une céleſte flamme. Vous êtes la véritable Uranie. Favoriſez les vœux d'un mortel qui contemple les merveilleux ouvrages de vos mains , & qui brûlant de cet amour pur que vous inſpirez , oſe approfondir les plus ſecrets myſtères des mouvemens céleſtes. Il ne cherche vos traces, que pour arriver juſqu'à vous. Guidez ſes pas : ne permettez point que dans l'imménſité d'un eſpace ſans bornes, il s'égaré de la route qui conduit à votre Sanctuaire.

On doit diſtinguer deux couches dans la portion du fluide éthéré dont notre globe eſt environné. Celle qui s'étend depuis le centre de la terre juſqu'à la circonſérence du tourbillon , contient plus de matière , parce qu'elle occupe un eſpace plus grand : mais elle coule avec lenteur. Celle qui remplit l'intervalle du centre de la terre au Soleil eſt moins abondante , parce que l'arc qui la renferme a moins d'étendue ; mais le cours en eſt plus rapide. C'eſt une vérité que démontre tout ce qui précède. De ces forces différentes , exactement compensées , naît un mouvement qui tient de l'une & de l'autre ;

& satisfait à toutes deux : mouvement par lequel le corps entier du globe ébranlé dans tous ses points, obéit à l'impression du fluide entier. En effet, comme les parties d'un solide sont fortement unies ensemble, elles se suivent toujours, quoique frappées différemment. L'axe d'un tel corps ne se courbe jamais. C'est ce mouvement périodique, vous le sçavez, qui forme la révolution annuelle.

La même cause produit le retour successif des jours & des nuits. Comme la terre nage avec plus de vitesse que les ruisseaux qui coulent au-dessus d'elle, plus lentement que ceux qui frappent son hémisphère inférieur, elle retarde par sa pesanteur le cours rapide de ces derniers, résiste à l'impétuosité de leur choc, & les arrête. Or qu'arrive-t-il lorsqu'une forte digue oppose un front insurmontable au passage des eaux ? Le Fleuve s'enfle en mugissant, les flots s'amoncellent, franchissent cette barrière, & couvrent la plaine. Ainsi les flots de la matière subtile battent avec violence le globe terrestre. Mais comme ils ne peuvent pénétrer un corps si dense, ni hâter le pas lent avec lequel il marche, l'excès de leur vitesse est la mesure de la résistance qu'ils éprouvent. Ils ne refluent pas sur eux-mêmes ; ceux dont ils sont suivis les en empêchent : ils ne trouvent point d'issue en gagnant le fonds ; la matière qui coule au-dessous d'eux avec une rapidité plus grande encore, s'opposeroit à leur fuite. D'ailleurs leur force centrifuge les repousse & les éloigne du Soleil. Ces flots sont donc obligés de remonter en s'élevant vers les parties supérieures

de la terre. Ils y trouvent un fleuve de matière , qui coule avec moins de vitesse , & qui cède facilement à leurs efforts. Ils saisissent donc avec force ce vaste globe par le haut , l'embrassent , en frappent le sommet , passent au-dessus & l'inclinent. Le sommet , en se baissant pèse sur la partie du fluide qui le touche , & la chasse vers le bas. Cette portion de l'éther frappe le globe à son tour , & l'ébranlant par dessous , en élève les parties inférieures. C'est ce qui fait par une continuelle alternative changer de place aux deux hémisphères.

Une plus grande quantité de matière donne donc à la partie du fluide qui coule au-dessus de la terre , l'avantage sur celle qui coule au-dessous, quoique celle-ci par la force de son mouvement parût devoir l'emporter sur l'autre , & faire tourner sans interruption le globe terrestre vers l'occident. Aussi parviendroit-elle à lui donner cette direction , sans des obstacles invincibles. Mais elle ne leur cède qu'en combattant : elle déploie contr'eux toutes ses forces; & comme sa rapidité surpasse d'un vingt-sept millième environ celle du fleuve supérieur , elle retarde en effet d'un vingt-sept millième le mouvement de la terre vers l'orient. Voilà pourquoi cette Planète, lorsqu'elle revient au commencement de son orbite , après l'avoir parcourue toute entière , ne retrouve plus les Etoiles au même point du Ciel. Son axe n'a plus alors la même direction que l'année précédente. Comme ses habitans ignorent ce qui cause un tel effet , ils attribuent aux Etoiles cette déclinaison annuelle de la terre vers l'occident.

Ce troisième mouvement devoit être contraire aux deux autres, afin qu'elle pût conserver la même position dans le fluide, dont le cours produit ses révolutions annuelle & diurne. En effet, comme le centre de gravité n'est pas le même dans le globe terrestre que le centre de masse, les deux parties de ce globe, dont l'une est plus légère & l'autre plus lourde, feroient entr'elles un partage inégal du mouvement. L'axe de la terre décriroit par une de ses moitiés un cône plus petit que par l'autre. Le retard causé par le fluide inférieur supprime donc ce qu'a d'excédent la vitesse de la portion plus légère, rétablit l'égalité entre le mouvement de l'une & de l'autre, & par-là redresse l'axe. Cet axe coupe perpendiculairement l'Equateur, avec lequel l'écliptique fait, comme nous l'avons dit, un angle de vingt-trois degrés & demi. Sa distance de l'écliptique est donc de soixante-six degrés & demi : situation qu'il conserve dans toutes les révolutions de la terre, dans sa rotation diurne, dans sa période annuelle, enfin dans cette période de vingt-six mille ans, après laquelle la terre revenant au même point d'où elle étoit partie d'abord, croira que les astres sont rentrés dans leurs anciennes demeures, parce qu'elle les y reverra pour lors.

Vous voyez avec quelle aisance un mouvement unique & simple fait sans cesse tourner les vastes corps des Planètes sur eux-mêmes, & dans une immense orbite. Ne soyez pas étonné d'une difficulté qui peut se résoudre au premier effort, quoique la main du célèbre Newton en ait formé les nœuds. En vain il objecte qu'un

fluide est capable d'arrêter dans leur route des corps denses ; qu'il résiste à leur mouvement , le diminue , le détruit même enfin. Rien ne seroit plus vrai , si ce fluide étoit une masse immobile , un vaste étang dont les eaux fussent dormantes ; ou si mù dans un sens contraire à la direction des astres , il luttoit contre eux avec force. Mais ces deux suppositions seroient également fausses. L'éther coule avec rapidité dans le même sens que les globes célestes. Et ces corps , & l'océan dans lequel ils nagent , tout est à la fois emporté d'une manière uniforme par la seule action du Soleil ; tout est ébranlé par une seule & même impulsion. Il n'est donc pas possible que la matière subtile leur résiste par sa masse. Les Newtoniens ne se bornent pas à cette objection , je le sçais. Ils insistent aussi sur la nature de la ligne que les Comètes décrivent dans les cieux , sur leur direction peu d'accord avec celle des Planètes dont elle coupe les orbites.

Mais connoissons-nous la route d'une Comète & la région qu'elle occupe ? La ligne qu'elle décrit se dérobe aux observations ; on la devine à peine : nous ne découvrons qu'une petite partie de son orbite immense. Ce n'est que lorsqu'elle est arrivée dans un point du Ciel où nos yeux peuvent atteindre , qu'ils distinguent sa lueur obscure & pâle. Cette chevelure qui l'environne , cette queue lumineuse qu'elle traîne après soi , ne sont que des apparences , qui dépendent du point de vûe , sous lequel nous l'apercevons. Il faut donc examiner d'abord si la ligne qu'une Comète semble décrire n'est

pas un arc, & quelle est la quantité de la courbe dont cet arc fait partie. Une ligne peut nous paroître droite, quoiqu'en effet elle soit circulaire, & qu'elle tourne autour du Soleil. Ne vous ai-je pas fait observer que les Planètes nous paroissent quelquefois rétrogrades ? Leur marche est cependant toujours directe. Si la partie qu'habitent les Comètes dans le tourbillon solaire est au-delà de Saturne, elles roulent dans des espaces si prodigieusement éloignés du Soleil & de notre globe, que leur périhélie se confond presque avec leur périégée, & qu'elles ne peuvent facilement se rencontrer dans le plan que nous parcourons. Leur orbite se perd presque toute dans l'immensité des cieux. Ce que nous en découvrons n'est qu'un arc très-petit, que nous prenons pour une ligne droite ou presque droite, & qui quoique dirigée vers l'orient, nous paroît tendre vers le nord ou vers le midi. D'où naît cette illusion ? c'est que par la position de la terre, nous jugeons de celle de cet astre, dont la véritable situation doit échapper à nos regards, si dans le tems qu'il se rend visible, l'inclinaison de notre orbite par rapport à lui, est aussi grande qu'elle le peut être.

Il est donc possible qu'une Comète soit absolument semblable aux Planètes, quoique la diversité qui s'observe dans son cours, dans sa figure, dans toutes ses apparences, & la promptitude avec laquelle on la voit disparaître, pour ne se remontrer qu'après une absence considérable, fassent juger qu'elle est d'une espèce différente, & qu'elle suit d'autres loix. Mais que répondriez-

Q iiiij

vous, si je vous disois que les Comètes sont des astres étrangers, habitans d'une autre patrie, députés d'une Cour voisine, dans laquelle ils occupent le premier ou le second rang; que ce sont les Saturnes des Tourbillons où régnent Sirius & la Lyre? Dans cette hypothèse sera-t-il étonnant que les Comètes envahissent quelquefois les frontières de notre empire, que leur courbe en effleure obliquement les bords, & que leur direction opposée à celle du tourbillon solaire, les empêche d'en suivre les loix.

VI. REGARDEZ donc comme démontré que les Planètes nagent dans un liquide qui les entraîne par la rapidité de son cours. De-là vient que ceux de ces corps dont le diamètre est plus grand, & qui opposent au fleuve éthéré un front plus vaste, une masse plus solide, sont visiblement plus prompts que les autres à tourner sur leur axe. Ils passent plutôt de la nuit au jour, quoiqu'ils ne parcourent le Zodiaque, que dans un plus long espace de tems. Ceux au contraire dont la grosseur & la masse sont moindres, achèvent leur jour plus lentement, & finissent leur année avec plus de vitesse. Cette Planète, qui résidant au-dessus de toutes dans la plus haute région, est la seule dont le front soit orné d'un brillant diadème, Saturne passe trente mois entiers dans le Bélier. Cependant, si le témoignage du célèbre Huyghens est digne de foi, à peine met-il onze heures à tourner sur lui-même. Jupiter, la plus élevée des Planètes après Saturne, & la plus grande de toutes, s'arrête

avec ses satellites une année entière dans chaque signe ; mais en dix heures il achève sa révolution autour de son axe. Mars est un peu plus petit que la Terre ; Venus plus grande que notre globe , est une heure de moins à tourner sur elle-même : Mars met une heure de plus. Les Astronomes sont partagés , j'en conviens , sur la rotation de Venus ; mais le sentiment de Cassini me paroît le mieux fondé. Mercure est presque toujours plongé dans les rayons solaires. S'il se montroit plus long-tems & plus souvent , on le verroit sans doute mettre plus de tems que les autres Planètes à tourner sur son axe , puisque c'est la moindre de toutes , & que son globe ne présente qu'une petite surface aux coups du fluide éthéré. Peut-être cette découverte est-elle réservée aux siècles à venir.

Par cette révolution des corps célestes sur eux-mêmes , les jours & les nuits doivent se succéder dans un ordre invariable & renaître alternativement. Un globe ne peut tourner en effet , que toutes les parties de sa surface ne se présentent l'une après l'autre au Soleil , pour rentrer ensuite dans le sein de la nuit. Chacune d'elles à son tour enlève dans les ombres, se replonge à son tour dans les rayons du Soleil. A peine une portion de la terre sort-elle des ténèbres , qu'elle voit naître le crépuscule , le ciel se blanchir , la lueur éclatante des étoiles pâlir & s'éteindre. Elle apperçoit ensuite l'humide Aurore peignant la nature des plus belles couleurs , puis le bord supérieur du Soleil qui lui paroît se lever pour elle ; enfin son disque entier , dont la lumière

commence à devenir plus forte & la chaleur à se faire sentir. Bientôt, comme elle continue à descendre, les traits de cet astre tombent plus perpendiculairement : elle arrive au point qui fait le milieu du jour, parce qu'alors elle voit le Soleil placé vis-à-vis d'elle, au milieu même des cieux. Depuis cet instant elle commence à tourner vers le haut, & monte pendant le même nombre d'heures qu'elle avoit descendue. Les traits brillans du jour cessent de lui être perpendiculaires. Cette partie du globe laissant de plus-en-plus en-deçà le Soleil qui lui paroît alors se coucher au-dessous d'elle, s'en éloigne par degrés, & rentre enfin dans l'ombre qu'elle produit.

C'est ainsi que la rotation de chaque globe ramene le jour & la nuit sur tous ses points. Voyez des troupes nombreuses se mettre sous les armes au son de la trompette, & défiler dans une plaine pour y passer en revue. Les escadrons s'avancent en bon ordre, les bataillons gardent leurs rangs. Chacun s'empresse à se faire voir, & nul n'échappe aux regards du Général. Spectateur & juge de leurs évolutions, il les examine & semble les compter des yeux. Le soldat rentre sous ses tentes après avoir passé devant lui. Ainsi le Soleil, du centre qu'il occupe, éclaire les différentes Planètes, & leurs différentes parties. Il éclaire au milieu d'elles le globe terrestre, qui tournant sur lui-même dans un tourbillon particulier, employe vingt-quatre heures à faire sa révolution diurne, révolution de neuf mille lieues.

Mais d'où vient cette longueur des nuits d'hyver &

LIVRE HUITIÈME. 251

des jours d'été ? Pourquoi l'inégalité des jours & des nuits disparoit-elle à l'instant où commencent l'automne & le printems ? Pourquoi voyons-nous l'année se partager en saisons qui se succèdent dans un ordre si régulier ? Enfin quelle cause a pû fixer d'une maniere presque immuable les points des solstices , & borner aux tropiques la carrière que semble parcourir le Soleil ? Je vais tâcher de répondre à toutes ces questions. Ayez quelque indulgence pour mes vers : songez que cette matiere ne fut jamais soumise aux loix de la Poësie.

L'Equateur est également éloigné des deux pôles , & coupe la terre en deux parties égales. Il résulte de-là que son axe est celui du globe , & que le mouvement diurne de la terre , n'est que la révolution de ce grand cercle sur lui-même. Or c'est l'écliptique qu'elle suit dans sa période annuelle. Si donc le plan de l'Equateur se trouvoit dans le cercle de l'écliptique, vous verriez le jour & la nuit par-tout égaux. La chaleur seroit continuelle dans les contrées immédiatement placées sous le Soleil : un froid éternel se feroit sentir aux régions voisines des pôles : dans les lieux dont le climat est doux & tempéré, on cueilleroit sans cesse les fleurs du printems , mais sans avoir part aux fruits que fait éclore la chaleur. Cependant cette chaleur bienfaisante est la source de toutes les productions de la nature. Il falloit qu'elle se répandît, ainsi que la lumière, sur toutes les parties de notre demeure ; que le repos de l'hyver pût délasser par-tout des travaux de l'été ; qu'un loisir suffisant rendit à la terre épuisée de nouvelles forces, Pour produire ces

effets, l'axe de la terre devoit nâger obliquement au sein du fluide qui l'environne, & faire avec l'écliptique un angle de vingt-trois degrés & demi. Situation dans laquelle il est en effet, & qu'il conserve constamment, toujours parallèle à lui-même, dans quelque partie de son orbite qu'il se trouve.

Cette situation qui seule pouvoit obvier à tant d'inconvéniens, l'axe terrestre ne l'auroit pas, si le centre de gravité étoit le même que le centre de masse. La direction de l'Equateur se confondroit alors avec celle de l'écliptique; ils auroient tous deux pour aspect la même portion du ciel, & tous deux prolongés passeroient par le centre du Soleil. Ainsi chaque contrée de la terre n'auroit jamais qu'une saison : par-tout une exacte mesure partageroit le tems entre le jour & la nuit. Le seul moyen d'empêcher cette uniformité, c'étoit que l'arrangement & le tissu des parties de la terre fût tel que nous le voyons. Par une suite de ce mélange des particules solides avec les liquides, une portion de la masse est plus pesante que l'autre; & cette différence de poids donne à la masse entière l'inclinaison qu'elle a dans le fluide éthéré. Vous verrez avec étonnement combien de problèmes difficiles cette supposition seule doit résoudre.

Supposons que nous sommes placés sur le plan de l'Equateur, dans sa partie occidentale, d'où nous serons portés vers l'orient par le double mouvement de la terre. Il est minuit : nous touchons au vingt-deuxième jour de Mars. Au-dessus de nous le ciel est tout brillant d'étoiles. Sous nos pieds est le Soleil, que l'opa-

LIVRE HUITIÈME. 253

tité de la terre dérober à nos yeux. A ma droite j'ai le pôle que les anciens n'ont pas connu. Je vois l'autre à ma gauche, & tous deux terminent l'horison. Dans un silence profond je mesure des yeux ce grand espace ; & contemplant l'immense profondeur du ciel, j'y découvre les régions placées entre les cercles de l'Équateur & de l'écliptique. Car toutes les divisions imaginées sur la terre se trouvent aussi dans les cieux, & les grands cercles de la sphère céleste répondent exactement aux petits, qui partagent notre globe. Instruit que l'Équateur & l'écliptique doivent se réunir en deux points diamétralement opposés, je cherche quel est le point où ils se rencontrent, & je trouve que celui-même où nous sommes actuellement est le nœud commun des deux cercles ; que c'est le lieu dans lequel aboutissent les deux routes ; que le point qui lui répond dans le ciel est à mon *Zénith* ; que mes Antipodes ont par conséquent le Soleil sur leur tête, & qu'au bout de douze heures nous l'aurons à notre tour, ainsi que tous les habitans de l'Équateur, quand il passera par leur méridien. L'équinoxe est donc alors universel sur la surface de notre globe. Les rayons solaires font en effet un angle droit avec l'axe terrestre, & l'astre du jour partage également sa lumière aux deux pôles également éloignés de lui. Si vous habitez une région située sous l'un ou sous l'autre, le Soleil vous sembleroit joint à l'horison. Il vous paroîtroit même pendant vingt-quatre heures, tel qu'il se montre à vos yeux, lorsqu'il se leve ou qu'il se couche. Vous le verriez, effleurant la surface de la

terre , tracer autour de ses bords une brillante couronne.

Mais la terre emportée par le fluide qui l'environne ; a fait ce jour-là même quelque progrès dans l'écliptique. L'espace qu'elle a décrit est la trois cent soixante-cinquième partie de son cercle annuel. Quelquefois en pleine mer , de rapides courans détournent un vaisseau de sa route , quoique poussé par les douces haleines des zéphirs, il ne paroisse pas faire le moindre écart. Le Pilote qui ne s'apperoit pas de l'erreur , laisse les matelots tranquilles , jouir sans inquiétude de la faveur des vents , & trompé , comme eux , il compte des lieues qu'il n'a pas réellement parcourues. Ainsi le cours du fluide éthéré , en nous portant dès le lendemain au-delà du point où l'Equateur & l'écliptique se réunissent , nous écarte de la route , qui la veille à midi nous amenoit dans le plan même du Soleil. Notre globe commence pour lors à laisser cet astre un peu à sa gauche. Ce n'est plus l'Equateur qui passe à midi dans le plan du Soleil : c'est le cercle le plus voisin de l'Equateur , puis un troisième ; enfin tous les suivans , selon l'ordre dans lequel ils sont placés. Et comme la terre par son mouvement de rotation continue à tourner sur son axe , qui ne cesse d'être parallèle à lui-même , elle s'éloigne de plus en plus de ce point d'interfection. A gauche les nuits diminuent ; cette partie de la terre voit plutôt l'astre du jour & le perd de vue plus tard. Elles augmentent à droite ; car le Soleil ne se montre que tard aux pays qui l'occupent , & leur est bientôt enlevé. D'un côté la lumière plus for-

te & suivie d'une plus grande chaleur fait sortir les feuilles de leurs tiges, fait éclore les herbes, & couvre les campagnes de fleurs naissantes. Elle s'affoiblit de l'autre : les sucres végétaux commencent à s'y tarir; la couleur dont s'y peignent les fruits annonce leur maturité; les arbres sont prêts à s'y dépouiller de leurs feuilles déjà flétries par la vieillesse. L'automne régné sous le Capricorne; les régions placées sous le Cancer jouissent du printems.

Ainsi pendant trois mois la terre, en tournant chaque jour sur son axe, s'est avancée vers l'orient. Au bout de quatre-vingt-onze jours & vingt heures environ, le tropique du Cancer, ainsi nommé, parce qu'il répond au signe, qui dans le ciel porte ce nom, est arrivé sous le Soleil. Quiconque est placé sur ce cercle, apperçoit à midi l'astre du jour au-dessus de sa tête; car il passe à cette heure par le plan du Soleil. Les ombres disparaissent alors dans ces contrées : les montagnes mêmes les plus élevées n'en font aucune, & la lumière se plonge tout entière au fond des puits de Syéné. C'est-là le solstice d'été. Ce jour est le plus long de l'année pour toute la partie gauche du globe qui se termine aux deux Ourfes. Elle est alors en effet la plus voisine qu'elle puisse être du plan du Soleil. Le diamètre de ses différens cercles décroît à mesure qu'ils approchent du pôle, & cette diminution est telle que le dernier ne forme qu'un seul point. Elle se trouve donc plongée dans un océan de rayons, qui répandus de toutes parts, laissent à peine un petit intervalle à la nuit. Le pôle même jouit alors d'un jour continuel.

Cependant la partie méridionale du globe éprouve des apparences toutes contraires. Elle est dans la plus grande distance où elle puisse être du Soleil. Dans l'hémisphère septentrional les jours se sont augmentés, & la chaleur s'est accrue à proportion. Dans l'autre la nuit & le froid ont reçu par degrés les mêmes accroissemens. Pendant six mois le pôle austral est enseveli dans d'épaisses ténèbres. En-deçà du pôle, une lueur foible éclaire l'horison : née à peine, on la voit s'éteindre. Cette nuit est la plus longue de l'année pour toutes les parties de cet hémisphère : sa durée sous le tropique du Capricorne égale celle du jour dont jouit alors l'autre tropique. C'est le solstice d'hiver pour les contrées situées sous ce cercle & au-delà.

Toujours placés dans le plan de l'Equateur, continuons notre route : le quart en est achevé, puisque nous touchons au point solsticial. Mais en suivant le tourbillon, dont le cours entraîne la terre, ce point va s'éloigner insensiblement du Soleil. Nous avancerons encore trois mois vers l'orient, pour arriver au point opposé à celui d'où nous sommes partis d'abord : point dans lequel la nuit est une seconde fois égale au jour. Pendant que la terre trace son orbite autour du Soleil, son axe conserve toujours la même position. Vous voyez ce qui doit résulter de la figure d'un cercle ainsi parcouru par un globe dont l'axe est incliné. Comme l'Equateur terrestre s'étoit écarté peu à peu du plan du Soleil, il s'en rapproche aussi par degrés. Par un progrès que cause la marche de la terre, & la continuité de sa révolution,
il

LIVRE HUITIÈME. 257

il devient de jour en jour plus voisin de cet astre. Tous les cercles, entre le tropique & l'Equateur, retournent donc vers le Soleil; il les voit tous passer au-dessous de lui, & s'offrir à ses rayons qui les frappent perpendiculairement. Par tout où les jours avoient crû jusqu'alors, ils commencent à diminuer; ils augmentent par tout où ils diminuoient. Toute la partie Septentrionale est brûlée par la chaleur: un froid rigoureux couvre de glace les pays méridionaux, jusqu'à ce que le tourbillon qui fait marcher la terre, ait conduit l'Equateur au point que ce cercle occupoit six mois auparavant. Dès qu'il a touché ce point, l'égalité se rétablit entre le jour & la nuit. Les campagnes long-tems embrasées par les feux de l'été, sont rafraîchies par ces Zéphirs que ramène l'automne: aux moissons succèdent les vendanges. Dans l'hémisphère opposé, les régions où l'hiver faisoit régner les pluies, la neige & les frimats, se raniment & semblent renaître avec le printems.

Nous sommes parvenus à la moitié de notre carrière; il nous reste à parcourir la partie inférieure de l'orbite que la terre décrit autour du Soleil. Mais comme l'inclinaison de l'axe est invariable, tout ce qui s'est passé dans la portion opposée de ce vaste cercle va se remonter à nos yeux. Notre Equateur abandonne une seconde fois le plan du Soleil: il laisse à droite cet astre, qu'il avoit paru pendant six mois avoir à sa gauche. Six mois entiers se passeront de même dans sa nouvelle position. La durée respective des jours & des nuits change alors par tout, ainsi que les différentes saisons; & ce

changement universel est produit par la révolution qui ramène vers le Soleil tous les cercles méridionaux plus petits que l'Equateur. Chacun d'eux, forcé de passer à son tour au-dessous de cet astre, est frappé des rayons qui tombent à plomb sur lui, & que l'autre moitié du globe ne reçoit alors qu'obliquement. Au bout de trois mois le tropique du Capricorne passe sous le Soleil. Les régions situées au midi ont alors leur solstice d'été, leur plus grand jour, & la plus forte chaleur qu'elles puissent ressentir. En même-tems le solstice d'hiver arrive dans les contrées septentrionales, & leur ramène avec les longues nuits un froid à peine supportable.

Enfin la terre remonte des parties inférieures de son orbite. Voyez pour lors l'Equateur s'élever par la seule force du tourbillon, & son axe conservant toujours & son parallélisme, & son inclinaison sur l'écliptique, rentrer dans le plan immobile du Soleil. C'est alors qu'ayant achevé sa révolution, il rétablit l'équinoxe; & que, sans s'arrêter, il recommence une route, qui nouvelle chaque année, sera toujours la même pendant la durée des siècles.

Refferons en deux mots ce que nous venons de développer, peut-être avec trop d'étendue. Supposez que notre Equateur ne sorte jamais du plan du Soleil, & que l'Ecliptique coupe toujours perpendiculairement l'axe terrestre, la nuit sera pour lors égale au jour; chaque contrée n'aura qu'une saison. Voulez-vous varier les apparences; inclinez l'axe de la terre: vous verrez naître plusieurs changemens. Ajoûtez à cette inclinaison

le mouvement d'un fluide qui emporte la terre autour du Soleil ; ces changemens seront plus nombreux : que ce fluide la fasse en même-tems tourner autour de son centre ; vous aurez toutes les variations qu'éprouve notre globe. Peut-on douter que les autres Planètes ne soient assujetties aux mêmes vicissitudes ?

VII. LORS QU'UN fleuve en franchissant ses bords inonde les plaines voisines, on voit souvent se former des tourbillons d'eau, qui sans cesse agités, entraînent & font tourner avec eux des branches d'arbres & des buissons. Quoique chacun de ces tourbillons ne suive pas le cours du fleuve, & conserve son mouvement propre qui l'agite dans un sens différent, il tire néanmoins du fleuve cette force avec laquelle il tourne sur lui-même, & fait si rapidement piroueter sa proie. Ainsi la terre est le centre d'une révolution particulière ; & dans le tems même qu'obéissant au fluide céleste, elle décrit autour du Soleil une vaste circonférence, elle ébranle cette partie du fluide qui l'environne de plus-près, & l'oblige à rouler continuellement autour d'elle : ce qui forme un petit tourbillon dans le sein du grand. Tout ce qui nâge dispersé dans cette région de matiere, quoique séparé de notre globe, quoique placé même à l'extrémité de son empire, doit en suivre l'impression. La terre se saisit de ce corps, l'entraîne, & le fait tourner avec plus ou moins de vitesse, selon qu'il est plus ou moins éloigné d'elle. Or sa distance est proportionnée à sa pesanteur, & sa pesanteur l'est à sa masse. Nous avons vû que ces

trois rapports se tiennent par des liens mutuels , & que le mouvement des corps célestes n'a point d'autre loi. Par la pesanteur d'un corps , j'entens , vous le sçavez , l'effort que fait contre lui la matiere subtile , en fuyant le centre.

L'intervalle qui nous sépare de la Lune n'étant que d'environ cent mille lieues , elle se trouve dans ce tourbillon particulier. Assujettie par cette situation aux loix que lui donne la terre , elle est forcée de la suivre , & par une conséquence nécessaire , elle doit marcher avec plus de rapidité. Car son cercle a d'autant plus de diamètre , qu'elle est plus éloignée du globe que nous habitons : Il faut que sa distance du Soleil soit quelquefois plus grande , quelquefois moindre que la nôtre. Elle est plus grande , lorsque nous voyons tout son disque éclairé : elle est moindre , lorsque nous le découvrons à peine. La Lune doit aussi se trouver à la même hauteur que la terre , tantôt à sa droite , tantôt à sa gauche ; & telle est sa position , lorsqu'une partie de sa surface brille à nos yeux , & que l'autre nâge dans l'ombre. Elle est alors , selon le langage ordinaire , dans son croissant ou dans son déclin.

Cette Planète ne nous présente jamais que le même hémisphère. Nous appercevons toujours les mêmes contrées connues par différens noms : entre les taches qui la couvrent , nous distinguons toujours les mêmes parties lumineuses. Ce qui vient , sans doute , de ce que cet hémisphère est plus léger que l'autre , & qu'il est par-là forcé de regarder continuellement le centre. Mais

sans tourner sur son axe , elle ne laisse pas de présenter à l'astre du jour toutes les parties de son globe. C'est une suite de ce mouvement qui l'approche ou l'éloigne par degrés du Soleil , en lui faisant décrire un cercle autour de la terre. Aussi voyons-nous la lumière s'étendre par une progression plus lente sur le disque entier de la Lune , & les ténèbres le couvrir plus long-tems , que si ce globe tournoit sur lui-même , comme fait le globe terrestre. Une seule révolution fait son jour & son année. Tandis que d'un vol rapide elle parcourt tous les signes du Zodiaque , & qu'en vingt-sept ou vingt-huit jours , elle achève son cercle autour de la terre , chacune de ses parties jouit de la lumière pendant la moitié d'un mois ; & pendant l'autre moitié , reste plongée dans les ténèbres.

Mais pourquoi la Lune ne tourne-t-elle pas aussi sur son axe ? La raison en est simple : son diamètre n'a pas le tiers de celui de la terre : sa masse en est à peine la cinquantième partie. La place qu'elle occupe dans notre tourbillon , n'est donc pas considérable. Ainsi les différentes couches de matière éthérée dont le cours l'entraîne , ont un mouvement à peu-près égal. Leur impulsion ayant presque la même force , ce globe ne peut pas être beaucoup plus pressé d'une part , que d'une autre ; tout au plus , il chancelle : mais il n'est pas ébranlé de la place où l'a fixé sa pesanteur. La Lune doit par conséquent voguer dans le tourbillon terrestre , comme une chaloupe sans rames , sans voiles , dirigée par le feu gouvernail vogueroit entre les bords d'un fleuve , qui

serpente, & qui calme & tranquille, lui feroit décrire sans effort le cercle que trace son lit.

La Lune en parcourant le sien coupe deux fois tous les mois le plan de l'orbite terrestre : les points où elle traverse ce plan, se nomment la tête & la queue du Dragon. La situation de ces nœuds varie. Mûs en sens contraire à la suite des signes, ils s'avancent vers l'occident, toutes les fois qu'ils se renouvellent. Cette marche est opposée à celle des autres Planètes, qui toutes rapprochent leurs nœuds d'occident en orient. Ce qui cause cette apparence, c'est qu'en même tems que la Lune tourne autour de nous à l'extrémité de notre tourbillon, la terre est, selon l'ordre des signes, portée vers l'orient par sa révolution annuelle. Son inséparable satellite suit donc à la fois deux mouvemens opposés. Ils s'accordent & se confondent pour quelque-tems, lorsque la Lune est dans son aphélie. Elle nâge pour lors avec peine dans cette partie du fluide, qui coule avec lenteur, parce qu'elle occupe l'extrémité du tourbillon. La terre la devance donc, parce que la terre alors plus voisine du Soleil, est emportée par un courant plus rapide. Mais lorsque placée dans le point diamétralement opposé, la Lune se trouve entre cet astre & la terre, elle est dans la région où le fluide a le plus de force. Elle avance donc avec plus de vitesse que notre globe & dans un sens contraire : ce qui fait paroître ses nœuds rétrogrades. C'est toujours dans ces points d'interfection des deux orbites, que doivent arriver les éclipses de Lune & de Soleil. En effet, si la Lune en traversant l'orbite terrestre, passe

directement entre le Soleil & la terre, elle intercepte les rayons de cet astre : elle doit perdre à son tour la lumière empruntée dont elle jouit, lorsque la terre se trouve placée entre-elle & le Soleil. L'une de ces Planètes tombe pour lors dans l'ombre de l'autre. Par la même raison, nous ne voyons point tous les mois des éclipses de Lune ou de Soleil. Car il n'arrive pas toujours dans le tems du passage de la Lune, entre notre globe & l'astre du jour, que ces trois corps soient placés dans la même ligne.

Vaste univers que ton Auteur est digne d'admiration ! Qui peut à la vûe de ces beautés sans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des Philosophes leur donnent le hazard pour pere ; qu'ils ne rougissent point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle matière, tandis qu'on ne peut sans intelligence, sans art, offrir une simple image de tant de merveilles ? Ces anciens Astronomes, dont les yeux pénétrants ont parcouru les sphères célestes ; ces Observateurs éclairés qu'ont produits les siècles modernes, nous paroissent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont osé décrire la figure des astres, en déterminer les distances, les masses, les orbites. Et par un excès d'ingratitude, nous refusons nos hommages à l'Être suprême, qui seul a pû créer tant d'astres divers, & les assujétir à des loix certaines. Ces cartes où sont tracés les plans du ciel & de la terre ; ces globes qui les représentent ; ces machines dont le mouvement imite celui

264 L'ANTI-LUCRECE, &c.

des corps célestes , sont des chefs-d'œuvres de génie ;
& le monde lui-même ne sera pas l'ouvrage d'une intel-
ligence ! Monstrueuse opinion ! Déplorable aveuglement
d'une Secte insensée !



C. Rion sculp.

P. Tardieu del.

S O M M A I R E

DU LIVRE NEUVIÈME:

L'EXAMEN des Minéraux, des Fossiles, des Plantes marines, & généralement de tout ce que renferment les entrailles de la terre & le sein de la mer, entroît dans le plan de l'Anti-Lucrèce. Ce n'est pas la partie du Spectacle de la Nature la moins curieuse, ni la moins propre à faire reconnoître un Créateur intelligent. Le neuvième Livre devoit avoir cet objet ; mais il n'est pas achevé ; nous n'en avons que le début. Ce qui suit sert de conclusion à l'Ouvrage. C'est une espèce de précis, où l'Auteur nous remet devant les yeux les questions discutées dans le cours du Poème, & traite au long quelques points importans qu'il n'avoit qu'effleurés.

I. Il y rappelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les Epicuriens, au sujet du vuide & des atomes ; que le vuide est une chimère ; que la matière n'est pas éternelle ; qu'elle est divisible à l'infini ; que sortie du néant, elle peut y rentrer ; qu'incapable de se donner

une modification plutôt qu'une autre , elle doit le mouvement à l'impression d'une cause étrangère ; que la Nature est un terme vuide de sens , si par ce terme on n'entend une Intelligence suprême. La régularité des révolutions célestes , le cours intarissable des fleuves , le retour des saisons , l'accord qui régné entre toutes les parties de l'univers , le mécanisme de la vision , lui fournissent de nouvelles preuves que ce tout si parfait n'est pas l'ouvrage du hazard,

*II. Il traite ensuite l'importante question qui sert de base à toute la Morale , celle de la nature du juste & de l'injuste. Il fait voir que cette distinction n'a pas l'homme pour auteur ; que le juste est fondé, comme le vrai , sur des règles éternelles , immuables , infail-
libles ; que le flambeau de la raison nous éclaire à la fois sur les principes de nos connoissances , & sur ceux de notre conduite ; que l'homme porte gravée dans son cœur une loi primitive , qui n'est autre , que la voix de Dieu même. Quelques raisonnemens simples , mais décisifs contre l'opinion qui substitue la fatalité au hazard , terminent ce second article.*

III. Le troisième présente une foule d'objections contre l'existence & les attributs de Dieu. L'Auteur

qui ne les avoit pas encore réfutées , se les fait à lui-même & les accumule , pour y répondre ensuite. Elles roulent sur trois points. 1^{erement} , L'éternité du monde , que les athées veulent établir par diverses raisons. 2^{ement} . Le mal Moral. 3^{ement} . Le mal Physique. De ces deux chefs , ils prétendent tirer de fortes inductions contre la Toute-puissance ou la bonté infinie du Créateur.

IV. La réfutation de ces Sophismes fait la matière des deux articles suivans. Dans le quatrième le Poète montre 1^{erement} , que le monde n'est pas éternel ; que Dieu l'a créé pour soi-même , dans le tems déterminé par ses decrets immuables. 2^{ement} , Que Dieu n'est pas l'auteur du mal Moral , c'est-à-dire , de cette foule de vices & de désordres qui ravagent la société ; qu'ils ont leur source dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté ; que la Justice suprême doit tôt ou tard punir le vice & récompenser la vertu. Il annonce en même-tems le dessein qu'il a formé de composer sur la certitude de la révélation , un ouvrage du même genre que celui-ci.

V. Par le mal Physique , qui fait le sujet du cinquième article , on entend les défauts que les Athées

croient découvrir dans la structure de l'univers. Le Poète montre que ces imperfections auxquelles le Matérialiste s'arrête, sans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la composition du monde, ne sont que des irrégularités apparentes; que pour bien juger de ce vaste tout, il faut en considérer l'ensemble, & qu'alors on voit disparaître ces prétendus défauts, qu'on n'y remarquoit, qu'en séparant des objets nécessairement liés entr'eux.

VI. *Ces discussions conduisent l'Auteur à rechercher quelle est l'origine de la Religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte ni la politique, mais une idée de l'Etre suprême, que l'homme apporte en naissant, & que fortifie la vue de tous les objets sensibles. Ensuite il rappelle en peu de mots les différentes sources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une hérésie née dans le sein de la Religion naturelle, & qui, même en s'écartant de cette Religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connoissons le fini, que par l'idée de l'infini. De l'union de l'ame avec le corps, & de toutes les suites de cette union, il conclut l'existence d'un Dieu, qui n'est ni l'ame du monde, ni l'assemblage de toutes les ames particulières; mais*

un Etre infini , parfait , tout-puissant , immuable ,
Auteur & suprême Arbitre de l'univers. Il finit
en exhortant Quintius à la pratique des vertus , &
à l'étude de la Religion révélée , dont la Loi natu-
relle est la base & le fondement.





L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE NEUVIÈME.

PLUS heureux que ne fut Icare , nous avons enfin achevé de parcourir la vaste étendue des espaces célestes. Jettons à présent les yeux sur la terre & sur les profonds abymes de la mer : non pour considérer ce qui se passe aujourd'hui sur cette double Scène ; ou pour suivre les traces de tous les événemens qui l'ont variée depuis la naissance de l'univers. Quel spectacle nous offriroit l'Histoire ? Des guerres , des combats , des villes détruites , des trônes renversés , des peuples anéantis ; affreux tissus de crimes & de malheurs ; fruits sanglans de l'ambition , de l'avarice & de l'envie , dont le poison infecte tous les siècles. Brillans désordres , tant qu'ils durent , ils éblouissent nos yeux : le tems les a-t-il fait disparaître , ils ne sont plus que néant , & nous montrent quel est le vuide de ce qui occupe les hommes. En vain pour s'immortaliser , les Héros laissent-ils

des monumens de leurs frivoles exploits. Chaque jour détruit ces digues que leur orgueil opposoit au torrent des années, & quelques pierres chargées de leurs noms subsistent à peine. Les ruines mêmes de ces édifices semblent insulter à la vanité de leurs auteurs : ils rougiroient de se voir défigurés sur des marbres que le tems dévore. Des objets périssables doivent-ils toucher une âme immortelle ?

Occupons-nous d'une étude plus digne de l'homme. Contemplons des êtres dont la durée triomphe des siècles, dont la substance est inaltérable. Ouvrages de l'Eternel, ils portent d'une manière plus visible l'empreinte de ses perfections.

Le reste manque.



CONCLUSION

CONCLUSION ET PRÉCIS DE L'OUVRAGE.

I. **A** La vûe des richesses que vos yeux découvrent au sein de la Mer & dans les entrailles de la Terre, reconnoissez, Quintius, l'inépuisable fécondité d'un Créateur Tout-puissant. Quelle est la source de ces immenses trésors, la cause de tant de merveilles? Seroit-ce la Nature? Mais qu'entendez-vous par ce terme? Est-ce un Etre primitif, une Intelligence souveraine, dont les soins prévoyans s'étendent à toutes les parties de l'univers? En ce cas nous sommes d'accord; la Nature est le Dieu même à qui je rends hommage. Est-ce la matière? Mais la matière est une substance impuissante, passive, privée de sentiment & de raison. Esclave de loix immuables, qu'elle suit sans les connoître, elle obéit aux impressions d'une force étrangère. Comment de si sçavantes productions feront-elles l'effet d'un principe aveugle, qui ne peut ni se proposer un but, ni faire choix de moyens; incapable en un mot de réflexion, de raisonnement, de volonté?

Je vous ai fait voir dès le commencement de cet Ouvrage, que les plus minces corpuscules pouvoient se rompre à l'infini, sans que jamais aucun de leurs fragmens cessât d'être divisible, parce que chacun d'eux est

un corps, & que dans le moindre sont renfermées des parties plus petites. L'éther même n'a point de parcelle si déliée, qui ne vous offre des parties inférieures & supérieures, une droite & une gauche séparées par un intervalle réel; qui n'ait des faces différentes, enfin qui ne soit impénétrable. Autrement il ne se formeroit aucun corps; nulle masse ne pourroit résulter de la réunion de plusieurs molécules, & toute la matière seroit réduite à un seul point. Mais quoique divisible en parties sans nombre, elle ne sera jamais divisée, s'il ne se trouve une main qui opère cette division.

Ce n'est pas que j'ignore ce que dans un assemblage immense de corpuscules doit produire une multitude infinie de figurés. Je sçais combien le ciseau d'un Sculpteur est capable d'opérer ces chefs-d'œuvres qui ravissent notre admiration. Que ne peut cet instrument sur le marbre ! Il en détache de lourdes masses; il y forme des plis naturels, des draperies fines & jettées avec grace; il imite la délicatesse de la peau; il donne la vie à une figure immobile, en fait parler tous les traits, & par un mensonge heureux répand sur un visage inanimé le sentiment & la passion. Mais si l'art en façonnant ce fer ne l'eût pas rendu propre à seconder la main qui l'emploie; si cette main ne l'eût point fait agir sur le marbre, cette statuë qui charme nos yeux seroit encore un bloc muet & sans beauté. Disons la même chose de la matière. Si quelqu'Intelligence n'en met en œuvre toutes les parties, & ne les arrange avec discernement, ce ne sera jamais qu'un cahos, qu'une masse informe &

sans ordre. Ces coquilles que vous foulez aux pieds, ont-elles quelquefois attiré vos regards ? Plus magnifique que le parquet d'un riche Palais, la terre étale sous vos pas des trésors sans nombre. Daignez en ramasser une : quoi de mieux tourné que ses dehors ? quelle grace, quelle délicatesse dans son contour ! Que de spirales régulièrement décrites par ces plis & ces replis qui reviennent sur eux-mêmes ! Voyez ce labyrinthe d'anneaux qui s'élèvent sur la surface ; ces légers sillons qui les séparent & leur donnent du relief. Le ciseau de Praxitele fit-il des ouvrages si parfaits ? Considérez le dedans ; c'est la demeure d'un vil animal : mais quelle porcelaine est plus luisante, est polie avec plus d'art ? Quelle variété ; quelle harmonie dans ses nuances ! L'or, le feu, l'azur éclatent entremêlés de pourpre. Malgré cette variété de teintes, on reconnoît sans peine le genre auquel elle appartient : tant elle ressemble & pour les couleurs & pour les taches & pour la forme à toutes celles de la même classe. Avouez-le, Quintius, ce coloris est supérieur à celui d'Apelles. Vous voyez quel travail dans une production si méprisable en apparence. Une coquille n'est donc pas l'ouvrage du hazard : seroit-il Auteur de l'univers ?

Sur quels fondemens est appuyé le système qui substitue le hazard à l'intelligence ? Sur la double supposition du vuide & des atomes. J'ai prouvé que le vuide est une chimère : j'ai démontré que les atomes n'ont aucune des propriétés qu'on leur attribue ; qu'ils n'existent point par leur propre force ; que les figures qui les

Sij

distinguent ne leur sont pas essentielles ; qu'ils ne sont par eux-mêmes en état ni de s'unir , ni de se séparer , ni de subsister à jamais ; enfin que le principe du mouvement ne réside point en eux. Mais l'univers lui-même n'annonce-t-il pas au premier regard un Auteur intelligent , qui l'a créé tel qu'il a voulu ? Direz-vous en effet que la forme de tout ce qui compose ce vaste assemblage est tellement nécessaire , qu'il ne pouvoit exister d'autres êtres , que les êtres actuellement subsistans ? Dites donc aussi que la matière n'étoit susceptible que d'une seule espèce de mouvement , & que ce mouvement n'a pû avoir qu'un seul degré , qu'une seule direction. Mais vous sçavez trop bien qu'elle n'est pas déterminée par sa nature à se mouvoir d'une façon plutôt que d'une autre , & que son mouvement peut se diversifier & s'accélérer à l'infini.

L'univers auroit donc pû n'être pas ce qu'il est. Vous en faut-il de nouvelles preuves ? Ces animaux qui naissent du mélange de différentes espèces , pouvoient eux-mêmes former des genres créés dès l'origine du monde , & sortir , comme tant d'autres , d'un germe qui leur fût propre. Le nombre des Planètes n'étoit pas nécessairement fixé : leurs révolutions pouvoient être toutes autres. La supposition de deux Soleils , d'une seconde Lune n'a rien d'absurde. Le Ciel pouvoit n'offrir à nos regards aucun corps lumineux : il pouvoit en offrir mille , sans que la Terre eût un seul habitant capable de distinguer le jour des ténèbres. Pourquoi donc l'univers est-il tel que nous le voyons ? Pourquoi nous

présente-t-il , au lieu du cahos , un spectacle si magnifique & si varié ? Un pareil arrangement est l'ouvrage d'une Intelligence , ou du hazard : point de milieu. Mais le hazard n'est qu'un nom : reconnoissez donc que tant de merveilles ont pour Auteur un Etre intelligent , dont la science profonde n'éclate pas moins dans l'organisation de cet insecte qu'un même jour voit naître & mourir , que dans celle de notre corps.

La Lune brille à mes yeux ; mais sa lumière est un voile qui me dérobe ce qu'elle est : inconnue , quoique visible , elle se montre sans découvrir sa nature. J'ignore si c'est un globe semblable à celui que j'habite ; si ce globe a , comme la Terre , un océan , des montagnes , des plaines , des forêts ; s'il a des habitans , & de quelle espèce ils sont. Mais je sçais que la Lune est un satellite de la Terre , plus petit qu'elle , & qui trace autour d'elle un cercle , dont il ne s'écarte jamais. Je sçais que par un autre mouvement qui se combine avec le premier , elle présente tour à tour aux traits du Soleil tous les points de sa surface , & qu'elle ne luit , qu'en les réfléchissant. Je vois son disque après s'être plongé dans les ténèbres , reparoître sous la forme d'un croissant , dont la lueur laisse entrevoir la portion qui n'est pas encore éclairée , s'arrondir ensuite de plus en plus , & se montrer enfin tout entier. Une succession invariable ramène ces diverses apparences avec tant de régularité , qu'il est aisé de les prédire. On sçait en quel moment chaque horizon doit perdre la Lune de vûe ; en quel moment il doit la revoir : l'heure & le point de son

lever se déterminent avec justesse ; toutes ses phases , en un mot , le progrès même de la lumière sur son disque , & sa dégradation se soumettent à des calculs exacts.

Tous les mois vous offrent ce magnifique spectacle ; mais vous ne daignez pas examiner quel est l'agent qui le produit & le renouvelle ; vous craignez d'en connoître la cause ; séduit par les charmes d'un système , qui livre l'univers au caprice du hazard. Faut-il que les fictions dont il repaît votre esprit vous rendent insensible à de véritables merveilles ! Si cependant ce globe créé pour l'usage du nôtre , eût été plus petit ou plus grand qu'il n'est ; si le hazard l'avoit plus élevé dans le Ciel , ou placé plus près de la terre , il nous nuïroit , au lieu de nous servir. Ce fidèle satellite , ou seroit un ennemi redoutable , achemé sans relâche à nous poursuivre , ou seroit un poids inutile. En effet , la Lune plus voisine de la Terre , ou plus grande , seroit souvent de nos jours des nuits obscures , en interceptant la lumière du Soleil. Sa masse pesante resserreroit l'atmosphère , & comprimerait avec trop de violence les eaux de l'Océan. Ces eaux trop abaissées au-dessous d'elle , s'élèveroient de part & d'autre à une trop grande hauteur : on les verroit franchir leurs rivages , rompre leurs digues , & couvrir les plus hautes montagnes. Après leur retraite , la terre ne seroit qu'un marais immense ; & bien-tôt elle redeviendrait une vaste mer , surtout lorsque la Lune est nouvelle , & que ses bords commencent à se revêtir d'une lueur naissante ; ou lorsque nous renvoyant tout ce qu'elle reçoit de rayons

solaires , elle nous montre son disque entièrement éclairé ; car c'est alors qu'elle pèse sur la terre avec le plus de force. Plus élevée dans les cieux , ou plus petite , elle ne répandroit qu'une lueur trop foible ; elle effleurerait à peine la superficie des flots. L'air n'étant point comprimé , ou n'éprouvant qu'une pression légère , formeroit une masse lourde & sans ressort. La mer immobile ne pourroit se répandre dans les canaux sans nombre , dont l'intérieur de la terre est semé de toutes parts. C'est néanmoins au mouvement périodique de la mer ; c'est à la force avec laquelle ces canaux souterrains pompent les flots qu'y porte un flux régulier , que doivent leur naissance tant de rivières , dont le cours uniforme & perpétuel nous étonne , & dont les eaux devenues douces en se filtrant au travers des sables , sortent du sein de la terre , dans des lieux souvent fort éloignés de leur véritable source.

En effet , je ne puis me persuader que les rivières soient toutes formées par les pluies. Telle est peut-être l'origine de quelques fontaines que les chaleurs tarissent , dans cette saison brûlante , où les feux de l'astre du jour embrâsent les campagnes. Mais quelle différence entre des réservoirs passagers & ces fleuves inépuisables , que ni les ardeurs de la Zone torride , ni les vents les plus violens ne peuvent consumer ! D'ailleurs , dans cette partie de la terre , que le Soleil chauffe de plus près , ne connoissons-nous pas quelques Isles qui ne sont presque jamais arrosées par les eaux du Ciel ; où cependant

on voit des ruisseaux intarissables embellir sans interruption de fertiles campagnes.

Le seul mouvement du cœur pousse le sang dans toutes les parties de notre corps, & lui fait parcourir avec une vitesse régulière une foule de vaisseaux imperceptibles : ainsi se distribuent dans les entrailles de la terre les eaux de l'océan. Le flux les pousse avec violence dans ce nombre infini de canaux, qui sont les artères du corps terrestre : reportées ensuite par les fleuves, comme par autant de veines, elles se replongent avec la même impétuosité dans le lit de la mer qui les repompe, lorsque le reflux la fait rentrer dans ses bornes. Sans cette circulation à peine sortiroit-il quelques sources du sein de la terre aride : nos prairies ne seroient point arrosées ; nos jardins seroient privés de ces agréables ruisseaux qui les fertilisent : on ne verroit point de larges rivières par d'heureux échanges enrichir différentes contrées, ni se diviser en une multitude de canaux pour rendre les campagnes fécondes : les animaux périroient consumés par une soif qu'ils ne pourroient étancher, & l'unique ressource des hommes se réduiroit aux eaux qui tombent du ciel.

Ces pluies, qui du haut des nues se précipitent sur la terre, ont aussi leur cause & leur utilité. Où tant d'espèces si nombreuses trouveront-elles leur subsistance, si les campagnes ne se couvrent d'herbes & de moissons ? & comment la terre produira-t-elle des herbes & des moissons, si elle ne s'abreuve pas des eaux que portent les nuages ? Mais ces nuages mêmes nous les devons à

la mer. Ce sont des amas de particules humides que le Soleil attire & volatilise. Réduites en vapeurs elles s'élèvent à la plus haute région, où le froid les rassemble ; elles s'y condensent , & forment des masses qui restent suspendues dans l'atmosphère , jusqu'à ce que le souffle rapide du vent les disperse , & que divisées par les rayons du Soleil , directs ou réfléchis , elles se résolvent en pluies. La terre échauffée s'humecte de ces eaux fécondes , les charge des sucs qu'elle renferme & les transmet aux racines des plantes. La nature de tout ce qui respire demandoit donc cette harmonie de tant d'Êtres divers. Le Soleil , l'air , les nuages , & les vents qui les transportent , la Terre , la Lune & la Mer sont par leur accord les organes de la vie : & cet admirable concert annonce un Être bienfaisant , dont les soins paternels s'étendent à tous les objets , & semblent s'épuiser sur chacun en particulier.

Que de merveilles offrent encore à mon esprit les deux mouvemens de la terre ! Je vois ce globe , en tournant sur lui-même , tour-à-tour présenter à la lumière , & replonger dans les ténèbres tous les points de sa surface : je le vois décrire en même tems un cercle autour du Soleil : j'admire avec quelle régularité cette révolution ramène chaque année les saisons dans un ordre toujours le même , & fait succéder les chaleurs aux frimats. Peut-on croire en effet que la terre soit le centre immobile d'un mouvement universel ? Quoi donc toute la machine de l'univers seroit ébranlée pour nous ? Pour éclairer notre demeure , le Soleil auroit à parcourir une

orbite immense? La voûte céleste tourneroit autour d'un point avec cette multitude innombrable d'Etoiles ; & tous les astres ne feroient que les Satellites de la terre ? Mortels , connoissons mieux ce que nous sommes. S'il est en nous quelque chose de grand ; c'est la partie de nous-mêmes dont ce monde n'est pas le véritable séjour. Notre ame doit vivre éternellement ; le ciel est sa patrie : voilà ce qui fait notre gloire. Mais pour ce corps périssable , ce corps qui n'est qu'un atome dans l'univers , c'est assez qu'il ait part aux bienfaits de l'astre du jour , tant que durent ce peu d'instans qui lui sont accordés.

Quelle sagesse , quelle science n'a pas fait éclater ce hazard que vous croyez auteur de l'univers ? Son ouvrage seroit le chef-d'œuvre d'une Intelligence. Il falloit éclairer le monde par un flambeau dont la lueur pût se répandre par-tout. Que fait le hazard ? Il forme un amas prodigieux de matiere extrêmement déliée : il imprime à cet amas un mouvement rapide ; il en dérive une infinité de ruisseaux , qui s'insinuent au travers de tous les globules de l'Ether. Ces traits lumineux frappent des organes fabriqués fortuitement , mais comme ils le doivent être pour recevoir leur impression & l'image des objets. Ils rencontrent le cristalin , qui porte la lumière à point nommé sur la retine , toute prête à l'admettre. A la retine tient un nerf dont l'autre extrémité répond au cerveau ; & dans le cerveau préside une intelligence. Elle est avertie de l'ébranlement ; elle sent ce qui frappe le dehors de sa demeure , & reconnoît à l'instant la lumière , dont elle n'a point encore eu d'idée.

De tant de conditions toutes essentielles, qu'une seule manque ; point de lumière, ou c'est en vain qu'elle brille. O hazard clairvoyant ! ô fortune pleine de vûes profondes & digne de nos hommages ! La sagesse inspira ton premier adorateur , Divine fortune , Cause toute-puissante de toutes les causes , Source féconde de tous les Etres.

II. Ajoutons une importante réflexion. Il est une vérité que notre ame saisit dès qu'elle l'apperçoit, & dont la connoissance la satisfait intérieurement. Reconnoissez donc entre notre ame & la vérité une liaison naturelle, comme vous en reconnoissez une entre la lumière & nos yeux. Si ce rapport est l'ouvrage du hazard, c'est donc par un effet du hazard que notre ame peut saisir le vrai : par conséquent l'ame & la vérité, comme la lumière & les yeux, doivent leur naissance au concours fortuit des atomes. C'est donc par hazard que le tout est plus grand que sa partie ; que la ligne droite est la plus courte qui puisse se tirer d'un point à un autre ; qu'une même chose ne peut pas être & n'être point. Selon vous, le contraire seroit possible : la vérité n'a point de règle éternelle : ce qui dans l'état actuel est clair & évident, eût été faux, si les corpuscules, dont nos ames & les objets qui agissent sur elles sont des assemblages, eussent été différemment combinés ? Puis-je entendre de sang-froid de pareils discours ? Ce qui est vrai l'étoit avant l'existence d'aucun corps, d'aucun atome. Ce rapport admirable qui se trouve entre l'œil & la

lumière étoit connu d'une intelligence avant leur création.

Le hasard n'est donc pas l'auteur du vrai , ni par conséquent du *Juste*. Qu'est-ce que le *Juste* en effet , sinon le vrai Moral ? N'est-il point de règle sûre pour connoître l'un ; dès-lors point de marque infaillible pour distinguer l'autre. Si la première de ces règles est une invention nouvelle , & dont l'origine ne remonte qu'à l'homme ; la seconde est aussi son ouvrage : si l'homme n'est pas leur auteur , elles sont donc établies par l'Etre suprême. Pour vous aider à concevoir de tels principes , il faut reprendre les choses de plus haut , & vous dévoiler l'intérieur de votre ame.

La raison est naturelle à l'ame , comme les sens le sont au corps. Nous n'avons fabriqué ni les organes qui nous lient aux objets extérieurs , ni ces objets. Aussi-tôt qu'il s'en présente quelqu'un , celui des sens auquel il a rapport le saisit , & dans l'instant même en fait passer l'impression jusqu'à l'ame ; étroite correspondance dont l'homme n'est pas l'auteur. Il ne l'est pas plus de la raison , ni du vrai , qu'une harmonie si parfaite unit à la raison , qu'elle le saisit avec ardeur dès qu'il se montre. Aussi tout ce qu'elle voit est - il toujours tel qu'il lui paroît ; & ce qui est évident pour elle , l'étoit avant que de s'offrir à ses regards. Sans cette réalité du vrai , sans cette infaillibilité de la raison nous serions éternellement le jouet du mensonge : nos idées n'auroient nul objet solide. Il ne nous arrive que trop , je l'avoue , de tomber dans l'erreur ; mais n'en concluez rien contre

la raison ; ce n'est pas elle qui nous abuse. L'homme ne s'égare jamais que pour avoir précipité son jugement, sans consulter l'oracle qui réside en lui.

Cette lumière naturelle en éclairant l'intellect, dirige aussi la volonté. En effet, si les germes du vrai sont dans l'esprit, le cœur porte intérieurement gravée la loi qu'il doit suivre. Il ne suffit pas d'apercevoir les objets tels qu'ils sont : c'est par les actions que l'homme est vraiment homme. Le même rayon fait donc luire à nos yeux les règles de notre conduite & les principes de nos connoissances, le juste comme le vrai. Si la raison pouvoit nous égarer dans l'une de ces deux routes, elle nous guideroit mal dans l'autre : mais la raison ne trompe jamais. Voyez s'élever un bâtiment régulier : l'équerre fait de toutes les pierres qui doivent entrer dans sa composition, des quarrés exacts : le niveau guide la main qui les assemble ; il indique la perpendiculaire. L'Architecte conduit des yeux l'ouvrage entier : d'un regard il parcourt, il juge les différentes parties, & veille à ce qu'il en résulte un tout, dont l'ordonnance réponde à ses idées. Mais cet arbitre de tant d'opérations est assujetti lui-même à des loix : son art se fonde sur des règles invariables, & qui subsistoient avant lui. Telle est la nature des principes, soit de nos actions, soit de nos connoissances. Eternels, immuables, ils sont indépendans de notre ame. L'homme ne seroit jamais ni sujet à l'erreur, ni criminel, s'il n'avoit ni vérités à croire, ni devoirs à pratiquer ; ou si, faute de lumière il ne pouvoit les connoître.

La raison a donc devant les yeux une loi fixe, un archétype invariable, lorsqu'elle guide ou le cœur dans ses affections, ou l'esprit dans ses jugemens. J'en conclus qu'antérieurement à tout système humain, il y a des choses dont l'essence est de devoir être faites ; & ce sont celles qui portent le nom de *Justes* : il en est d'autres qui doivent être crues ; & c'est ce que nous appelons *Vérités*. Deux espèces de principes dont l'origine est la même : l'une & l'autre dépendent de l'homme, ou toutes deux en sont indépendantes. Il est donc une justice, s'il est une vérité.

Balanceriez-vous à traiter d'insensé quelqu'un qui vous soutiendrait que deux & deux ne font pas quatre ? Non, sans doute ; mais pourquoi ? parce que la raison vous instruit que ce qu'il nie, est de la plus grande évidence. Nous sommes donc intérieurement éclairés par une lumière naturelle, qui nous conduit aux vérités de ce genre. Si le même homme, pour arriver au détroit de Gibraltar, prenoit la route d'Egypte ; ou, si pressé par une soif ardente, il vouloit puiser de l'eau dans des filets, vous le taxeriez encore de folie : pourquoi ? Parce qu'il agiroit ouvertement contre la loi de la raison, qui veut que l'on tende à son but par la route convenable, & non par des moyens opposés. Reconnoissez donc au-dedans de vous-même une loi qui vous dicte de tels principes.

Je l'entens, me direz-vous, lorsqu'il est question de l'utile ; elle parle alors, quoique d'une voix foible & confuse : mais je l'interroge envain sur la distinction de

l'honnête & de ce qui ne l'est pas. Vous convenez qu'elle nous instruit de l'utile. C'est au moins reconnoître son existence; c'est avouer que si chacun de nous porte cette loi dans son cœur, il ne la tient pas du hazard; qu'il la doit à l'Auteur de la nature. Mais la Justice feroit-elle donc une invention de l'homme, recommandable uniquement par les avantages qu'elle produit? Non, Quintius: ce n'est pas de sa seule utilité qu'elle tire son prix; son origine remonte à Dieu même. Je sçais que bien des réglemens sont le fruit de la sagesse humaine: mais il est une sagesse supérieure, une loi primitive placée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'elle ne fût pas également développée dans tous, elle a mis entr'eux un accord si parfait, qu'en faisant parler les uns, elle a rendu les autres dociles à leur voix. C'est cette Loi suprême qui régit dans le sanctuaire de notre ame: c'est elle, qui condamnant le mal, nous inspire l'amour de l'honnête.

On propose une récompense au guerrier, qui le premier assaillira l'ennemi: vous volez le premier; & vous forcez les retranchemens; un fuyard obtient le prix qui vous est dû. Votre frere gémit dans les chaînes; vous le rachetez à vos dépens; & l'ingrat abuse de sa liberté pour vous rendre esclave. Ces procédés vous révoltent; ils vous arrachent de justes plaintes: mais vous y livrer, comme vous faites, c'est prononcer que vous ne devez pas traiter ainsi vos semblables. Un hôte attire un voyageur par des paroles engageantes, & le poignarde dans les bras du sommeil. Cet homme pour épargner

ses troupeaux dans les horreurs d'une cruelle famille, égorge la mere & dévore ses propres enfans. Quels monstres, vous écriez-vous en frémissant ! Mais pour quoi ? S'il n'est pas une raison souveraine qui les condamne, quel droit avez-vous de les condamner ? Si cette raison existe, vous portez donc au-dedans de vous-même une loi qui proscriit de tels forfaits. Mais quelle est cette loi ? C'est la même qui vous instruit que deux fois deux ne font pas cinq.

Vous me répondrez peut-être qu'en se livrant à tout ce qui flatte ses desirs, l'homme ne fait rien que vous ne croyez juste, qui ne vous paroisse autorisé par la raison ; parce qu'il suit alors un penchant naturel qui le porte à certains objets, & l'éloigne des objets contraires. Mais ne vous ai-je pas ouvert les yeux sur les suites horribles du système, qui confond l'utile avec l'agréable, & l'agréable avec l'honnête ; affreuse doctrine trop capable de redoubler le feu de nos passions. Si c'est la lumière de la raison qui nous conduit à de tels principes ; la raison est donc l'unique cause de tous les maux qu'enfante l'amour du plaisir. Mais la regarder comme la source de l'erreur & du crime, c'est imputer au niveau les fautes de l'Architecte.

Nous devons donc à la Nature & les principes du vrai & ceux de l'équité. Dans cette source ont été puisés tous les réglemens qu'a depuis établi la sagesse humaine toujours attentive à consulter la raison. Je sçais qu'il est des loix contraires à la Nature, des coutumes qui font horreur à l'humanité ; que les anciens Lestrygons
égargeoient

égorgeoient leurs semblables, & souvent même leurs pères, pour se nourrir de leurs membres sanglans, & que ces barbares repas sont à peine abolis de nos jours chez les Sauvages habitans du Brezil. Mais que prouvent ces exemples ? De ce que quelques insensés s'écartent en tout de la route du vrai, conclurez-vous que le vrai n'est qu'une chimere ? Les semences de l'équité, comme celles du vrai, résidoient dans le cœur de tous les hommes : mais ensevelis dans la nuit obscure, dont l'ignorance & les passions couvroient la face de la terre, ces germes précieux seroient encore étouffés presque partout, si de sages loix ne les eussent fait revivre. Or la cause qui nous a donné la raison, doit être la Raison souveraine : celle qui nous inspire la justice, doit être juste par essence : on ne peut en effet communiquer que ce qu'on possède. Donc la Loi primitive est Dieu ; c'est son intelligence, sa volonté. Ecouter cette loi, c'est entendre la voix de l'Etre suprême. Il en est l'Auteur, & ni la vérité ni la justice ne sont l'ouvrage du hasard.

: Bannissez donc le hasard ; mais que ce ne soit pas pour lui substituer l'inévitable fatalité. Je crois avoir prouvé que l'arrangement actuel de toutes les parties du monde n'a rien de nécessaire. Le Soleil pouvoit remplir une autre place dans l'univers : sa masse pouvoit être plus grosse qu'elle n'est. De tant d'Etoiles qui brillent comme lui dans les cieux, il n'en est aucune qui n'ait ses Planètes ; qui ne régne dans sa propre sphère, & ne soit, en tournant sur son axe, le mobile du tourbillon

qui l'environne. Tous ces astres, au lieu d'être emportés par l'espèce de mouvement dont chacun d'eux a conservé la première impression, seroient immobiles, si une cause étrangère ne les avoit ébranlés : ils seroient mus différemment de ce qu'ils sont, si elle les avoit ébranlés d'une manière différente ; enfin si le mouvement étoit naturel à tous ces corps, il seroit uniforme dans tous. La Terre est forcée de décrire une vaste orbite autour du Soleil : pourquoi faut-il qu'elle tourne en tel sens, avec tel degré de vitesse ; tantôt devant les astres qui roulent dans le même tourbillon, tantôt marchant après eux ? Pourquoi ne jouit-elle pas du repos que lui donne Ptolémée ? Tirerez-vous des loix du mouvement la raison qui fixe le Soleil dans la partie de l'univers où nous le voyons ? Ces loix peuvent-elles vous expliquer ce qui l'oblige à tourner sur lui-même d'un côté, plutôt que de l'autre ? Si le Ciel tourne d'orient en occident, comme vous le pensiez, pourquoi sa révolution ne se fait-elle pas dans le sens contraire ? L'univers a deux pôles immuables : les centres du Ciel, de l'atmosphère & de la terre se répondent avec tant de justesse, que ces trois corps ont le même axe ; tandis que les autres Planètes ont toutes des axes différens ; que le Soleil lui-même a le sien, autour duquel il se meut d'une manière sensible. Trouverons-nous dans les propriétés de la matière la cause de ces effets ?

Cessez donc de croire que les corps célestes, & les merveilles qu'ils vous offrent, ne sont pas l'ouvrage d'un Créateur intelligent. Tous les êtres publient sa gloire.

Ces Planètes, dont le Soleil est le centre & le flambeau, ces Etoiles sans nombre que la nuit découvre à vos regards ; tout ce qui vit ou végète sur la terre, tout ce que ses entrailles renferment de sucs & de minéraux ; les cailloux mêmes, ces corps brutes où réside un feu semblable à celui du Soleil ; ce sont, Quintius, ce sont autant de voix éclatantes, dont le concert unanime rendit hommage à la Divinité dès la naissance du monde. Elles l'annoncèrent alors, & ne cesseront de l'annoncer aux siècles à venir ; quoique sourd à leur langage, l'homme insensé n'ouvre ses oreilles qu'à des discours séducteurs, & prétende se soustraire à l'empire d'un Dieu dont il redoute la Justice.

III. C'EST assez combattre les sophismes de Lucrèce. Essayons de répondre à des difficultés qui vous paroissent insolubles. « Rien ne sort du néant, rien n'y » rentre ; principe incontestable, s'écrient tout d'une » voix les partisans d'Epicure. L'univers est donc éternel. Les différens corps se détruisent ; mais la matière » dont ils sont formés a toujours été, est, & sera toujours. Si la matière avoit un auteur, d'où l'auroit-il » tirée ? Quand l'auroit-il fait naître ? Si c'est de toute » éternité, elle n'a donc pas eû de commencement. Si » Dieu ne l'a créée que dans le tems, par quel motif cet » Etre immuable a-t-il changé de dessein ? En effet, si » la naissance de l'univers n'entroit pas d'abord dans » son plan, pourquoi sa main prodigue a-t-elle multiplié les mondes ? Si l'univers devoit être, que ne l'a-t-il

» créé plutôt ? Quelle fin se proposoit-il en le créant ?
 » D'acquiescer de la gloire, de se faire élever des Temples ?
 » Mais il se suffit ; il est à lui-même sa propre fin ; il n'a
 » pas besoin des mortels : pourroit-il ambitionner leurs
 » hommages , & se repaître d'un encens frivole ? Pour-
 » quoi se laisser plutôt deviner qu'apercevoir ? Quelle
 » raison le déterminoit à consentir d'être adoré sous les
 » formes bizarres d'une foule de divinités monstrueuses ,
 » d'être quelquefois nié , souvent ignoré , de se voir un
 » problème ? N'a-t-il dicté des loix que pour faire des
 » rebelles ? Si l'homme est son image , devoit-il souf-
 » frir que l'homme fût le jouet infortuné de tous les
 » vices ?

» Quelques corps épars dans la vaste étendue de l'u-
 » nivers portent , il est vrai , l'empreinte d'un Ouvrier
 » intelligent ; mais cette intelligence n'est ni souverai-
 » nement sage , ni toute-puissante. Combien d'autres
 » corps en effet , dont la forme est vicieuse & la cons-
 » truction pleine de défauts. Direz-vous qu'il en résulte
 » un tout parfait ? Il pouvoit l'être davantage : nos re-
 » gards y découvrent une épargne fardée ; & nous
 » cherchons dans le bien même un mieux dont nous
 » avons l'idée. Si la terre est couverte d'arbres fruitiers
 » & de campagnes fertiles ; ne l'est-elle pas aussi de ro-
 » chers , de montagnes arides ? n'a-t-elle pas des con-
 » trées inhabitables , de vastes plaines où roulent des
 » flots de sables brûlans ? Pourquoi faut-il que le Soleil
 » soit des mois entiers sans se coucher pour le pôle , &
 » que durant tout l'été il en défende l'abord à la nuit ;

» pendant que ces froides régions ensevelies sous les gla-
 » ces, sont condamnées dans les autres saisons aux plus
 » rigoureux frimats, & que la terre éternellement cou-
 » verte de neige n'y peut souffrir d'habitans? Que de
 » pertes causées par les traits mortels d'une chaleur ex-
 » cessive, ou par la violence d'un froid imprévu! Que
 » de riches moissons prêtes à récompenser le laboureur
 » de ses travaux, sont ravagées par la fureur des vents,
 » par des inondations subites, par des pluies hors de sai-
 » son, par des grêles, par des ouragans! Combien la
 » peste dépeuple-t-elle de contrées! Que de meres pé-
 » rissent en donnant le jour à leurs enfans! Que de pié-
 » ges dressés de toutes parts à la vie! Chaque être a son
 » ennemi. Mortels infortunés, nous ne vivons qu'un
 » instant, & cet instant est un orage.

» Si Dieu est bon; s'il peut tout; si son empire s'é-
 » tend sur la Nature entière, pourquoi ne bannit-il pas
 » de l'univers cette foule de maux? S'il a semé sur la
 » terre quelques remèdes à nos maladies; inconnus pres-
 » que tous, invisibles à nos yeux, pour qui sont-ils
 » donc réservés? Si le bled croît pour notre subsistance,
 » les poisons naissent-ils donc pour servir nos fureurs?
 » Si ce globe est l'habitation des hommes, pourquoi la
 » mer en occupe-t-elle la plus grande partie? Pourquoi ses
 » vagues en courroux rompent-elles les digues que nos
 » mains leur opposent? Pourquoi tant de villes submer-
 » gées par ses flots? Pourquoi voyons-nous la terre
 » ébranlée par de violentes secousses, trembler quel-
 » quefois jusques dans ses fondemens, & du sein des

» neiges qui couvrent ses montagnes, vomir par cent
» bouches énormes des tourbillons de flamme & de fu-
» mée ? Pourquoi ces ruines effroyables qu'annonce un
» bruit affreux ; ces gouffres profonds qui se creusent su-
» bitement dans ses entrailles ; ces lacs , qui formés tout
» d'un coup , ensevelissent sous les eaux de vastes ter-
» rains ? Il pleut sur la mer , & la sécheresse rend les
» campagnes stériles. Des pluies dont l'Afrique étanche-
» roit sa soif , inondent le Caucase , qui les échangeiroit
» contre une partie de la chaleur que l'Afrique ne peut
» supporter. Ce feu créé pour notre usage consume nos
» richesses. La foudre aveugle frappe les hommes ver-
» tueux , & laisse vivre les coupables. Pourquoi tant de
» désordres ? Pourquoi l'Etre souverainement bon souf-
» fre-t-il nos injustices , & nous laisse-t-il pécher à ses
» yeux ? S'il a tant d'horreur pour le crime , qu'il l'em-
» pêche ; ou puisqu'il le tolère , qu'il ne s'irrite pas con-
» tre le criminel. S'il peut l'empêcher , & qu'il ne le
» veuille pas , il n'est donc point ami de la vertu. S'il
» le veut , sans le pouvoir , il n'a pour elle qu'un amour
» inutile , & sa puissance n'est pas infinie. Enfin , si nos
» âmes doivent vivre à jamais ; si Dieu destine aux justes
» un bonheur éternel , pourquoi loin d'attirer les hom-
» mes , en leur donnant d'avance le goût d'une félicité
» si parfaite , les a-t-il remplis d'attache pour des objets
» dont le mépris est un devoir & l'amour un crime ?
» Que ne les a-t-il créés tous innocens , tous immor-
» tels ? Que ne leur a-t-il inspiré pour lui-même cet
» amour si vif qu'ils puissent dans la nature pour une

» vie passagere , & des plaisirs frivoles ? »

IV. Nous touchons, Quintius , aux écueils qui bordent le rivage. Jusqu'ici , voguant en pleine mer , nous avons lutté contre les courans , les aquilons , les tempêtes ; faudra-t-il échouer à la vûe même du port ? Ranimons notre courage , & par un dernier effort triomphons des dangers qui terminent notre route. Ce Philosophe qui prononçoit que rien ne peut être fait de rien , a mal interprété nos idées. Nous ne prétendons pas que le néant soit la matiere commune de tous les êtres , comme le bois est au gré de l'ouvrier celle d'une rouë , d'un vase , d'une statuë ; ou qu'il soit leur germe , comme une graine imperceptible est celui de l'Orme le plus élevé. Dans ce sens Lucrèce a raison de décider que rien ne peut être créé de rien. En effet , pour former les corps dont j'ai cité l'exemple , je ne vois rien de créé : des corps préexistans n'ont fait que changer de volume , de figure , ou de situation. Mais ce n'est pas là l'objet de notre dispute. Nous examinons si ces êtres qui nous environnent sont des êtres nécessaires. Si telle est leur nature , ils ne sont point l'ouvrage d'un Créateur ; s'ils n'existent pas par eux-mêmes , il s'ensuit qu'ils ont commencé. Voilà le point de la question. C'est donc à ce point qu'il faut uniquement se fixer.

Mais ce n'est plus une question : j'ai prouvé qu'il n'y a point d'atomes ; que la matiere est un assemblage de parties , toutes divisibles à l'infini ; qu'elle n'a point de

figure qui lui soit essentielle ; qu'elle n'est capable ni de se mouvoir , ni de choisir une situation. J'ai démontré que ce qui pense est incorporel ; qu'un principe de cette nature peut seul produire le mouvement , peut seul l'imprimer à la matiere , par elle-même oisive & sans action. De-là j'ai conclu la nécessité d'une Intelligence suprême , infinie , toute-puissante , dont la volonté meut tous les êtres , les a tous créés , tous tirés du néant. Non que le néant , je le répète , soit le principe de ces êtres. Lorsque la lumière se rend visible dans un espace où elle ne l'étoit pas , nous disons qu'elle est sortie du sein des ténèbres ; en inférerez-vous que nous regardons les ténèbres comme l'origine de la lumière ? Non , Quintius , il n'est pas permis à la raison de douter que le monde ne soit l'ouvrage d'un Créateur. En effet , s'il étoit possible qu'une substance infinie ne fût pas nécessaire , elle ne pourroit sortir du néant par sa propre vertu : à plus forte raison des êtres finis , comme ceux qui composent l'univers , ne le peuvent-ils pas. Direz-vous que ces êtres , quoique finis , existent nécessairement ? Mais rien n'est si parfait , si excellent , si propre à l'infini , que d'exister par essence. Comment un être nécessaire seroit-il privé de quelques attributs ? Par où sera-t-il borné , s'il ne l'est pas par son origine ? Cessez donc de faire illusion , frivoles raisonnemens de Lucrèce ; phantômes qui n'avez qu'une apparence trompeuse. Pourquoi se relève-t-il encore ; & prétend-il opposer à nos traits , un bouclier déjà percé de mille coups ? Philosophe sans principe , il sème dans le néant ses atomes

imaginaires ; il fait entrer le néant dans la composition des corps ; il forme dans le sein du néant ces combinaisons d'où résultent leurs différentes figures ; tout ce que pense notre ame est selon lui l'ouvrage du néant : & contraire à lui-même , il ose nier que le monde ait pû sortir du néant ! Il aime mieux croire que de minces corpuscules sans force , sans vertu , dont les propriétés sont un amas de contradictions , subsistent par eux-mêmes , ont tout produit , que de reconnoître un Dieu Créateur de l'univers !

Posons donc une bonne fois pour principe , que la matiere est l'effet d'une cause toute-puissante : bien-tôt le reste s'éclaircira. Cette cause n'a pas créé le monde de toute éternité , mais quand elle l'a voulu. Non qu'elle ait changé de volonté ; sa volonté toujours la même , étoit que le monde existât dans un tems marqué. Quel fut son motif ? nous l'ignorons ; mais ce n'étoit pas le desir de la gloire. Nous sçavons seulement , & c'est assez , qu'elle a créé l'univers pour elle-même , sans y être forcée par un être supérieur , qui fût l'arbitre de ses opérations ; sans obéir , comme font souvent les hommes , à des impressions étrangères. Dieu est la raison même. Auteur de toutes les loix , il n'a pû être lié par aucune. Mais quelles furent ses vûes dans la création des êtres particuliers , quel est le plan qu'il a suivi , l'objet qu'il s'est proposé ? ses œuvres mêmes nous en instruisent. Les faits parlent à nos yeux ; faits plus éloquens que les téméraires discours d'Epicure.

Peut-être aurez-vous le bonheur de contempler enfin

ces vérités dans tout leur jour , lorsque plus capable de goûter le vrai , vous l'aurez puisé dans les sources sacrées de la révélation. C'est alors que cédant à l'éclat d'une lumière qui n'a point encore éclairé vos yeux , vous admirerez avec moi l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes. Il ne suffit pas en effet de vous avoir forcé par la vûe de tant de merveilles , à reconnoître que l'univers est l'ouvrage d'une Intelligence souveraine ; j'entreprendrai bien-tôt , & cette entreprise aura des charmes pour moi , de vous ouvrir les Livres saints , dictés par l'Esprit de Dieu même ; de vous apprendre quel est le culte qu'il exige de nous ; d'exposer à vos regards le Mystère du Messie promis à l'homme dès la naissance du monde ; de ce guide divin , dont les pas nous ont frayé la seule route qui conduise à l'éternelle félicité ; de ce Médiateur adorable , qui seul donne du prix aux hommages que nous rendons à l'Etre suprême. Aujourd'hui , je ne vous demande que d'écouter la voix de la Nature. Elle annonce un Créateur : la main qui forma l'univers , a laissé par tout des traces de sa puissance. Notre ame captive dans la prison du corps , n'apperçoit maintenant que l'édifice ; dégagée de ses liens , elle contempera bien-tôt l'Architecte lui-même. Faut-il s'étonner que jusqu'à ce moment les corps forment devant elle un nuage ; qu'ils l'offusquent , & que la détournant du seul objet digne de l'attacher , ils l'asservissent à de frivoles plaisirs ; quoique née pour une félicité sans bornes , elle s'élance vers l'infini par un desir ardent , que rien de ce qui passe ne peut satisfaire ?

L'homme guidé par l'erreur porte successivement ce desir sur mille objets incapables de le fixer ; il se repaît de biens chimériques , qui semblent conspirer avec ses maux réels contre le bonheur de ses jours : déplorable aveuglement ; mais qu'il doit s'imputer. Il est libre , & c'est par l'abus de sa liberté qu'il a dégradé sa nature. Maître d'agir , capable de choix , en réglant mal ses affections , il les a lui-même avilies. Son cœur a quitté le bien pour en saisir l'ombre : ses regards incapables de soutenir l'éclat de la vérité , se sont bornés à tout ce qui sembloit en porter l'image. C'est ainsi qu'aimant le jour & plein d'horreur pour les ténèbres , il ne peut contempler le Soleil : ses yeux éblouis se ferment à l'aspect de cet astre , se couvrent de nuages ; & trop foibles pour envisager le centre même de la lumière , ils la recueillent éparse dans les cieus ; ils la cherchent sur la terre qui la refléchit ; ils aiment à la voir dans les différentes couleurs dont ses traits adoucis par la réfraction embellissent l'univers. Rompus alors & privés d'une partie de leur force , les rayons ne les blessent plus , & leur foiblesse rend leur impression agréable.

Inquiet , irrésolu , l'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne trouve jamais. C'est un avare opiniâtre , qui courbé vers la terre , ne respirant qu'à peine , s'épuise à chercher une mine d'or loin du lieu qui la renferme. Mortels infortunés , dont l'ame est plongée dans l'ombre des corps ! Du moins s'ils s'attachoient à dissiper les nuages qui leur dérobent la vérité ! Mais ils augmentent ces ténèbres , par les efforts qu'ils font pour ne pas voir.

Indécis pour le plaisir de l'être , errans à dessein dans le sombre cahos de mille idées confuses , ils sont , si je l'ose dire , à l'affut des doutes , & cherchent la nuit dans le jour même. Un voile épais couvre enfin leurs yeux. Fiers alors , & comme éclairés par les ténèbres ; comme affermis par l'agitation des flots qui les portent , ils lèvent une tête altière vers le Ciel. Ce qu'ils refusent de voir , ils le nient avec assurance ; ils imputent aux objets mêmes l'obscurité dans laquelle ils se sont volontairement plongés. Vains efforts ! les plaisirs qu'ils veulent par-là se procurer ne sont ni durables ni purs. A peine ces feux sombres lancent-ils quelque étincelle du sein d'une noire fumée. Cependant ils ne cessent de jeter leurs filets dans toutes les mers , dans les étangs , dans les lacs , pour tirer enfin du fond de ces eaux une proie qui leur échappe sans cesse. Le filet remonte , soulevé avec peine , mais il remonte vuide. Honteux de leur indigence , forcés de se reconnoître le jouet de l'erreur , ils renoncent à d'inutiles recherches ; mais c'est pour tomber dans une espèce de folie plus dangereuse : ils ne veulent pas se repentir. Leur ame fatiguée se jette dans les bras du sommeil , & cherche dans cet assoupissement léthargique une fausse tranquillité , un azile contre les remords inséparables du crime. Sortez , Quintius , sortez d'un repos si funeste ; que l'inquiétude rentre enfin dans ce cœur insensible. C'est à de salutaires allarmes qu'il devra les douceurs de la paix.

De tous les objets qu'embrasse la cupidité des hommes , en est-il un seul qui puisse faire son bonheur ? Ce

thréfor que l'avare contemple d'un œil avide, passe ses espérances, sans épuiser ses désirs. L'amour des richesses s'accroît avec elles & consume leur triste possesseur. L'ambitieux peu flatté de ses propres succès, trouve son malheur dans l'élévation d'autrui. Le guerrier pour se faire un nom, affronte une mort que la gloire déguise à ses yeux. Il périt à l'entrée de la carrière : ou si la victoire couronne sa valeur ; insatiable, il s'empresse de cueillir de nouveaux lauriers : fier de ses exploits, il croit la récompense au-dessous des services. L'oluptueux cherche les plaisirs au fond d'une retraite champêtre, & n'y trouve que l'ennui : ce séjour qu'il chérissoit, le dégoûte bien-tôt ; ses jardins ont perdu tous leurs charmes. Mortels, n'espérons pas d'être heureux, tant que nos cœurs insensés s'attacheront à la poursuite de biens périssables, dont la perte est aussi cuisante, que le désir de les posséder est vif ; que nous ne possédons même qu'aux dépens de notre repos. On ne peut jouir en effet, sans appréhender de perdre. Nul plaisir sans amour ; mais l'amour est accompagné de la crainte, & suivi de la douleur.

Cependant l'homme ne se suffit pas : il ne trouve en soi qu'un vuide affreux ; c'est hors de lui-même qu'il doit chercher son bonheur. Mais la nature ne nous fait pas vouloir l'impossible. Où trouver donc cette félicité, l'objet éternel de nos désirs ? Cet amour insatiable, qui peut le rassasier, que Dieu même, le bien par essence & la source de tous les biens ? Il y a donc un Dieu, quoique votre cœur le méconnoisse, & s'égare en poursuivant

de vaines chimères ; quoique vous perdiez à des jeux frivoles les instans qui vous sont donnés pour penser & pour agir.

Dieu qui vous a donné l'être n'est pas l'auteur de ce désordre. Quelle en est donc la cause ? Un pere coupable qui vous a dégradé. La révélation vous l'apprendra ; elle vous fera connoître en même-tems ce Médiateur, cet HOMME-DIEU , qui seul pouvoit nous purifier, nous rétablir dans nos droits, & nous rendre le goût de la vertu. Direz-vous qu'il valloit mieux que l'homme fût impeccable, vous direz donc aussi qu'il valloit mieux que l'homme ne fût pas libre. S'il est libre, on conçoit qu'il agira bien ou mal. S'il est entraîné par une force irrésistible, il n'agira ni bien ni mal ; quoique ses actions par elles-mêmes soient bonnes ou mauvaises. S'il ne peut y avoir de vice, il ne peut y avoir de vertu. Du haut de son thrône l'Arbitre suprême jette les yeux sur chacun de nous, & ses regards ne nous ôtent point la liberté. Il veut bien seconder nos démarches : fidele aux loix qu'il s'est imposé lui-même, en unissant l'ame & le corps, il prête son secours à toutes nos déterminations, & remet à faire justice dans les momens qu'il s'est réservé.

De-là vient que les scélérats ne sont pas toujours frappés de la foudre, & que le délai du supplice inspire au crime une sécurité qui en comble la mesure. Ces fortunés coupables s'applaudissant de leurs forfaits, jouissent de la colere du ciel : mais leur triomphe ne dure qu'un instant. Dieu va les livrer à sa justice, & le fil qui suspend sur leur tête un glaive vengeur, est prêt à se

rompre. Au reste, cette vengeance ; soit qu'elle éclate par un coup de tonnerre, soit que d'un pas tardif elle atteigne enfin le criminel ; cette vengeance n'a pour principe ni la haine, ni la colere. Dieu est l'ordre même : irréconciliable ennemi du vice, comme la vérité l'est du mensonge ; règle inflexible, il réproouve nécessairement tout ce qui n'est pas droit. Il n'est affecté ni des crimes, ni des vertus : il punit, il récompense ; sans que nos actions augmentent ou diminuent son bonheur.

V. PASSONS aux conséquences que vous tirez de cette foule de défauts dont la nature vous paroît défigurée. Censeur de l'univers, croyez-vous donc qu'il soit fait pour vous ; qu'il n'ait que vous pour objet ? Apprenez, vil mortel, à réprimer cet orgueil qui vous enfle. Qu'est-ce que notre tourbillon dans l'univers ? qu'est-ce que la terre dans notre tourbillon ? & qu'est-ce que l'homme en comparaison de la terre ? Un grand nombre d'êtres sont créés pour notre usage ; mais plusieurs le sont pour d'autres que pour nous, & tous ensemble dépendent de Dieu seul. Vous affrontez les caprices de la mer : si troublés par des vents furieux, ses flots ne s'applanissent pas devant vous, s'ils menacent votre vaisseau de l'engloutir, vous vous plaignez ; que vous doit la mer ? que vous doit son Créateur ? Le feu consume votre maison, un malheur imprévu vous enleve tous vos biens ; votre santé se détruit ; une funeste contagion porte la mort autour de vous & des vôtres ; que devez-vous en conclure ? que vous n'êtes pas né pour cette

vie. Ces maux qui remplissent le peu de jours que l'homme traîne en soupirant sur la terre , le rappellent à son origine , & lui font sentir que ce lieu dans lequel il ne fait que passer est un lieu d'exil. Les biens qui l'environnent l'avertissent en même-tems qu'il a un Pere plein de bonté , seul immuable , seul éternel , pendant que tout le reste change & s'évanouit. L'homme composé d'un corps périssable & d'une ame immortelle , apprend de ce mélange de biens & de maux , qu'il ne doit ni s'attacher à son corps par un amour qui le dégrade , ni s'enfiar de la noblesse de ses fonctions spirituelles , en oubliant son auteur. Vous m'objectez que la pluie tombe sur la mer ou sur des solitudes , au lieu d'arroser des campagnes consumées par la sécheresse : mais ces plaintes font-elles fondées ? Ce sont là de ces effets particuliers des loix générales établies pour le gouvernement de l'univers. Quelque chose que vous prétendiez en conclure , vous ne pouvez disconvenir que les chaleurs ne rendent la terre féconde ; que les pluies ne fassent mûrir les grains dont elle est couverte , que ces grains ne soient propres à la nourriture de ses habitans. Je ne rappelle point ici tant d'autres vérités du même genre déjà rapportées dans ce Poëme.

Mais de quel droit osez-vous citer à votre tribunal l'Auteur de tant de merveilles , le Maître de l'univers ? Vous ne possédez rien que vous n'ayez reçu de lui : sans lui , vous ne pourriez rouler dans votre esprit les pensées mêmes qui vous occupent en ce moment ; & vous prétendez avoir une sagesse supérieure à la sienne ?

Croirai-je

Croirai-je que l'univers fût sorti plus parfait des mains d'un mortel qui ne peut rien, que de celles du Tout-puissant ? Foible raison, que ton aveuglement est orgueilleux ! Si votre ame, Quintius, rompant les liens qui l'attachent à ce corps, pouvoit contempler l'univers dans les idées du Créateur ; & plaise au Ciel qu'un jour elle le puisse ! quelle justesse, quelle perfection n'appercevriez-vous pas dans un ouvrage que vous condamnez aujourd'hui, parce que vous le connoissez mal ! N'avez-vous jamais vû des figures bizarres & sans dessein représentées sur un carton ? Le hazard paroît les avoir tracées : nul ordre entr'elles, nul rapport entre leurs parties ; ce sont par tout des arcs qui se croisent ; on n'apperçoit ni suite ni liaison. Placez au centre de ce cahos un miroir cylindrique ; vous le voyez avec surprise rassembler ces lignes que l'art a semées confusément, en former un tout régulier ; & des traits grossiers, entremêlés avec un desordre apparent, se changent en objets agréables.

Vous remarquez avec soin le tort que fait aux campagnes la chute de la grêle, ou la violence d'un vent furieux : mais vous ne daignez point observer quelle est la régularité des saisons ; avec quelle exactitude l'année revient sur ses pas, & fidèle à ses engagements nous enrichit sans cesse des mêmes dons. Vos yeux ne sont frappés ni de ces fleurs que le printems fait éclore, ni des abondantes moissons dont l'été couvre la terre, ni de ces ruisseaux de vin qui coulent à grands flots dans l'automne. Ce n'est pas, selon vous, en vertu d'une loi

constante, que le mouvement des astres se concerte pour assurer la subsistance de tout ce qui peuple la terre, & renouveler ses productions. Cependant la forme de tant de corps devoit être différente de ce qu'elle est ; ou supposés tels qu'ils sont, ils ne pouvoient avoir d'autre nourriture que celle qui leur est distribuée dans l'état actuel. Les pluies ne tombent donc pas fortuitement du sein des nuages : les nuages ne s'élèvent point au hasard de la surface des eaux ; & ce n'est point au hasard que le souffle des vents les disperse. C'est pour recevoir le suc végétal, que les arbres, les fleurs, les herbes ont des racines qui s'étendent au loin dans la terre : l'écorce revêt les fibres de la plante & les canaux par lesquels la sève se filtre & circule : elle l'empêche de s'échapper au dehors. Ainsi chaque plante a des organes qui lui sont propres, afin qu'elle puisse s'approprier des liqueurs puisées dans un vase commun, & leur faire prendre la forme convenable à son espèce. Ces organes sont variés entr'eux, afin qu'une même nourriture différemment travaillée serve à la subsistance de différentes parties. C'est ainsi que toutes les plantes ont reçu des graines qui perpétuent leur race ; que ces graines sont enfermées dans des tuniques qui les conservent ; que la force du tronc, que celle des branches est toujours proportionnée, soit à la grosseur de l'arbre, soit à la hauteur de sa tige.

Vous ne conviendrez pas davantage que le but de ce mouvement circulaire qui emporte les Planètes autour du Soleil, soit de lui présenter par ordre les différentes

portions de leur surface ; que la lumière de cet astre , foyer commun de tant de globes opaques , soit destinée à leur communiquer la chaleur & le jour. Ce ne sera pas , si l'on vous en croit , pour diminuer l'obscurité des nuits de Jupiter & de Saturne , en réfléchissant les rayons du Soleil , que des satellites nagent dans leurs tourbillons , comme la Lune dans celui de la terre. Chaque Etoile fixe est un Soleil environné de ses Planètes , dont les plus grandes en ont de moindres attachées constamment à leurs pas. Cette uniformité dans toutes les parties de l'univers n'est point , selon vous , l'effet d'une loi simple & générale. Oserez-vous donc encore me nommer le Hazard ou le Destin ? Donnez-vous à de si grandes merveilles des causes qui ne sont pas suffisantes pour de viles chaumières ?

VI. PHILOSOPHE insensé ! vous fuyez en vain les traces de la Divinité ; par tout elles s'offrent à vos regards. Tout ce que vous faites , tout ce que vous voyez porte son empreinte : le dessein qui brille dans le grand édifice du monde en dévoile l'Auteur : Dieu lui-même , Dieu s'y montre avec éclat. Ce n'est donc pas la crainte qui donna des Dieux à l'univers , & le bruit menaçant de la foudre n'est pas la seule cause des hommages rendus à l'Être suprême. Mais le cri de nos besoins , la voix de tant de merveilles , qui ne sont pas notre ouvrage , publieraient hautement notre Créateur & celui de l'univers. Les hommes accoutumés à remonter au principe de ce qui les frappe , se sont tournés d'eux-mêmes &

sans effort vers le souverain Auteur de leur être. Bientôt la connoissance de nous-mêmes, quoiqu'imparfaite, la vûe de notre grandeur, jointe à tant de foiblesse, l'amour invincible d'une félicité que nous ne pouvons trouver sur la terre, telle que notre esprit la conçoit, que notre cœur la desire; tant de motifs nous firent lever les yeux vers le Créateur. La Nature nous instruisit que sans cesse occupé de la conservation de tous les êtres, daignant les animer par son souffle, & prêt à recevoir nos hommages, ce Pere bienfaisant vouloit & pouvoit nous rendre heureux. A ces raisons se joignit la crainte. Qui peut en effet desirer le bien avec ardeur, sans appréhender le mal? L'ame flotte entre ces deux sentimens : ce sont deux ressorts opposés, mais qui se réunissent pour agir sur elle.

Il est vrai que les maîtres de la terre tirent un grand avantage de la loi qui soumet les Mortels au pouvoir de la divinité. Cette loi par la terreur qu'elle inspire au crime, & les espérances qu'elle donne à la vertu, exerce sur les esprits un empire qui les prépare à respecter les loix humaines. Mais n'en concluez pas que la Religion soit l'ouvrage de la Politique; que les Rois l'aient inventée pour assurer leur puissance & le repos de leurs Etats; pour défendre les hommes contre leurs propres fureurs; pour retenir enfin dans de justes bornes ce desir de l'indépendance, si souvent capable des derniers excès. Quoique de sages réglemens empruntent leur principale force de la Religion, qu'elle soit l'appui du trône, & la garde la plus sûre des Rois, elle subsistoit avant

que des hommes eussent le droit de porter une couronne ; elle est plus ancienne que l'institution de la royauté. Ainsi l'amour propre , germe de tous les vices , & l'amour de l'ordre , principe de toutes les vertus , résidoient dans les hommes , avant que la sagesse des Souverains , fût également servir au bien de la société des dispositions si différentes. Celui qui le premier osa se frayer une route sur les plaines liquides , & ne mettre entre la mort & lui qu'une planche légère , n'a pas fait souffler les Zéphirs , pour enfler ses voiles , mais présenté ses voiles au souffle des Zéphirs. L'art ne tire rien du néant : il ne sçait que faire usage de ce qui subsiste.

Si Dieu n'étoit pas , s'il ne s'offroit pas de toutes parts aux yeux des Mortels , comment auroient-ils pû s'en former l'idée ? Une Intelligence pure n'affecte point les sens : aucune image corporelle ne la représente. Ce n'est pas à la cupidité qu'il doit ses Autels : elle ne voit en lui qu'un censeur sévère , dont elle abhorre le joug. La raison seule a donc soumis l'homme à la Divinité : s'il a connu la lumière souveraine , c'est qu'il étoit éclairé par ses rayons mêmes.

Mais à mesure qu'il s'éloigna de son origine , les passions maîtresses de son cœur , altérèrent dans son esprit la véritable idée de Dieu. Les peuples craignant toujours un Maître , mais oubliant quelle étoit sa nature , cessèrent de l'adorer comme un être simple , unique , éternel. Ils osèrent le décomposer , le diviser , ou plutôt lui substituer une multitude de bisarres déités ,

enfans de l'ignorance protégés par le vice, & soutenus
 par le préjugé. Bientôt la basse & trompeuse flatterie
 peupla le Ciel de heros. Les mystères d'une Philoso-
 phie profane, les prestiges de l'éloquence, la voix infi-
 dèle de l'histoire, les ingénieuses fictions de la Peinture
 & de la Poésie, tout se réunit pour multiplier les objets
 d'un culte sacrilège. Les hommes qui jusqu'alors avoient
 contemplé la Divinité dans les créatures, offrirent leur
 encens aux créatures elles-mêmes. Le sang des victimes
 couloit à grands flots sur les autels d'un homme, d'une
 pierre, d'un monstre. La sage Egypte plaça dans ses
 Temples les animaux les plus méprisables; elle ne rougit
 pas d'adresser ses vœux aux plantes, aux légumes de
 ses jardins, & le fléau du Nil fut un des Dieux adorés
 sur ses bords. Avec quelle rapidité des ruisseaux sortis
 d'une source impure ne répandent-ils pas le poison qui
 roule dans leurs eaux? Avec quelle violence la fureur
 des flammes s'augmente-t-elle, à mesure que l'incendie
 s'étend! Plus rapide que les torrens, que les flammes,
 la superstition couvrit la face de l'univers abusé par le
 mensonge. C'étoit elle, Epicure, qu'il falloit combat-
 tre, qu'il falloit arracher de nos cœurs. C'est sur ce
 monstre que vous deviez lancer tous vos traits, ingé-
 nieux Lucrèce. Cette victoire eût été le prélude du
 triomphe de la Vérité. Mais quelle est votre fureur, de
 prétendre, en renversant les autels de tant d'impures
 Divinités, envelopper dans leur ruine le Sanctuaire du
 Dieu véritable!

Est-ce parce que vous ne pouvez atteindre à l'idée

LIVRE NEUVIÈME. 311

d'un Être infini ? Mais la matière est infinie dans votre système ; & d'ailleurs , pourriez-vous concevoir rien de fini , si l'idée de l'infini ne vous étoit naturelle , si toujours présente à votre esprit , elle ne l'éclaircit sans cesse ? Non , sans doute , comme vous ne connoîtriez pas les ténèbres , si la lumière vous étoit inconnue. Qu'est-ce que ces bornes dont les êtres finis sont environnés , si ce n'est la privation de l'infini ? Elles montrent moins ce qu'un être possède , qu'elles ne désignent ce qui lui manque ; comme les ténèbres ne sont que l'absence de la lumière. Est-ce l'immensité qui vous paroît inconcevable ? Mais ne supposez-vous pas une quantité de matière immense ? C'est peut-être la toute-puissance : mais le pouvoir de la matière est illimité , selon vous : ses forces n'ont point de bornes. Sera-ce l'éternité ? Vos atomes sont éternels. J'entrevois enfin quel est votre motif : Dieu vous est un objet odieux : vous le craignez , parce qu'il est pour vous un Témoin , un Maître , un Juge inexorable. Voilà pourquoi prodiguant toutes les qualités possibles à ce tout que forme la réunion des êtres , vous lui refusez l'intelligence. Mais quel droit avez-vous d'exclure de l'univers l'Intelligence souveraine , pendant que vous-même avez une âme douée d'une volonté libre ; que tous les hommes ont comme vous , le privilège de vouloir & de connoître ? Une propriété que possède un être foible & borné , vous ne l'attribuez pas à une substance nécessaire , éternelle , & dont l'étendue , de votre aveu , ne connoît point de bornes ? Quel sophisme ! quelle inconséquence !

V iiii

Ne me dites point que tout infini est un composé de parties dont chacune a des bornes ; & qu'ainsi celui que vous admettez n'est pas un être supérieur à l'univers & qui le gouverne , mais l'univers même , assemblage immense d'êtres sans nombre. J'ai prouvé la fausseté de cette opinion , en examinant les atomes & la divisibilité de la matière. Je fis voir alors que l'infini est un , simple , indivisible , qu'il n'est point un amas d'unités. Une multitude innombrable de momens qui se suivent ne forme pas non plus l'éternité. Ne la regardez point comme la réunion du passé , du présent , & de l'avenir : elle est un présent perpétuel. C'est le sort des êtres créés & périssables de se succéder & de parcourir en détail un tems qui s'écoule. Vous ne pouvez concevoir de tels principes : je le crois. Les limites de notre esprit ne nous permettent que d'embrasser des êtres dont la grandeur ou la durée soient finies. Mais ces êtres ne lui paroissent bornés , que parce qu'il a l'idée d'une substance sans bornes. Cette idée qu'il apporte en naissant est un archétype auquel il compare même sans réflexion tous les objets qui le frappent : il juge par-là de ce qui leur manque ; par l'idée du parfait , il connoît leur imperfection.

Si l'infini ne nous étoit pas toujours présent , nous pourrions , au moins à force de méditer , concevoir un Être dont la durée fût si longue , le volume si prodigieux , la perfection si grande , l'espèce si nombreuse , qu'il fût impossible d'imaginer rien de plus durable , de plus grand , de plus parfait , de plus nombreux , rien en

un mot de plus accompli dans tous les genres. Mais cet Etre , nous le cherchons en vain parmi les corps. Quelle que soit l'étendue de ces objets , notre imagination y ajoute sans cesse. Nous concevons une durée plus longue , un nombre plus considérable , un corps plus grand que la durée , le nombre , le corps qui se présentent. L'infini seul peut suffire à notre intellect , à notre volonté. Si ce n'étoit qu'une chimère , l'idée n'en seroit pas originairement imprimée dans notre ame. Rien ne représente le néant. Il existe donc dans l'ordre immatériel un être infini , dont nous avons à présent l'idée , que nous contemplerons un jour , mais que nous ne comprendrons jamais. Unique objet de nos vœux les plus ardents , de nos plus profondes spéculations , il est le bien de notre cœur ; il est le centre où tend notre esprit , lors même qu'il semble s'en écarter le plus. La possession de cet Etre peut seule épuiser & fixer nos desirs , quoique des biens finis & périssables usurent ici-bas nos hommages ; quoique soupirans après la Vérité , nous soyons le jouet du mensonge.

Et vous-même , Quintius , vous réformateur de l'univers , qui cherchez dans le bien un mieux que vous croyez possible , vous portez profondément gravée dans votre esprit une idée de la perfection. Cette idée , ce desir , que rien de borné n'arrête , où les avez-vous puisés ? Une telle perception ne tire pas son origine du néant ; c'est l'image d'un être. Mais cet Etre parfait , ce n'est pas vous ; ce n'est , selon vous , aucun des corps : c'est donc une substance immatérielle , supérieure aux corps , supérieure même à notre ame.

Les objets qui agissent sur nous ne sont pas tous des objets sensibles : notre esprit s'élève quelquefois au-delà des bornes du monde matériel ; il contemple l'Être simple , éternel , immense , infini. Comment pourrions-nous concevoir ce que nos sens ne peuvent atteindre , ce qui se refuse à toute leur sagacité , si une Intelligence suprême ne nous en imprimoit l'idée ; si du mélange de couleurs immatérielles , elle ne formoit ces espèces d'images que l'ame seule apperçoit. Mais je me borne aux images corporelles. Ces corps que vous offrent vos sens , comment se peignent-ils à votre esprit , pour qu'il puisse les connoître ? La connoissance n'est ni le voisinage , ni le mouvement , ni la forme d'un corps ; elle n'est le résultat d'aucune de ces modifications de la matiere. C'est un mode d'une espèce toute différente. Il faut donc que vous remontiez à cet Être principe qui peut seul , Auteur de votre ame & de tous les êtres , porter leur image au dedans de vous-même. Enfin l'ame par sa nature n'est capable ni d'agir sur le corps qui lui est associé , ni d'en recevoir la moindre impression. D'où vient donc cette correspondance mutuelle ? Pourquoi certains mouvemens excités dans le corps font-ils naître dans l'ame telle connoissance , tel desir ? Pourquoi de cette connoissance , de ce desir de l'ame , résulte-t-il dans le corps un certain mouvement ? Quelle chaîne peut unir des êtres dont la nature est directement opposée ? Tout ce qui joint deux parties quelconques , doit tenir à l'une & à l'autre. Mais ce lien des deux parties de nous-mêmes , s'il est corporel , comment

pourra-t-il saisir notre ame ? S'il ne l'est pas , quelle prise aura-t-il sur le corps ? C'est donc à la volonté d'un Etre infini , qu'il faut attribuer leur union.

Cette opposition entre la nature d'une substance intelligente & celle d'un être matériel, suffiroit pour démontrer que Dieu n'est point l'ame du monde ; que l'univers n'est pas , comme l'ont cru quelques Philosophes , un homme immense formé de l'union de l'intelligence & de la matiere. En effet, si vous embrassiez ce système, ou ce seroit en supposant que cette Intelligence est matérielle , ou ce seroit en reconnoissant sa spiritualité. Ces deux opinions ne peuvent se soutenir. Partisan de la premiere, vous auriez à combattre les preuves invincibles sur lesquelles est fondée la distinction de l'ame & du corps. D'ailleurs cette Intelligence que vous attacheriez à la matiere ne seroit pas unique. Il y en auroit autant que le monde a de parties. Ce peuple d'ames toujours divisé , n'ayant pas de Souverain qui pût en bannir la discorde , n'agiroit jamais de concert ; & de leurs dissensions naîtroit dans les mouvemens de la matiere une irrégularité qui la replongeroit dans le cahos. La seconde hypothèse n'a pas un fondement plus solide. Qu'entendriez-vous par cette ame spirituelle jointe à l'univers ? Seroit-ce une Intelligence formée par la réunion des ames particulières ? Mais quelle chimere qu'un tout composé de parties dont chacune seroit une substance indépendante. Il n'est point d'assemblage qui puisse de plusieurs ames n'en faire qu'une seule : & la concorde ne régnera jamais

entre des ames différentes. Chacune d'elles libre , & connoissant l'étendue de ses droits , agira , pensera séparément selon sa volonté propre , ignorera ce que pensent , ce que veulent toutes les autres. Non , Quintius , ce ne sont ni les decrets d'un Sénat , ni les ordonnances d'un peuple assemblé qui gouvernent la Nature : & l'univers n'est point une République.

Vous réduirez-vous à dire que l'ame du monde est un être simple , comme l'ame jointe au corps humain ? C'est le dernier parti qui vous reste ; mais il n'est pas meilleur. Par quels liens cette Intelligence auroit-elle pû s'attacher un corps incapable de s'allier avec elle ? Il n'est point ici question d'une puissance supérieure , dont les ordres souverains ayent dompté l'antipathie de ces deux êtres : première raison : j'en ajoute une seconde. Ou cette ame de l'univers ne présidera point à tous les mouvemens qui s'exécutent dans ce corps immense , comme celle dont notre corps est animé n'en dirige pas , n'en connoît pas même toutes les opérations ; & alors Dieu sera dépendant d'une autre Divinité ; il partagera le pouvoir suprême avec la matiere : ou cette Intelligence est le principe de tout ce qui se fait dans le monde. Alors nouvelle alternative. A-t-elle créé le monde ? en ce cas elle est le Dieu qu'adore l'univers : nous ne la regarderons plus comme ne faisant qu'un même Etre avec son ouvrage : elle en est l'arbitre ; elle le gouverne à son gré. Croyez-vous au contraire que le monde subsiste de toute éternité par lui-même ? Vous admettez donc deux substances éternelles. Mais quoi !

de deux êtres nécessaires, l'un dépendroit de l'autre ? Un être nécessaire peut-il dépendre en rien ? Si Dieu ne connoissoit l'intérieur de la matiere, comment pourroit-il en faire jouer les ressorts, en régler les mouvemens avec tant d'art & de justesse ? Nous n'avons pas cet empire sur notre corps dont la structure nous est cachée, dont les organes échappent à notre pénétration. Mais connoitroit-il à fonds la matiere, s'il ne l'avoit pas créée ? Il est donc tel que nous le croyons, ce Dieu supérieur à nos hommages. Seul il existe essentiellement : de lui seul dérivent tous les êtres ; par lui seul ils subsistent, prêts à rentrer dans le néant, s'il ne les conserve par un effet de sa volonté. Cause universelle & toute-puissante, il est le principe du mouvement des corps, il est l'archetype & l'auteur de toutes nos idées.

Quel sera votre bonheur, si le charme qui vous aveugle se dissipe enfin ; si vous connoissez ce qui peut vous rendre heureux ! Entrez, Quintius, entrez avec ardeur dans cette nouvelle carrière : c'est la route de l'éternelle félicité. Si l'univers est l'ouvrage d'un Dieu ; si toute la Nature célèbre son Auteur, les hommes ne doivent-ils pas à ce Père bienfaisant un culte, une reconnoissance, un amour sans bornes ? Est-il rien de plus aimable que la perfection ? Quels attraits pourront faire impression sur nous, si nous sommes insensibles à la beauté souveraine ; si la vertu, le bien par essence, si le seul Etre véritable ne peut nous attacher. Je dis le seul Etre : les autres ne méritent pas ce nom. Ils sont à peine hors du néant ; ils tiennent au néant de toutes parts ; leurs

qualités sont moins des attributs que des privations. Ce qui passe, ce qui ne jouit que d'une existence empruntée, aura pour vous des charmes; & celui qui est, celui dont la nature est d'être, qui seul éternel, seul immuable, peut seul combler vos desirs, ne sera pas un objet digne de votre cœur? Vous contemplez un ruisseau, & votre admiration se refuseroit à l'océan? Mais ce n'est pas assez d'admirer notre Créateur. Nous devons croire tout ce qu'il nous révèle; il est la Vérité même, & s'il pouvoit nous tromper, il ne seroit pas Dieu: nous devons faire tout ce qu'il nous commande; un Souverain a droit à l'obéissance de ses sujets. Voilà le fondement de la Religion, de cette Religion sainte que Lucrèce veut abolir par un ouvrage profane, pour faire régner la volupté sur le Trône d'un Dieu ennemi du crime & des passions.

Si nous considérons enfin la confusion qui régne dans l'état des hommes; de ce cahos affreux sort une nouvelle lumière. Dieu est juste; les hommes sont libres; par conséquent chacun d'eux mérite un salaire quelconque, & tôt ou tard il doit le recevoir. Or que les coupables soient heureux; que les amis de la vertu gémissent dans l'adversité, c'est un désordre contraire à la Loi suprême de l'Auteur de la Nature, & que proscrire sa justice immuable. Il est donc certain que les actions vertueuses sont récompensées, que les crimes sont punis. Mais cette équitable distribution a rarement lieu tant que les hommes habitent la région soumise à l'empire de la mort. Ces récompenses, ces peines sont donc

réfervées pour un autre tems. En effet , notre corps même ne s'anéantit pas : la matiere dont il est formé fubfifte après fa diffolution. Dieu qui la conferve , replongeroit-il dans le néant une ame immortelle par fa nature , & qui fe fent née pour vivre à jamais ? Pourroit-il , oubliant le paffé , la détruire & la fruftrer du prix de fes actions ? Non , non , la connoiffance innée d'une Juftice fuprême ne permet pas à l'impie d'efpérer que fes crimes éternellement impunis foient effacés par la mort , & que fa deftinée foit un jour la même que celle de l'homme vertueux.

Ainfi notre Religion a pour bafe l'existence d'un Dieu fouverainement juft , & l'immortalité de l'ame : colonnes inébranlables , que n'ont élevées ni la crainte , ni la cupidité. C'eft l'ouvrage de la Nature : fa main prudente les a mifes devant nos yeux , pour régler toutes nos démarches. Mais tant de Peuples difperfés fur la terre ne pouvoient conferver long - tems ces connoiffances puisées dans une origine commune. L'erreur fortie d'une fource impure , défigura de toutes parts l'idée du vrai gravée dans les efprits. La Nature parloit donc en vain , & fa Loi méconnue par tout alloit s'effacer de nos cœurs. Pour la rétablir , il a fallu que Dieu nous fît entendre fa voix ; que rompant le voile qui le déroboit à nos regards , il ne dédaignât pas d'être le Légiflateur des Mortels. Rallumé par la Divinité même , le flambeau de la Nature peut déformais diffiper les plus profondes ténèbres. Je m'arrête ici , Quintius : vous ne faites que de naître ; encore au berceau , vous ne

seriez pas assez fort pour des alimens si solides. En attendant qu'une pratique constante de la vertu vous ait mis en état de les soutenir, contentez-vous de cette nourriture légère que ma main vous offre aujourd'hui.

F I N.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Poëme.

La lettre a désigne le Tome I. La lettre b, le Tome II.

A.

ABEILLES. Leur industrie, *b. 69 & suiv.*

adversus. L'Epicurien ne peut les soutenir, *a. 60 & suiv.* La Religion seule apprend à les supporter, *64.*

Aiman. Ses propriétés exposées & expliquées, *a. 212. b 86 88, & suiv.*

Air. Il est pesant ou léger, à proportion de la pesanteur ou de la légèreté des corps qui le touchent, *a. 199.*

Alexandre le Grand. Son ardeur pour les conquêtes, *a. 37. & suiv.*

Ame. Combien il est important de ne pas se faire illusion sur la nature de l'ame, *a. 69. & suiv.* Opérations de l'ame, *b. 8. & suiv.* Tableau des connoissances humaines, & détail de ce que l'homme est capable d'inventer & d'exécuter, *9. & suiv.* L'ame est essentiellement distinguée de la ma-

tiere, *15. & suiv.* Les différentes modifications de la matiere ne peuvent produire l'ame, ni la moindre de ses opérations, *17. & suiv.* Autres preuves de la spiritualité de l'ame, *25. & suiv.* La connoissance de l'ame conduit à celle de la divinité, *31. & suiv.* Réponses aux objections des Epicuriens contre la distinction qui se trouve entre la nature de l'ame & la nature du corps, *32. & suiv.* Union de l'ame & du corps, *33. & suiv.* Fonctions distinctes de l'ame & du corps, *35. & suiv.* Fonctions mixtes auxquelles le corps & l'ame participent, *36 & suiv.* L'ame est un être simple, *38. & suiv.* Suites de l'union qui se trouve entre l'ame & le corps, *41. & suiv.* Réfutation d'une objection de Locke, qui prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiere, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser, *44. & suiv.* La liberté de l'homme fournit

Tome II.

X

une nouvelle preuve de la spiritualité de l'ame , 49. & *suiv.* L'union de l'ame & du corps prouve l'existence d'un Etre suprême, Auteur & Souverain de l'univers, 53. & *suiv.* & 314. Différens noms que l'ame reçoit selon ses différentes opérations , 106. & *suiv.* L'immortalité de l'ame & l'existence de Dieu , sont les deux colonnes qui servent de base à la Religion , 319.

Ame des bêtes. Voyez *Bêtes*.

Amour de la vertu & crainte de la peine : différence de ces deux dispositions , a. 34.

Amour propre. Son caractère , a. 42.

Anaxagore. Parallèle de son hypothèse avec celle d'Epicure , a. 161. & *suiv.*

Animaux. Voyez *Bêtes*.

Aristarque & Philolaüs , premiers auteurs du Système renouvelé par Copernic , b. 213.

Aristippe. Sa doctrine est la même au fonds que celle d'Epicure , a. 30.

Aristote. Absurdité de ses formes substantielles , b. 143. & *suiv.* Parallèle de cette opinion avec celle d'Epicure , 145. & *suiv.*

Astronomie. Utilité de cette science , b. 211. & *suiv.* Histoire abrégée de ses commencemens & de ses progrès , 212. & *suiv.* Parallèle des plus habiles Astronomes avec Lucrèce & les autres Philosophes Epicuriens , 214. & *suiv.* Si ceux qui possèdent la science des Astres sont dignes d'admiration & de louange , combien plus celui qui a créé les Astres , 263. & *suiv.*

Athées. C'est contr'eux que le

Poëte s'élève , a. 23. & *suiv.* Combien il leur importe d'examiner s'il est vrai qu'il n'y ait point de Dieu , 66. & *suiv.* Ce sont eux que le Poëte combat en renversant les fondemens de la Secte d'Epicure , sçavoir , le vuide , 75. & *suiv.* les atomes , 125. & *suiv.* & leur mouvement , 171. & *suiv.* en établissant la spiritualité de l'ame , b. 5. & *suiv.* en examinant la question de l'ame des bêtes , 65. & *suiv.* en expliquant le principe du renouvellement des êtres , 137. & *suiv.* en exposant le système de l'univers , 211. & *suiv.* Il rapporte leurs objections , & il y répond , 291. & *suiv.*

Atomes. Exposition du système d'Epicure touchant le Vuide & les Atomes , a. 76. & *suiv.* Réfutation du système d'Epicure sur les Atomes , 127. & *suiv.* Les atomes n'existent point par eux-mêmes , 129. & *suiv.* Ils ne sont pas innombrables , 131. & *suiv.* Les supposer innombrables , & les distribuer en différentes classes , dont le nombre est limité , c'est se contredire grossièrement , 135. & *suiv.* Les atomes ne sont point indivisibles , 143. & *suiv.* Les atomes pouvant se diviser sont destructibles comme tous les corps , 149. & *suiv.* Ils ne peuvent avoir cette solidité qu'Epicure leur attribue , 155. & *suiv.* Leur composition ne peut être l'ouvrage que d'une cause étrangère , 156. & *suiv.* Leur déclinaison est chimérique , 175. & *suiv.* incompatible avec la pesanteur , 177. & *suiv.* contraire au but qu'Epicure s'est proposé , 179. & *suiv.* La liberté

de l'homme n'a rien de commun avec cette prétendue déclinaison des atomes, *180 & suiv.* L'inégalité de vitesse que Cassendi attribue aux atomes ne peut rectifier le système Epicurien, *183 & suiv.* Quand le mouvement des atomes seroit tel qu'Epicure le suppose, cela ne suffiroit pas encore pour former le monde tel qu'il est, *186 & suiv.* La pesanteur qu'Epicure attribue aux atomes, ne peut agir dans le vuide, *188 & suiv.* Elle n'est point une propriété qui puisse leur être inhérente, *189 & suiv.* Précis des erreurs d'Epicure touchant les atomes, *216.* Réfutation des conséquences qu'Epicure tire du mouvement qu'il leur attribue, *ibid. & suiv.* Distinction absurde de Démocrite, qui attribue à quelques atomes la faculté de penser, & la refuse à d'autres, *b. 16 & suiv.*

Attraction, hypothèse Newtonienne réfutée, *a. 112 & suiv. & 207 & suiv.* On doit regarder comme des effets de l'impulsion tous les Phénomènes attribués à l'attraction, *210. & suiv.*

Avenir. Quel que soit l'avenir qui nous attend, l'état de celui qui secoue le joug de la Religion, est plus triste que l'état de celui qui obéit aux loix que la Religion nous impose, *a. 66 & suivantes.* Quand cet avenir seroit incertain, la raison nous dicte qu'il faudroit prendre le parti le plus sûr, *69 & suiv.* La seule confusion qui régné dans l'état présent des hommes pourroit suffire pour nous convaincre qu'il est un avenir où le vice sera puni & la vertu récompensée, *b. 318 & suiv.*

B.

BAUBAQUES, sorte de Renards qu'on voit en Ukraine; leur industrie, *b. 73 & suivantes.*

Bernacle, Oiseau de mer, qui se trouve le long des côtes des Isles Britanniques, *b. 103. & suiv.*

Bêtes. Le Poëte entreprend de répondre à l'argument que les Incrédules prétendent tirer de l'opinion qui attribue aux bêtes une ame, *b. 65. & suiv.* Cette opinion n'est appuyée que sur des indices incertains, *78 & suiv.* S'il étoit vrai que les bêtes eussent une ame, il faudroit la reconnoître immatérielle, *79 & suiv.* Nous connoissons les actions des bêtes; mais nous n'en connoissons pas le principe, *80 & suiv.* Si elles ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, *83 & suiv.* à l'aiman, *84 & suiv.* à presque tous les êtres, *87 & suiv.* Leurs actions peuvent s'expliquer par le seul jeu de leurs organes, sans admettre l'opération d'une ame qui leur soit attachée, *91 & suiv.* Leurs opérations, quoique purement mécaniques, ont pour cause une intelligence; mais cette intelligence est celle-là même, dont la puissance assujettit les mouvemens de notre corps aux ordres de notre ame, *97 & suiv.* Différentes preuves qui montrent que le principe qui fait agir les bêtes, leur est étranger, *100 & suiv.* Uniformité de conduite dans les bêtes, *ibid.* Stupidité des bêtes, *103. & suiv.* On ne peut

attribuer aux bêtes les sensations, sans leur attribuer une ame immortelle comme celle de l'homme, 105 & *suiv.* Traits singuliers d'art & de génie, qu'on remarque dans les bêtes, 108 & *suiv.* Tout cela est l'effet d'une intelligence, mais qui leur est étrangère, 13. L'instinct qu'on attribue aux bêtes. est un mot vuide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence; mais cette intelligence leur est étrangère, *ib.* & *suiv.* Si les bêtes ont une ame, elles ont à l'immortalité le même droit que nous, 116 & *suiv.* Le système de Descartes sur les bêtes est, sinon démontré, au moins très-vraisemblable, & très-conforme à l'idée que le raisonnement & la vue des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu, 118 & *suiv.* Les actions des bêtes rendent hommage à la Divinité. 120. Les organes des sens sont dans les bêtes, précisément ce qu'ils sont en nous avant que notre ame ait découvert par eux les objets extérieurs. *ibid.* & *suiv.* La nature des bêtes ne nous étant point évidemment connue, on ne peut en tirer aucune induction sur celle de l'homme 121 & *suiv.* Les bêtes nous offrent en elles des preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance d'un Créateur 123 & *suiv.* Leur structure seule renferme les traces d'une souveraine Intelligence. *ibid.* Structure des Oiseaux, 124 & *suiv.* des Poissons, 126 & *suiv.* des animaux terrestres, 127 & *suiv.* Ridicule

opinion d'Epicure touchant l'origine des animaux. 138 & *suiv.* Les germes d'où sortent les animaux ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matière, ni des loix du mouvement. 147 & *suiv.* L'organisation des animaux est l'ouvrage d'une Intelligence souveraine. 152, & 168 & *suiv.* L'uniformité constante qui régné dans chacune de leurs espèces, prouve que leur reproduction est sujette à des loix immuables. 171 & *suiv.* Pourquoi les animaux qui naissent contre l'ordre naturel, sont stériles. 182 & *suiv.*

Bien. Le principe du bien général dont Hobbes fait la base de ses suppositions, suffit pour les détruire, a. 50 & *suiv.* Placer le souverain bien dans la volupté, c'est ouvrir la porte à tous les vices, 39 & *suiv.* Il peut être vrai de dire que le souverain bien est le plaisir, mais le plaisir puisé dans sa véritable source, 64. Dieu seul est le bien par essence, & la source de tous les biens; il est seul capable de satisfaire le cœur de l'homme b. 301.

Bled. Moyen de multiplier ses productions. b. 197 & *suiv.*

Bonheur. L'homme le cherche en vain dans la volupté. a. 59 & *suiv.* Le bonheur est le terme commun auquel tous les hommes tendent par mille routes contraires, 64. C'est en Dieu qu'il faut chercher le vrai bonheur, 65. L'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne peut trouver qu'en Dieu, b. 299. & *suiv.*

C.

CASSINI, célèbre Astronome, découvre quatre Satellites de Saturne, *b.* [214](#). applique aux Satellites de Saturne & de Jupiter la loi des révolutions célestes découverte par Kepler [231](#).

César. Effets de son ambition. *a.* [37](#) & *suiv.*

Chinois. Réponse à l'objection tirée de la conduite des Lettrés de la Chine. *a.* [40](#) & *suiv.* Parallèle de ces Philosophes avec les Epicuriens, *ibid.*

Ciel. Disposition des corps célestes, selon le système de Copernic, *b.* [219](#) & *suiv.* Cause de la diversité de leurs mouvemens, selon le même système, [232](#) & *suiv.*

Comètes. Diverses conjectures sur leur nature & leur mouvement *b.* [246](#) & *suiv.*

Copernic fait revivre le système astronomique imaginé d'abord par Aristarque & par Philolaüs, *b.* [213](#). Précis de ce système. [215](#) & *suiv.* Parallèle de ce système avec celui de Ptolémée. [217](#) & *suiv.* Le Poète se détermine pour le système de Copernic. *ibid.* Exposition détaillée de ce système. [219](#) & *suiv.* Preuves indirectes de ce système, ou objections contre le système de Ptolémée. [224](#) & *suiv.* Preuves directes du système de Copernic. [232](#) & *suiv.*

Corps. Leur fluidité, leur transparence, leur mollesse, & autres qualités de ce genre, ne sont point des effets du vuide. *a.* [117](#) & *suiv.* Le vulgaire donne aux corps

comme des attributs essentiels, des qualités qui ne sont que de simples accidens. [105](#) & *suiv.*

Corps humain. Voyez *Homme*.

Corruption de matière n'engendra jamais d'insectes *b.* [206](#) & *suiv.*

Crainte des supplices. Peut-elle réprimer les passions d'un homme qui ne reconnoit point de Dieu ? *a.* [33](#) & *suiv.* Quelle différence entre l'amour de la vertu & la crainte des supplices ou de l'infamie. [33](#).

Cupidité. De tous les objets qu'elle embrasse, nul ne peut la satisfaire. *b.* [300](#) & *suiv.*

D.

DEISTES. Le Poète avoit dessein de les combattre dans un autre Ouvrage. *b.* [298](#).

Démocrite. Sa doctrine n'est pas moins dangereuse que celle d'Aristippe. *a.* [30](#). Son hypothèse sur le mouvement, comparée avec celle d'Epicure. [174](#) & *suiv.* Distinction qu'il fait des atomes qui pensent, & des atomes qui ne pensent pas. *b.* [16](#) & *suiv.*

Descartes. Son éloge: parallèle de sa doctrine avec celle de Newton. *a.* [213](#) & *suiv.* Son système touchant le principe des actions des bêtes. *b.* [82](#) & *suiv.* Son habileté dans la connoissance du système de l'univers. [213](#) & *suiv.* Son hypothèse des tourbillons adoptée par le Poète, à quelques changemens près, *a.* [192](#) & *suiv.* présentée d'abord en peu de mots, *b.* [219](#) & *suiv.* développée ensuite avec plus d'étendue. [234](#) & *suiv.*

Dieu. Quel grand projet , que celui de parler de Dieu. *6.* *23.* Contrariété de sentimens qui partagent les hommes sur la Divinité. *ibid.* & *suiv.* Epicure en dépouillant Dieu de son pouvoir, livre la terre à tous les vices. *28.* Si Dieu n'existe pas, les mœurs n'ont plus de règle, *ibid.* & *suiv.* Rien alors ne peut plus réprimer les passions. *39* & *suiv.* Bannir Dieu de l'univers, c'est anéantir toute idée de justice. *46* & *suiv.* C'est en Dieu seul qu'il faut chercher le vrai bonheur. *65.* A quoi s'expose celui qui refuse de reconnoître un Dieu. *66* & *suiv.* Combien il est important de ne pas se faire illusion sur l'existence de Dieu. *69* & *suiv.* Quels sont les Dieux qu'admet Epicure. *81.* Mauvaise foi d'Epicure à l'égard des Dieux qu'il reconnoit. *ibid.* & *suiv.* L'essence des corps, qui, nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt que l'autre, fournit une preuve invincible de la création de la matière, & de l'existence d'une Divinité. *162* & *suiv.* Le corps indifférent par lui-même au mouvement ou au repos, a besoin d'être déterminé par l'action d'un Être supérieur. *228* & *suiv.* La connoissance de l'âme conduit à celle de la Divinité, dont elle est l'image. *b. 3* & *suiv.* L'union de l'âme & du corps prouve l'existence d'un Être suprême, Auteur & Souverain de l'univers. *53* & *suiv.* Les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. *120.* La structure seule des animaux renferme une preuve éclatante de la sagesse & de la puissance du Créateur. *123.* & *suiv.*

La structure du corps humain annonce l'Intelligence suprême, de qui seul elle peut être l'ouvrage. *152* & *suiv.* L'art de cette Intelligence ne brille pas moins dans la structure de tous les animaux : il est sur-tout visible dans la formation de l'œuf des Vers à soie, & autres insectes semblables. *168.* & *suiv.* Le premier germe, dépositaire de tous ceux de son espèce, a pour cause une Intelligence suprême. *173* & *suiv.* un Être prévoyant, unique, tout-puissant, éternel. *176* & *suiv.* C'est dans la création de corpuscules imperceptibles, que la Puissance suprême éciat avec plus de magnificence. *192.* Le grand spectacle de l'univers porte l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente. *211* & *suiv.* Sagesse & toute-puissance du Créateur de l'univers. *163.* & *suiv.* L'univers ne peut être que l'ouvrage d'une Intelligence suprême. *273* & *suiv.* L'homme porte gravée dans son cœur une loi primitive, qui n'est autre que la voix de Dieu. *286* & *suiv.* Réponses aux objections que les Athées forment contre l'existence & les attributs de Dieu. *291.* & *suiv.* Le monde n'est pas éternel : Dieu seul en est l'Auteur. *295* & *suiv.* Le mal moral ne peut point être imputé à Dieu. *298* & *suiv.* Le mal physique que l'Athée lui reproche n'a rien de réel. *303.* & *suiv.* Ce n'est ni la crainte ni la politique, qui a donné des Dieux à l'univers. *307* & *suiv.* L'homme porte en lui-même l'idée de la Divinité. *309.*

C'est l'altération de cette idée qui a donné naissance à l'idolâtrie, *ibid.* & *suiv.* Pourquoi l'Epicurien refuse de reconnoître une Intelligence suprême. 311. L'homme porte en lui-même plusieurs preuves de l'existence de Dieu. 313. & *suiv.* Dieu n'est point l'âme du monde. 315. Seul il existe essentiellement ; de lui seul dérivent tous les êtres. 317. Il mérite notre culte. *ibid.* & *suiv.* L'existence de Dieu & l'immortalité de l'âme, sont les deux colonnes qui servent de base à la Religion. 319.

Divisibilité de la matière à l'infini, prouvée par tous les argumens qui peuvent l'établir. a. 143 & *suiv.* Réponses aux objections des Epicuriens. 149 & *suiv.*

E.

EAUX. Explication de la manière dont elles s'élèvent dans l'atmosphère. a. 203 & *suiv.*

Eclipses de Soleil & de Lune, expliquées. b. 262 & *suiv.*

Elasticité. Ses effets expliqués. a. 220.

Epicure. Quel fut le but qu'il se proposa, lorsqu'il inventa son système. a. 26. & *suiv.* Voulant rendre les hommes indépendans, il affecta néanmoins, en apparence, de ne pas ôter aux passions toute espèce de frein. 27. En dépouillant l'Être suprême de son pouvoir, il a livré la terre à tous les vices. 28. Selon lui, le plaisir est le bonheur suprême ; & la douleur, le plus grand des maux. 32. Est-il vrai que le plaisir qu'il

regarde comme le bien souverain, soit celui qui naît de la vertu ? 43 & *suiv.* S'il avoit tant de zèle pour la vertu, pourquoi a-t-il attaqué la Religion ? 45. Dans le système d'Epicure, il n'y a ni vertu, ni vérité. 46 & *suiv.* Le Pyrrhonisme est une branche de sa doctrine. 48. Nul avantage réel n'est le fruit de la doctrine d'Epicure ; ce Philosophe est l'ennemi de la société. 52 & *suiv.* Portrait du Sage d'Epicure. 53 & *suiv.* Parallèle de ce faux Sage avec le vrai Philosophe qui chérit la Religion. 54 & *suiv.* Rien de plus dangereux pour l'homme que la doctrine d'Epicure. 56. Exposition de son système. 76 & *suiv.* Conséquences qui résultent du jugement qu'on doit porter de la doctrine d'Epicure. 81. Quels sont les Dieux qu'il reconnoit. *ibid.* & *suiv.* Sa mauvaise foi à leur égard. *ibid.* Réfutation du système d'Epicure sur le Vuide. 83 & *suiv.* Epicure n'a soutenu le Vuide, que pour éviter de reconnoître le Créateur. 98. Réfutation du système d'Epicure sur les atomes. 127 & *suiv.* Parallèle de l'hypothèse d'Epicure avec celle d'Anaxagore. 161 & *suiv.* Réfutation du système d'Epicure sur le mouvement des atomes. 173 & *suiv.* Parallèle de l'hypothèse d'Epicure avec celle de Démocrite. 174 & *suiv.* Réfutation du système Epicurien touchant la nature de l'âme. b. 17 & *suiv.* Réfutation du système Epicurien touchant l'âme attribuée aux bêtes. 66 & *suiv.* Réfutation du système d'Epicure sur la propagation des êtres. 138 & *suiv.* Parallèle de

l'hypothèse d'Epicure avec celle des formes substantielles d'Aristote. [143](#) & *suiv.* Absurdité de l'hypothèse Epicurienne touchant le système de l'univers. [214](#) & *suiv.* Fausseté de l'hypothèse Epicurienne touchant l'origine de la Religion. [307](#) & *suiv.*

Epicurien. C'est contr'eux que le Poète s'élève. [a. 24.](#) Le premier Livre de ce Poème combat leur Morale. [21](#) & *suiv.* Les Livres suivans combattent leur Physique. [71](#) & *suiv.* Dès cette vie même, l'homme fidèle aux loix de la Religion est plus heureux que l'Epicurien qui les méprise. [65](#) & *suiv.* Quel sera après cette vie le triste sort de l'Epicurien, si ce qu'il refuse de croire se trouve véritable. [66](#) & *suiv.* L'Epicurien, en donnant une ame aux bêtes, se met au-dessous d'elles. [b. 115](#) & *suiv.*

Equinoxes. Leur retour expliqué. [b. 252](#) & *suiv.*

Espace n'a point une existence nécessaire. [a. 86](#) & *suiv.* C'est un mode de même que le nombre & le tems. [88](#) & *suiv.* Si la matiere est divisible à l'infini, l'espace a la même propriété. [92](#) & *suiv.* L'espace est la matiere même en tant que mesurable. [93.](#) La matiere ne peut subsister sans espace. [94.](#) L'espace n'est qu'un pur rapport. [97.](#) Réfutation du système de quelques Physiciens qui supposent l'espace distingué de la matiere, quoiqu'ils reconnoissent Dieu pour Auteur de l'un & de l'autre. *ibid.* & *suiv.*

Ether. Ses propriétés font connoître le mécanisme du mouvement. [a. 99](#) & *suiv.* Nature de ce

fluide. [103.](#) & *suiv.* Ses effets. [192.](#) & *suiv.* Réponses aux objections des Newtoniens contre l'existence de l'éther. [b. 245](#) & *suiv.*

Etoiles fixes. Mouvement que Ptolémée leur attribue. [b. 215.](#) Le Ciel des étoiles fixes est immobile selon Copernic. [216.](#) Le Poète se détermine pour le système de ce dernier. [217.](#) & *suiv.* Idée des étoiles selon ce système. [219](#) & *suiv.* Objections contre le mouvement que Ptolémée leur attribue. [227](#) & *suiv.* Le Poète entreprend d'expliquer la cause de cette Période de 26000 ans attribuée aux étoiles fixes. [244](#) & *suiv.*

Être. Tout être nécessaire, ou existant par soi-même, doit réunir toutes les perfections. [a. 83](#) & *suiv.* [129](#) & *suiv.* Tous les êtres forment deux classes distinctes : êtres simples, êtres étendus. [192.](#)

F.

FATALITE. Le Système Epicurien, en paroissant abandonner l'univers au hazard, le soumet à la fatalité. [a. 181](#) & *suiv.* Réfutation de l'opinion qui substitue la fatalité au hazard. [b. 289](#) & *suiv.*

Fécondité des terres. Quelle en est la cause. [b. 195](#) & *suiv.*

Feu. Sa nature & ses effets, expliqués. [b. 21](#) & *suiv.*

Fluidité de la matiere n'est point un effet du Vuide. [a. 117](#) & *suiv.*

Formes substantielles d'Aristote. Leur absurdité. [b. 143](#) & *suiv.*

G.

GALILE'E, habile Astronome, donne un nouveau luitre au Système de Copernic. *b.* [113.](#) découvre les Satellites de Jupiter. *ibid.*

Gassendi & quelques Modernes après lui, séduits par le Système d'Epicure, se sont vainement attachés à le justifier, sur la Volupté, *a.* [43.](#) & *suiv.* sur le Vide, [98.](#) & *suiv.* sur le mouvement des Atomes. [183.](#) & *suiv.*

Génies que les Anciens attribuoient aux différentes parties de l'univers; à quoi ils doivent leur origine. *b.* [85.](#) & *suiv.*

Germes. Voyez *Propagation.*

Grandeur & petitesse: qualités relatives. *a.* [95.](#) & *suiv.*

Gravitation réciproque: hypothèse Newtonienne réfutée. *a.* [307.](#) & *suiv.*

H.

HAZARD. Le Système Epicurien, en paroissant abandonner l'univers au hazard, le soumet à la fatalité. *a.* [181.](#) & *suiv.* Les germes d'où sortent les animaux, & les semences qui produisent les plantes, ne peuvent être l'effet du hazard. *b.* [145.](#) & *suiv.* Ce que c'est que le hazard. [175.](#) L'univers ne peut être son ouvrage. [273.](#) & *suiv.* Le hazard ne peut être l'auteur ni du vrai, [283.](#) & *suiv.* ni du juste. [384.](#) & *suiv.*

Heros. La Religion & ses Heros. *a.* [55.](#)

Hobbes. Son système réfuté

formellement. *a.* [42.](#) & *suiv.* Ce système qui ne tend qu'à renverser la Religion & à détruire la Justice, en démontre la nécessité. *ibid.*

Homæomerie d'Anaxagore: parallèle de cette hypothèse avec celle d'Epicure, *a.* [161.](#) & *suiv.*

Homme. Tableau des connoissances humaines, & détail de ce que l'homme est capable d'inventer & d'exécuter. *b.* [2.](#) & *suiv.* Fonctions distinctes de l'ame & du corps. [35.](#) & *suiv.* Fonctions mixtes auxquelles le corps & l'ame participent. [36.](#) & *suiv.* Actions qui paroissent émaner de l'homme seul, & dont l'homme n'est pas toutefois le seul auteur. [98.](#) & *suiv.* Ridicule opinion d'Epicure touchant l'origine des hommes. [138.](#) & *suiv.* La structure du corps humain est l'ouvrage d'une Intelligence souveraine. [152.](#) & *suiv.* Description des parties de cette sçavante machine: leurs fonctions, leur ordre, leur rapport mutuel. *ibid.* L'espèce humaine a résidé toute entière dans le premier homme. [279.](#) Source des erreurs & des vices de l'homme. [299.](#) & *suiv.*

Honte. Suffit-elle pour arrêter les passions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu? *a.* [29.](#) & *suiv.*

Huyghens, célèbre Astronome, découvre l'anneau de Saturne, & l'un de ses Satellites. *b.* [214.](#)

I.

IDOLATRIE. Son origine. *b.* [309.](#) & *suiv.* Immense. Voyez *Injuri.*

Impénétrabilité est la même dans le vuide & dans les corps.

a. 93.

Impiété. Elle est seule le principe de tous nos maux. a. 58. La raison suffit pour la détruire. 116. L'impie & la superstition adoptent également des fables ridicules. b. 141.

Impulsion. On doit lui attribuer tous les Phénomènes attribués à l'attraction. a. 210 & suiv.

Infini est un, simple, incapable d'accroissement & de diminution. a. 134. & suiv. L'infini & l'immenso ne diffèrent que de nom. 151. Nous ne connoissons le fini que par l'idée de l'infini, le néant que par l'être. b. 311 & suiv.

Insectes. Leur structure admirable. b. 168 & suiv. Aucun insecte ne fut jamais engendré de la corruption de la matière. 202 & suiv.

Instinct qu'on attribue aux bêtes, est un mot vuide de sens, s'il ne signifie pas une Intelligence; mais cette Intelligence leur est étrangère. b. 113 & suiv.

Intelligence. Il existe des Intelligences. b. 8 & suiv. L'Intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps. 14 & suiv. Les êtres intelligens sont immatériels. 15 & suiv. Réfutation de ceux qui prétendent que l'intelligence peut être une propriété des corps, de même que l'étendue. 44 & suiv. L'union de l'ame & du corps prouve l'existence d'une Intelligence suprême, aux loix de laquelle nous sommes tous assujettis. 53 & suiv. Une intelligence étrangère aux animaux conduit leurs actions. 97 & suiv.

Les traits singuliers d'art & de génie qu'on remarque dans les bêtes sont l'effet d'une Intelligence, mais qui leur est étrangère. 113.

Intérêt ne suffit pas pour réprimer les passions. a. 38 & suiv.

Iphigénie. Ce ne fut point la religion qui l'immola; ce fut la superstition, la volupté. a. 58 & suiv.

Juste. La distinction du juste & de l'injuste n'est point un établissement humain. a. 49 & suiv. Le juste, qui n'est autre que le vrai moral, est fondé sur des règles éternelles, immuables, infaillibles. b. 284 & suiv.

K.

KEPLER, célèbre Astronome, détermine la route des Planètes. b. 213. La loi des révolutions célestes découverte par cet Astronome se tourne en preuve contre le système de Ptolémée. 231 & suiv. Le système de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi. 232 & suiv.

L.

LEUWENHOEK. Avantages du Microscope perfectionné par lui. b. 180 & suiv.

Liberté de l'homme. Epicure prétend en vain l'apporter en preuve du mouvement chimérique qu'il attribue aux atomes. a. 180 & suiv. Elle fournit une preuve de la spiritualité de l'ame. b. 49 & suiv. C'est par l'abus de sa liberté, que l'homme a dégradé sa nature. 299 & suiv. Liberté nécessaire à l'homme. 302.

Lieu, n'est autre chose que la distance des corps. *a.* 89 & *suiv.*
Voyez Espace.

Locke. Réutation d'une objection de ce Philosophe touchant le Vuide, *a.* 98 & *suiv.* touchant la spiritualité de l'ame. *b.* 44 & *suiv.*

Lucrèce. Parallèle que l'Auteur de ce Poëme fait de son Ouvrage avec celui de *Lucrèce a.* 25 & *suiv.* Charmes séduisans de la Poësie de *Lucrèce* : combien ils sont redoutables. *ibid.* Le système impie de ce Poëme ouvre la porte aux plus noirs forfaits. 51. Ce Poëte tombe dans des contradictions grossières. 84 & *suiv.* Vain triomphe de ce Poëte. 171. & *suiv.* Précis des erreurs adoptées par *Lucrèce*. 215 & *suiv.* Il se montre aussi peu Philosophe lorsqu'il entreprend de mettre en jeu les principes des corps, que lorsqu'il entreprend de leur donner l'être. 221. Sa Philosophie est aussi fautive, que sa Poësie est éloquent. *b.* 6 & *suiv.* En se donnant pour le libérateur du genre humain, il n'est que le panégyriste de la Volupté. 8. Par l'impuissance de ses efforts, il rend hommage à la Religion qu'il vouloit anéantir. *ibid.* Grossière contradiction dans laquelle il tombe en supposant notre ame en même-tems libre & matérielle. 52 & *suiv.* Témérité de ce Poëte, qui suppose avec *Epicure* qu'un principe aveugle a produit l'univers. 146 & *suiv.* Profonde ignorance & ridicules fictions de ce Poëte sur le système de l'univers. 214 & *suiv.*

Lune. Sa position selon *Ptole-*

mée, *b.* 215. & selon *Copernic*. 216. Explication de ses mouvemens, 260 & *suiv.* & de ses Eclipses. 262 & *suiv.* Sa position, le rapport de sa masse avec sa distance, & la régularité de ses mouvemens, prouvent que l'univers n'est pas l'ouvrage du hasard. 277 & *suiv.*

M.

MAL. La distinction du bien & du mal existe avant la naissance des loix. *a.* 49 & *suiv.* Dieu n'est point l'auteur du mal moral. *b.* 298 & *suiv.* Le mal physique que l'impie prétend trouver dans l'univers n'a rien de réel. 303 & *suiv.*

Matiere n'est pas éternelle. *a.* 129 & *suiv.* Elle est essentiellement divisible, même à l'infini. 145 & *suiv.* Elle est un amas d'êtres susceptibles d'une division sans bornes, & dont chacun pris séparément, a ses limites. 151. Son essence même fournit une preuve invincible de sa création. 162 & *suiv.* Mobile par sa nature, elle ne peut se donner elle-même le mouvement. 191 & *suiv.* Elle ne peut le recevoir que d'une Intelligence. 208 & *suiv.* & cette Intelligence est Dieu même. 215. Le mouvement & le repos sont de simples modifications qui ne changent rien à la nature de la matiere. 225. & *suiv.* La matiere n'offre que des parties privées de raison, & dont les propriétés se réduisent à l'étendue, la situation, & la figure. *b.* 15 & *suiv.* Les différentes modifications de la matiere, peuvent bien varier la

forme des corps , mais ne peuvent pas produire l'ame , ni la moindre de ses opérations. *17 & suiv.* Réfutation d'une objection de Locke , qui prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiere pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser. *44 & suiv.* Voyez *Atomes & Mouvement.*

Matiere subtile ou éthérée. Voyez *Ether.*

Mer. Le Poëte avoit dessein de parler de la mer & de ce qu'elle renferme. *b. 271.*

Mercure. Sa suspension dans le tube, expliquée *a. 199.* Ses variations expliquées. *200 & suiv.*

Mesure. Il n'est point de mesure fixe. *a. 95 & suiv.*

Métémpsychose. L'Epicurien ne peut convaincre d'erreur le Pythagoricien touchant la Métémpsychose. *b. 79 & suiv.* L'opinion de la Métémpsychose est moins absurde que le système Epicurien. *116 & suiv.*

Microscope. Avantages de cet instrument. *b. 180 & suiv.*

Milan. Fable du Milan & de l'Aigle. *b. 71 & suiv.*

Modes, ou modifications , ne font point partie de l'essence des êtres. *a. 159 & suiv.* L'esprit ne peut les concevoir sans concevoir en même-tems l'être auquel ils appartiennent. *b. 19 & suiv.* L'idée de l'être est indépendante de celle des modifications ; mais jamais on ne conçoit les modifications , sans concevoir l'être. *45 & suiv.*

Mœurs. Elles n'ont plus de règles , si Dieu n'existe pas. *a. 18 & suiv.*

Molleſſe des corps , n'est point un effet du Vuide. *a. 117 & suiv.*

Monde. Voyez *Univers.*

Mors Points de vûe différens sous lesquels elle est considérée par le disciple d'Epicure , & par celui qui aime la Religion. *a. 66.* Fureur qui porte les disciples d'Epicure à desirer de mourir tout entiers. *b. 45.* L'homme souhaite inutilement de périr tout entier : la destinée est de vivre. *66.*

Mouvement des corps. Le vuide ne lui est point essentiel. *a. 92 & suiv.* Réfutation du système Epicurien sur le mouvement des atomes. *173 & suiv.* Le mouvement des corps annonce une cause motrice. *191 & suiv.* La matiere est par elle-même sans mouvement. *208. & suiv.* Dieu seul peut imprimer le mouvement à la matiere. *215.* Quand les atomes auroient le mouvement qu'Epicure leur attribue , ce mouvement ne produiroit pas ce qu'il en attend. *216 & suiv.* Réfutation du système de Spinosa sur le mouvement. *221 & suiv.* Point de mouvement qui n'ait un Auteur. *222 & suiv.* Le mouvement n'est point essentiel à la matiere. *225 & suiv.* L'Intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps. *b. 14 & suiv.* Elle a nécessairement précédé la matiere qui reçoit d'elle le mouvement. *30 & suiv.*

Mulets. Cause de leur stérilité. *b. 182 & suiv.*

Musicien. Rapport qui se trouve entre l'ame & le corps , comparé à celui qui se trouve entre le Musicien & l'instrument. *b. 33 & suiv.*

N.

NATURE. Le Poëte relève l'étude des merveilles de la Nature. *a.* 125 & *suiv.* Il entreprend de conduire son disciple dans cette étude. 126 & *suiv.* Le mot de Nature est un terme vuide de sens, s'il ne signifie une Intelligence suprême qui a créé l'univers & qui le conduit. *b.* 273.

Néant. En quel sens il peut être vrai que rien ne peut être créé de rien. *b.* 295 & *suiv.* En quel sens il est vrai que l'univers a été tiré du néant. *ibid.*

Newton. Son éloge. *a.* 108. Réfutation de son Système sur le Vuide, *ibid.* & *suiv.* & sur l'attraction. 112 & *suiv.* 207 & *suiv.* Parallèle de son Système avec celui de Descartes. 213 & *suiv.* Réponses aux objections des Newtoniens contre l'existence de la matière subtile. *b.* 245 & *suiv.*

Nombre. Ce que c'est. *a.* 88. Nul nombre ne peut être infini. 134 & *suiv.*

O.

OEAN. Circulation de ses eaux. *b.* 280.

Oiseaux. Mécanisme admirable de leur structure. *b.* 124 & *suiv.*

Ombre. Ce que c'est. *a.* 94.

P.

PASSIONS. Rien ne sera capable de les réprimer, si l'on peut se persuader que Dieu n'existe pas. *a.* 29 & *suiv.* Le sa-

crifice des passions exigé par la Religion n'est pas un véritable sacrifice. 67 & *suiv.*

Pesanteur, n'est point une propriété de la matière. *a.* 189 & *suiv.* Elle est produite par l'action de la matière éthérée. 192 & *suiv.* Pesanteur spécifique des corps expliquée selon cette hypothèse. 197 & *suiv.* Aucun corps ne pèse par lui-même. 205 & *suiv.*

Philolaüs & Aristarque ont imaginé les premiers le Système astronomique que Copernic a fait revivre. *b.* 213.

Plaisir. Est-il vrai que le plaisir regardé par Epicure comme le bien suprême, soit celui qui naît de la vertu? *a.* 43 & *suiv.* Le souverain bien est le plaisir, mais le plaisir puise dans la véritable source. 64. Il est des cette vie même des plaisirs préférables à ceux que l'Epicurien recherche. 66.

Planètes. Leur disposition selon Ptolémée, *b.* 215. selon Copernic, 216. selon Tyco Brahé. 217. Le Poëte se détermine pour le Système de Copernic. *ibid.* & *suiv.* Il décrit leurs révolutions. 221. & *suiv.* Objection contre le Système de Ptolémée, prise de la loi des révolutions célestes découverte par Kepler. 231 & *suiv.* L'opinion de Copernic est parfaitement conforme à cette loi. 232 & *suiv.* Distance des Planètes. 233. Raison physique de leur mouvement, 234 & *suiv.* de la différence qui se trouve entre leur vitesse, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre, 235 & *suiv.* de leur aphélie & de leur périhélie, 240 & *suiv.* Explication de la

différence du tems qu'elles emploient à tourner sur elles-mêmes. 248 & *suiv.* Mécanisme admirable de leurs révolutions. *a.* 204 & *suiv.*

Plantes. Propriétés singulières de plusieurs plantes *b.* 83 & *suiv.* Les semences qui produisent les plantes ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouvement. 146 & *suiv.* La terre, la chaleur, les pluies, les rosées contribuent à l'accroissement des plantes, mais ne peuvent les produire. 194 & *suiv.* Il n'est aucune plante sans semence. 201 & *suiv.*

Platon. Son éloge. *a.* 126.

Plein. Tout est plein dans l'univers. *a.* 100 & *suiv.* Le plein, au lieu de nuire au mouvement, est seul capable de le transmettre & de le perpétuer. 106 & *suiv.* Existence du plein, prouvée par diverses expériences. 114 & *suiv.*

Pluies. Leur cause & leur utilité. *b.* 280 & *suiv.*

Poissons. Mécanisme admirable de leur structure. *b.* 126 & *suiv.*

Propagation de chaque espèce d'animaux ou de végétaux est le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus. *b.* 138 & *suiv.* Ridicule opinion d'Epicure sur l'origine de l'espèce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'univers. *ibid.* Absurdité du Système d'Aristote touchant l'origine des corps. 143 & *suiv.* Parallèle de ces deux hypothèses. 145 & *suiv.* Les germes & les semences ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouve-

ment. 147 & *suiv.* Il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui ne s'est point 150 & *suiv.* L'uniformité qui régné dans chaque espèce d'animaux & de végétaux prouve que la reproduction de tout ce qui respire ou végète est soumise à des loix immuables. 172 & *suiv.* Les individus de chaque espèce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire sans cesse de pareils. 172. Ces principes primitifs sont des germes invariables renfermés originellement dans un seul. *ibid.* Ce premier germe, dépositaire de tous ceux de son espèce, a pour cause une Intelligence suprême, 173 & *suiv.* un Être prévoyant, unique, tout-puissant, éternel, 176 & *suiv.* Le premier être de chaque espèce en contenoit dans l'origine tous les individus. 179 & *suiv.* Réponses à l'objection prise de l'organisation de corps si petits, 181 & *suiv.* à l'objection prise de la naissance des animaux produits contre l'ordre naturel, 183 & *suiv.* à l'objection prise de l'accroissement des plantes & des arbres, 186 & *suiv.* à l'objection prise de la fragilité de ces germes, 189 & *suiv.* à l'objection prise de la difficulté de concevoir tant d'êtres concentrés dans un corps si petit. 192 & *suiv.* Comment se fait la propagation des végétaux. 194 & *suiv.* La corruption de la matiere n'engendra jamais d'insectes. 202 & *suiv.*

Propriétés. Toute qualité propre à l'essence d'un être lui appartient si intimement, que sans elle il ne peut exister, ni même s'of-

frir à l'esprit. *b. 45.* Sans connoître toutes les propriétés d'un être, on peut sçavoir quels sont les attributs dont il est essentiellement privé. *49 & suiv.*

Protée. La matiere est la véritable Protée, dont celui de la Fable n'étoit que l'emblème. *a. 140.*

Ptolémée l'Astronome. Réfutation de son Système sur la structure du monde. *b. 215.* Parallèle de son Système avec celui de Copernic. *217 & suiv.* Objections contre son Système. *224 & suiv.* La loi des révolutions célestes découverte par Kepler détruit le Système de Ptolémée. *231 & suiv.*

Pyrrhonisme est une branche de la doctrine d'Epicure. *a. 43.*

Pythagore. Son éloge. *a. 126.*

Q.

QUADRATURE du cercle. Ce qui peut la rendre impossible. *a. 147.*

Quadrupedes. Mécanisme admirable de leur structure. *b. 127 & suiv.*

R.

RAISON. Sa voix est celle de la Vérité. *a. 25.* Dans l'hypothèse Epicurienne, elle n'est qu'une chimere. *39 & suiv.* Elle est incompatible avec le Système Epicurien. *41 & suiv.* Son caractère & ses avantages. *47.* Elle suffit pour confondre l'impiété. *216.* Loin de s'affervir aux sens, elle a droit de les juger. *b. 81.* Elle nous éclaire & sur les principes de nos connoissances, & sur

ceux de notre conduite. *284 & suiv.* Elle a devant les yeux une loi fixe & invariable, une raison souveraine qui est Dieu même. *286 & suiv.*

Religion. Epicure, en renversant la Religion, ouvre la porte à tous les crimes. *a. 26 & suiv.* Si dans le Système Epicurien, c'est quelquefois un bien de s'abstenir, combien plus est heureux celui qui s'abstient par un motif de Religion ! *32 & suiv.* Severe aux yeux du vice, la Religion est pleine de consolation pour ceux qui aiment la vertu. *45. & suiv.* Sans elle on tenteroit vainement de rendre l'homme sociable. *49 & suiv.* Portrait du vrai Philosophe qui la chérit. *54 & suiv.* Elle a ses Héros. *55.* Rien de plus utile qu'elle. *56.* Ce n'est point à elle, qu'il faut imputer le malheur des hommes. *58 & suiv.* Sous son joug l'homme est plus heureux que sous l'empire de la Volupté. *66.* Le sacrifice des passions qu'elle exige, n'est pas un véritable sacrifice. *69.* Elle n'a pour principe ni la crainte, ni la politique, *b. 307 & suiv.* mais une idée de l'Être suprême que l'homme apporte en naissant. *309.* Elle est fondée sur l'obligation de croire & d'obéir à l'Être suprême, que tout l'univers nous annonce, & dont nous portons en nous-mêmes l'idée. *318.* Elle a pour base l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'âme. *319.*

Remords. Peuvent-ils arrêter les passions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu ? *a. 29 & suiv.*

Révélation. Sa nécessité. *b. 319.*

Rivieres. Leur cours intarissable contribue à prouver que l'univers n'est pas l'ouvrage du hazard, *b.* 279 & *suiv.*

S.

Saisons. Leur retour expliqué, *b.* 252 & *suiv.*

Sardanapale. Sa fin tragique, *a.* 63.

Semences. ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouvement, *b.* 146 & *suiv.* Pour en trouver l'origine, il faut remonter aux principes primitifs sortis de la main du Créateur, 172 & *suiv.* Il n'est aucune plante sans semence, 201 & *suiv.*

Sensations ne peuvent être séparées de l'ame, *b.* 105 & *suiv.*

Sensitive. Propriétés de cette plante, *b.* 83.

Société. Elle ne peut subsister sans la Religion & la Justice, *a.* 49 & *suiv.* Elle a des droits plus étendus que ceux de chaque particulier, 58.

Soleil tourne autour de la terre selon Ptolemée, *b.* 215. est placé au centre de l'univers selon Copernic, 216. est remis en mouvement autour de la terre par Tyco-brahé, 217. Le Poëte se détermine en faveur du Système de Copernic, *ibid.* & *suiv.* Description du Soleil selon le Système de Copernic, 221. Objections contre le mouvement rapide que Ptolemée lui attribue, 224 & *suiv.* Mouvement intérieur du Soleil sur son axe, 236 & *suiv.* Explication de ses éclipses, 262 & *suiv.*

Solfices. Leur retour expliqué.

b. 252 & *suiv.*

Spinoza. Son Système exposé & réfuté, *a.* 153 & *suiv.* Réfutation de son hypothèse sur le mouvement, 221 & *suiv.* & sur l'essence de la matiere, *b.* 44 & *suiv.*

Stérilité des terres. Quelle en est la cause, *b.* 195 & *suiv.*

Superstition & impiété ont toutes deux recours à des fables ridicules, *b.* 141.

Syphon. L'élévation des liqueurs dans le Syphon, expliquée, *a.* 159.

T.

TEMS. Ce que c'est, *a.* 88 & *suiv.*

Terre placée au centre de l'univers par Ptolemée, *b.* 215. mise au rang des Planètes par Copernic, 216. rendue à son repos par Tyco-brahé, 217. Le Poëte se détermine en faveur du Système de Copernic, *ibid.* & *suiv.* Il expose plus au long le Système de Copernic touchant la position de la terre, 221 & *suiv.* Il forme plusieurs objections contre la position que Ptolemée lui donne, 224 & *suiv.* Il entreprend d'expliquer la cause du mouvement diurne de la terre, 242 & *suiv.* Il décrit les effets de cette révolution, 249 & *suiv.* Il explique l'inclinaison de l'axe terrestre par rapport à l'écliptique, 251 & *suiv.* Cette hypothèse lui donne la solution de plusieurs Problèmes, 252 & *suiv.* Il explique ce qui regarde le tourbillon dont la terre est le centre, 259 & *suiv.* Par le double mouvement de la terre, il prouve que l'univers n'est pas l'ouvrage du hazard, 281 & *suiv.*

Tourbillons.

Tourbillons. Système des tourbillons adopté par le Poète à quelques changemens près. *a.* 192 & *suiv.* Exposition abrégée de cette hypothèse. *b.* 219 & *suiv.* Exposition plus détaillée. 234 & *suiv.*

Transparence n'est point un effet du Vuide. *a.* 117 & *suiv.*

Tycobrahé, Précis de son système. *b.* 217.

V.

VAPEURS. Leur élévation dans l'air expliquée. *a.* 200 & *suiv.*

Végétaux. Elévation de la sève dans les végétaux décrite & expliquée. *a.* 201 & *suiv.* Les semences qui les produisent ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiere, ni des loix du mouvement. *b.* 147 & *suiv.* La constante uniformité qui regne dans chaque espece de végétaux prouve que la reproduction de tout ce qui végète est soumise à des loix immuables. 172 & *suiv.* Comment se fait leur propagation. 194 & *suiv.*

Ver à soie. Art admirable dans la formation de l'œuf de cet insecte. *b.* 168. Description des trois formes différentes par lesquelles cet insecte passe. *ibid.* & *suiv.*

Vérité Le système d'Epicure anéantit la vérité. *a.* 47 & *suiv.* Point de vérité, s'il n'y a point de justice. 48. Liaison naturelle entre notre ame & la vérité. *b.* 283. Ce rapport n'est point l'effet du hazard *ibid.* Il y a des choses dont l'essence est de devoir être crues, & c'est ce que nous appellons Vérités. 286. Les semences du vrai résident dans le cœur de tous les hommes. 288 & *suiv.* Dieu seul en est l'Auteur. 289.

Tome II.

Virtu. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. *a.* 44. La Religion est pleine de consolations pour ceux qui aiment la vertu. 45 & *suiv.* Le système d'Epicure anéantit la vertu. 46 & *suiv.* La vertu est fautive & méprisable, si elle doit sa naissance à l'intérêt. 49. Tôt ou tard la vertu sera récompensée. *b.* 302 & *suiv.* Exhortation à la vertu. 317 & *suiv.*

Vice. Tôt ou tard il sera puni. *b.* 302 & *suiv.* 318.

Vigne. Moyen de multiplier ses productions. *b.* 199 & *suiv.*

Unité de Spinosa réfutée. *a.* 153 & *suiv.*

Univers. Exposition du système de l'univers. *b.* 211 & *suiv.* Ce grand spectacle porte l'empreinte visible de la divinité. *ibid.* Découvertes des Anciens & des Modernes touchant le système de l'univers. 212 & *suiv.* Erreurs grossières des Epicuriens sur le système de l'univers. 214 & *suiv.* Précis des trois principaux systèmes sur la structure de l'univers. 215 & *suiv.* Système de Ptolémée. 215. de Copernic, *ibid.* & *suiv.* de Tycobrahé. 217. Le Poète se détermine pour le système de Copernic. *ibid.* & *suiv.* Exposition détaillée de ce système. 219 & *suiv.* Objections contre le système de Ptolémée. 224 & *suiv.* La loi des révolutions célestes découverte par Kepler se tourne en preuve contre le système de Ptolémée. 231 & *suiv.* Le système de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi. 232 & *suiv.* Exposition détaillée du système des tourbillons de Descartes. 234 & *suiv.* Le Poète entreprend d'expliquer la cause du

mouvement diurne de la terre , 242 & *suiv.* & celle de cette période de 26000 ans attribuée aux étoiles fixes. 244 & *suiv.* Réponse aux objections des Newtoniens contre l'existence de la matiere subtile répandue dans l'univers. 245 & *suiv.* Diverses conjectures sur les Cometes. 246 & *suiv.* Explication de la différence du tems que les Planetes employent à tourner sur elles-mêmes. 248. & *suiv.* de l'inclinaison de l'axe terrestre , par rapport à l'Ecliptique, 251 & *suiv.* du tourbillon particulier dont la terre est le centre, 259 & *suiv.* des mouvemens de la Lune, 260 & *suiv.* des Eclipses de Lune & de soleil. 262 & *suiv.* Sagelle & toute-puissance du Créateur de tant de merveilles. 263 & *suiv.* L'univers ne peut être l'ouvrage du hazard. 273. & *suiv.* Il n'est pas éternel. 295 & *suiv.* Dieu l'a créé pour lui-même dans le tems déterminé par les décrets immuables. 297 & *suiv.* Les défauts que l'Athée croit y trouver ne sont que des irrégularités apparentes , qui disparaissent dès que l'on considère l'ensemble de ce vaste tout. 303 & *suiv.*

Volupté. Placer le souverain bien dans la volupté , c'est ouvrir la porte à tous les désordres. 30 & *suiv.* S'il faut immoler la volupté , c'est à Dieu. 33. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu , mais la vertu dans la Volupté. 44. La volupté est la cause & de tous nos crimes , & de tous nos malheurs. 51. L'homme cherche en vain son bonheur dans la volupté. 59 & *suiv.* Image des desirs inquiets de celui qui

obéit à la volupté. 68. La volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. *ibid.*

Utilité publique préférable au bien particulier. 57.

Vuide. Selon le système d'Epicure , les Atomes & le Vuide ont produit tous les êtres. 76 & *suiv.* Réfutation du système d'Epicure sur le Vuide. 83. & *suiv.* Si le Vuide étoit réel , & qu'il eût toutes les propriétés que les Epicuriens lui donnent , il seroit Dieu. *ibid.* C'est une contradiction grossière , de le croire immense , & d'y supposer des points d'où partent les atomes , & des points vers lesquels ils tendent. 84. & *suiv.* Si le Vuide existoit , il seroit corps : mais au fond ce n'est qu'une chimere. 85 & *suiv.* Cette chimere doit son existence à l'imagination qui confondant le Vuide avec l'espace , se représente l'espace comme détaché de la matiere , quoiqu'il en soit inséparable. 86 & *suiv.* L'impénétrabilité est la même dans le vuide , & dans les corps. 93 Le Vuide n'est que l'absence de tout corps considérée comme quelque chose de réel. 94 & *suiv.* Réponse aux objections de ceux qui supposent l'existence du Vuide en lui donnant Dieu pour Auteur 97 & *suiv.* Le Vuide n'est pas essentiel au mouvement des corps. 99 & *suiv.* Réfutation du Vuide par des preuves tirées de la Physique. 109. & *suiv.* Existence du Plein prouvée par diverses expériences. 114 & *suiv.* La fluidité des corps , leur transparence , leur mollesse , ne sont point des effets du Vuide. 117 & *suiv.*

Fin de la Table.

A01 1453910







